

Mémorial de Sainte-Hélène

par le comte de Las Cases



herodote.net

herodote.net vous propose ses ouvrages numériques sous deux versions différentes, lisibles à tout instant sur tous vos appareils (ordinateur, tablette, liseuse et smartphone). Ces versions vous offrent une navigation interactive, des liens vers des contenus externes (nécessite une connexion internet) et un système d'annotation et de signets.

Le format **pdf**, format standard Adobe©, est similaire à un livre imprimé. Sa mise en page étant fixe, nous vous recommandons sa lecture sur ordinateur et/ou tablette. Téléchargez au préalable le logiciel Adobe Reader (gratuit) pour plus de confort.

Le format **epub**, format ouvert, s'adapte à la taille de l'écran, même petit. Il vous permet de modifier – selon les options de votre appareil –, la police d'écriture, la taille de caractères, la couleur du fond ou encore de régler les marges ou l'interlignage.



Les **Amis d'herodote.net** peuvent découvrir en grand format les illustrations marquées d'une loupe sur simple clic après s'être identifiés (connexion requise).


[Pour plus d'informations](#)

Mémorial de Sainte-Hélène

Par le comte de Las Cases

Tome V

Du manuscrit au Mémorial

Nous avons encadré d' « accolades » et marqué de l'idéogramme  tous les passages du Mémorial qui ont été repris du manuscrit initial.

Ce manuscrit a été rédigé à Sainte-Hélène par le comte de Las Cases, annoté par Napoléon, confisqué par les Anglais et restitué enfin au comte à la mort de l'Empereur.

Sa copie a été retrouvée dans des conditions romanesques par la Fondation Napoléon et éditée le 5 octobre 2017 chez Perrin.

La comparaison du manuscrit et du Mémorial permet de distinguer les informations engrangées à Sainte-Hélène de celles qui sont tirées des enquêtes ultérieures du comte de Las Cases... et de son imagination.

Jean-Marc Simonet,

herodote.net

Sommaire

Samedi 23 au mardi 26 mars 1816. Journées de Longwood, etc. – Procès de Drouot. – Jugements militaires. – Soult. – Masséna. – Camarades de l'Empereur dans l'artillerie. – L'Empereur croyant son nom inconnu, même dans Paris.

Mercredi 27 mars 1816. Examen de conscience politique. État fidèle de l'Empire, sa prospérité. – Idées libérales de l'Empereur sur la différence des partis. – Marmont. – Murat. – Berthier.

Jeudi 28 mars 1816. Chance de danger dans les batailles, etc. – Les bulletins très véridiques.

Vendredi 29 mars 1816. Insalubrité de l'île.

Samedi 30. – Dimanche 31 mars 1816. Paroles de l'Empereur sur son expédition en Orient.

Lundi 1^{er}. – Mardi 2 avril 1816. Description de l'appartement de l'Empereur. – Horloge du grand Frédéric. – Montre de Rivoli. – Détail minutieux de sa toilette. – Son costume. – Bruits ridicules, absurdités sur sa personne. – Complot de Georges. – De Ceracchi. – Attentat du fanatique de Schœnbrun.

Mercredi 3 avril 1816. Partis à prendre après Waterloo.

Jeudi 4 avril 1816.

Vendredi 5 au lundi 8 avril 1816. Traits caractéristiques.

Mardi 9. – Mercredi 10 avril 1816. Politique – État de l'Europe. – Ascendant irrésistible des idées libérales.

Jeudi 11. – Vendredi 12 avril 1816. Opinion de l'Empereur sur plusieurs personnages connus. – Pozzo di Borgo. – Metternich. – Bassano. – Clarke. – Cambacérès. – Lebrun. – Fouché, etc.

- Samedi 13 avril 1816. Papiers d'Europe. – Politique.
- Dimanche 14 avril 1816. Arrivée du gouverneur.
- Lundi 15 avril 1816. Progrès de l'Empereur dans son anglais.
- Mardi 16 avril 1816. Première visite du gouverneur. – Déclaration exigée de nous.
- Mercredi 17 avril 1816. Conversation caractéristique. – Retour de l'île d'Elbe prévu dès Fontainebleau. – Introduction du gouverneur. – Mortification de l'amiral. – Nos griefs contre lui. – Signalement de sir Hudson Lowe.
- Jeudi 18 avril 1816. Convention des Souverains sur Napoléon, etc. – Paroles remarquables.
- Vendredi 19 avril 1816. Déclaration exigée de nous.
- Samedi 20 avril 1816. Visite d'adieu de l'ancien gouverneur. – Conversation remarquable. – Saillie d'un vieux soldat anglais.
- Dimanche 21 avril 1816. Message de l'Empereur au Prince Régent. – Paroles caractéristiques. – Portefeuille perdu à Waterloo. – Sur les ambassadeurs. – M. de Narbonne. – Après Moscou, l'Empereur sur le point d'être arrêté en Allemagne. – Compte de toilette de l'Empereur. – Budget d'un ménage dans les capitales de l'Europe. – L'ameublement de la maison de la rue de la Victoire. – Ameublements des palais impériaux. – Moyens de vérification de Napoléon.
- Lundi 22 au jeudi 25 avril 1816. Le gouverneur visite ma chambre. – Critique du *Mahomet* de Voltaire. – Du Mahomet de l'histoire. – Grétry.
- Vendredi 26 avril 1816. Ma visite à Plantation-House. – Insinuation. – Première méchanceté de sir H. Lowe. – Proclamations de Napoléon. – Sa politique en Égypte. – Aveu d'acte illégal.
- Samedi 27 avril 1816. Première insulte, première barbarie de sir H. Lowe. – Traits caractéristiques.
- Dimanche 28 avril 1816. Abbé de Pradt. – Son ambassade à Varsovie. – Guerre de Russie. – Son origine.

Lundi 29 avril 1816. L'Empereur souffrant. – Premier jour de complète réclusion. – Ambassadeurs persan et turc. – Anecdotes.

Mardi 30 avril 1816. Deuxième jour de réclusion. – L'Empereur reçoit le gouverneur dans sa chambre. – Conversation caractéristique.

Fragments de la campagne d'Italie.

Bataille de Castiglione. Depuis l'invasion de Wurmser, le 29 juillet 1796, jusqu'au reblocus de Mantoue, le 24 août suivant, espace de vingt-six jours.

Bataille d'Arcole. De l'offensive d'Alvinzi, le 2 novembre 1796, jusqu'à l'entière expulsion de son armée, le 31 du même mois, espace de 19 jours.

Bataille de Rivoli. Depuis l'offensive de Provera, le 1^{er} janvier 1797, jusqu'à la reddition de Mantoue, le 1^{er} février suivant, espace d'un mois.

Samedi 23 au mardi 26 mars 1816.

Journées de Longwood, etc. – Procès de Drouot. – Jugements militaires. – Soult.
– Masséna. – Camarades de l'Empereur dans l'artillerie. – L'Empereur croyant
son nom inconnu, même dans Paris.



{ Ces matinées furent en partie d'un très mauvais temps ; de ces pluies battantes qui nous permettaient à peine de mettre le nez dehors. L'Empereur a parcouru l'ouvrage d'une *miss William* sur le retour de l'île d'Elbe ; il venait de nous arriver d'Angleterre ; il en a été bientôt dégoûté, et il devait l'être : cette production est tout à fait méchante et mensongère ; c'est le recueil et l'écho des bruits qu'imaginèrent, dans les temps, les salons malveillants de Paris.

Quant à nos soirées, il nous importait peu le temps qu'il faisait, qu'il plût ou qu'il fit beau clair de lune ; dès que la nuit approchait, nous nous constituions littéralement nous-mêmes de vrais prisonniers. Vers les neuf heures, on nous entourait de sentinelles ; c'eût été une douleur que de les rencontrer. Ce n'est pas qu'accompagnés de l'officier anglais préposé à notre surveillance, l'Empereur et nous-mêmes n'eussions pu sortir plus tard ; mais c'eût été pour nous un supplice plutôt qu'un plaisir, et c'est ce que cet officier ne pouvait concevoir. Il laissa deviner, dans le principe, qu'il imaginait que la mauvaise humeur seule dictait cette réclusion, et qu'elle aurait bientôt une fin ; je ne sais ce qu'il aura pensé de notre constance.

L'Empereur, comme je crois l'avoir déjà dit, se mettait à table assez régulièrement à huit heures ; il n'y demeurait jamais une demi-heure, parfois à peine un quart d'heure. De retour dans le Salon, quand il était souffrant ou silencieux, nous avions toutes les peines du monde à atteindre neuf heures et demie ou dix heures ; ce n'était même qu'à l'aide de quelques lectures. Mais quand il avait de la gaîté ou

s'abandonnait à la conversation, nous arrivions en un instant jusqu'à onze heures et au-delà : c'étaient nos bonnes soirées. Il se retirait alors avec une espèce de satisfaction d'avoir, disait-il, conquis le temps. Et c'était justement ces jours-là, lorsque nous avions le moins de mérite, qu'il observait qu'il fallait tout notre courage pour supporter une pareille vie.



Le général Antoine Drouot.

Dans une de ces soirées, la conversation tomba sur les procès militaires qui s'instruisent aujourd'hui en France. L'Empereur ne pensait pas que le *général Drouot*¹ pût être condamné pour être venu à la suite d'un souverain reconnu, faisant la guerre à un autre. À cela quelqu'un disait que ce que l'on trouvait ici sa justification, devait être son plus grand péril au jugement de la légitimité.

L'Empereur convenait en effet qu'il n'y avait rien à répondre à la doctrine mise en avant aujourd'hui. D'un autre côté, cependant, en condamnant le général Drouot, l'Empereur disait que l'on condamnait l'émigration, et légitimait les jugements contre les émigrés. Les doctrines républicaines punissaient de mort quiconque portait les armes contre la France ; il n'en était pas ainsi de la doctrine royale. Si l'on adoptait ici la loi républicaine, l'émigration et le parti royal se condamnaient eux-mêmes.

1. Antoine Drouot (1774-1847) général d'artillerie sous l'Empire, gouverneur de l'île d'Elbe pendant le premier exil de Napoléon. (JMS)

Du reste, en thèse générale, le cas de Drouot était même bien différent de celui de Ney ; et puis il y avait eu en Ney une vacillation malheureuse qu'on ne retrouvait pas dans Drouot. Aussi l'intérêt qu'on avait porté à Ney ne tenait-il qu'à l'opinion : celui que faisait naître Drouot tiendrait à la personne.



Le maréchal Soult.

L'Empereur a continué sur les dangers et les embarras des tribunaux et de la justice, dans toute l'affaire du retour de l'île d'Elbe. Une circonstance particulière surtout le frappait à l'extrême, c'était la situation de *Soult*², qu'on nous disait en jugement. Lui, Napoléon, savait, disait-il, jusqu'à quel point Soult était innocent ; et pourtant, sans cette circonstance toute personnelle, lui Napoléon, s'il était juré, indubitablement le déclarerait coupable, tant les apparences se réunissaient contre lui. Ney, dans sa défense, par un sentiment dont il est difficile de rendre compte, fait dire faussement à l'Empereur que Soult était d'accord avec lui. Or, toutes les circonstances de la conduite de Soult, pendant son ministère, la confiance de l'Empereur après son retour, etc. s'accordent avec cette disposition qui donc ne le condamnerait pas ?

2. Jean-de-Dieu Soult (1769-1851) maréchal de l'Empire, duc de Dalmatie. Ministre de la guerre en 1814 et 1815, il se rallie à Napoléon pendant les Cent-Jours. Il sera plus tard ministre de la guerre, et plusieurs fois président du Conseil pendant la monarchie de Juillet. (JMS)

« Pourtant Soult est innocent, disait l'Empereur : il m'a même confessé qu'il avait pris un penchant réel pour le Roi. L'autorité dont il jouissait sous celui-ci, disait-il, si différente de celle de mes ministres, était quelque chose de fort doux, et l'avait tout à fait subjugué.




André Masséna, duc de Rivoli,
prince d'Essling.

« *Masséna*³, dont les papiers nous annonçaient aussi la proscription, Masséna, continuait l'Empereur, était une autre personne qu'ils jugeront peut-être comme coupable de trahison. Tout Marseille était contre lui, les apparences l'accablaient, et pourtant il avait rempli son devoir jusqu'au moment où il s'est déclaré ouvertement. » Il avait même été loin, revenu à Paris, de chercher à se faire aucune espèce de mérite auprès de l'Empereur, lorsque Napoléon lui demandait s'il eût dû compter sur lui. « Le vrai, continuait l'Empereur, est que tous les chefs avaient fait leur devoir ; mais qu'ils n'avaient rien pu contre le torrent de l'opinion,


et personne n'avait bien calculé les sentiments de la masse et l'élan de cette nation. Carnot, Fouché, Maret, Cambacérès, m'ont confessé, à Paris, qu'ils s'étaient fort trompés à cet égard. Et personne, continuait l'Empereur, ne le juge bien encore, etc., etc.

3. André Masséna (1758-1817), maréchal de l'Empire, duc de Rivoli, prince d'Essling. (*JMS*)

« Si le Roi, continuait-il, fût resté plus tard en France, il eût peut-être péri dans quelque soulèvement ; mais s'il fût tombé dans mes mains, je me serais cru assez fort pour pouvoir l'entourer de bons traitements dans quelque demeure à son choix, comme Ferdinand l'avait été à Valencey, etc., etc. »

Précisément avant cette conversation, l'Empereur jouant aux échecs, et son Roi étant tombé, il s'était écrié : « Ah ! mon pauvre Roi, te voilà à bas. » Et comme après l'avoir ramassé on le lui rendait mutilé : « Ah ! l'horreur s'est-il écrié, bien certainement je n'accepte pas l'augure, et je suis même loin de le souhaiter... je ne lui en veux pas à ce point. » } 

Je n'aurais eu garde d'omettre cette circonstance, quelque petite quelle soit, tant elle est caractéristique sous bien des rapports. Aussi, l'Empereur rentré, nous y revînmes entre nous. Quelle gaîté, quelle liberté d'esprit dans son horrible infortune, nous disions-nous ! Quel calme de cœur ! Quelle absence de fiel, d'irritation, de haine ! Qui reconnaîtrait là celui que l'inimitié, le mensonge, se sont plu à désigner si monstrueusement ? Qui même des siens la bien connu, ou a cherché à le faire bien connaître !

 { Dans une autre soirée, l'Empereur parlait de ses premières années dans l'artillerie et de ses camarades de table : c'est un temps sur lequel il revient souvent avec un grand plaisir. On lui cita un de ses commensaux qui, ayant été préfet du même département sous lui et sous le Roi, n'avait pu obtenir de le demeurer encore à son retour. L'Empereur cherchant à se le rappeler, a dit ensuite que cette personne avait, à une certaine époque, manqué sa fortune auprès de lui. Que quand il devint commandant de l'armée de l'intérieur, il l'avait comblée, l'avait fait son aide-de-camp, et projetait d'en faire

un homme de confiance ; mais cet aide-de-camp tant favorisé, avait été fort mal pour lui au moment du départ pour d'armée d'Italie ; il avait alors abandonné son général pour le Directoire. « Néanmoins, disait l'Empereur, une fois sur le trône, il eût encore pu beaucoup sur moi, s'il eût su s'y prendre. Il avait le droit des premières années, qui se perd jamais. Je n'eusse certainement pas résisté à une surprise dans un rendez-vous de chasse, par exemple, ou à tout autre demi-heure de conversation sur les temps passés ; j'aurais oublié ce qu'il m'avait fait ; il ne m'importait plus s'il avait été de mon parti ou non, je les avais désormais réunis tous. Ceux qui avaient la clef de mon caractère savaient bien cela ; ils savaient qu'avec moi, dans quelque disposition que je fusse contre eux, c'était comme au jeu de barres ; la partie était gagnée aussitôt qu'on avait pu toucher le but. Aussi n'avais-je d'autre parti, si je voulais résister, que de refuser de les voir. »

Il nous disait d'un autre ancien camarade, qu'avec de l'esprit et les qualités convenables, il eût pu tout auprès de lui. Il ajoutait qu'avec moins d'avidité, un troisième n'eût jamais été éloigné par lui.

Nous nous demandions s'ils avaient bien soupçonné ce secret et leurs chances, si d'ailleurs l'élévation et le lustre de l'Empereur leur avait bien laissé la facilité de les mettre à profit.

Au sujet du lustre de la puissance impériale, le grand-maréchal dit alors que, quelque grand, quelque resplendissant que l'Empereur lui eût paru sur le trône, jamais il ne lui avait laissé une impression supérieure, peut-être même égale, à celle que lui avait faite sa situation à la tête de l'armée d'Italie. Il développait et prouvait assez bien sa pensée, et l'Empereur ne l'écoutait pas sans une espèce de complaisance. Cependant, observions-nous, que de grands événements depuis ! que d'élévation ! que de grandeur ! que de renommée par toute la terre !

l'Empereur écoutait. « Eh bien, a-t-il dit, malgré tout cela, Paris est si grand, et renferme tant de gens de toute espèce, et quelques-uns tellement bizarres, que je suppose qu'il en est qui ne m'ont jamais vu, et qu'il peut en être d'autres à qui mon nom même n'est jamais parvenu. Ne le pensez-vous pas ? » nous disait-il. Et il fallait voir avec quelle bizarrerie lui-même, avec quelles ressources d'esprit il développait alors cette assertion qu'il savait mauvaise. Nous nous sommes tous récriés fortement que quant à son nom, il n'était pas de ville et de village en Europe, peut-être même dans le monde, où il n'eût été prononcé. Quelqu'un a ajouté : « Sire, avant de revenir en France, à la paix d'Amiens, Votre Majesté n'étant encore que Premier Consul, je voulus parcourir le pays de Galles, comme une des portions les plus extraordinaires de l'Angleterre. Je gravis des sommités tout à fait sauvages et d'une hauteur prodigieuse ; j'atteignis des chaumières que je croyais appartenir à un autre univers. En entrant dans une de ces solitudes éloignées, je disais à mon compagnon de voyage : C'est ici qu'on doit trouver le repos, et échapper au bruit des révolutions. Le maître, nous soupçonnant Français à notre accent, nous demanda aussitôt des nouvelles de France, et ce que faisait son Premier Consul Bonaparte. »

« Sire, dit un autre de nous, nous avons eu la curiosité de demander aux officiers de la Chine si nos affaires européennes étaient arrivées jusqu'à cet empire. Sans doute, nous ont-ils répondu, confusément à la vérité, parce que cela ne les intéresse nullement ; mais le nom de votre Empereur y est célèbre et associé aux grandes idées de conquête et de révolution ; précisément comme ont pénétré chez nous les noms de ceux qui ont changé la face de cette partie du monde ; les Gengis-Khan, les Tamerlan, etc.⁴ »

4. La publication du *Mémorial* a porté beaucoup de personnes à me fournir des renseignements sur des faits dont ils avaient été acteurs ou témoins. Et au sujet de l'universelle célébrité de Napoléon,

Mercredi 27 mars 1816.

Examen de conscience politique. État fidèle de l'Empire, sa prospérité. – Idées libérales de l'Empereur sur la différence des partis. – Marmont. – Murat. – Berthier.

Aujourd'hui, l'Empereur se promenait dans le jardin avec le grand-maître et moi. La conversation nous conduisit à faire notre examen de conscience politique.

L'Empereur avait été très chaud, disait-il, et de fort bonne foi au commencement de la révolution ; il s'était refroidi par degré à mesure qu'il avait acquis des idées plus justes et plus solides ; son patriotisme s'était affaibli, disait-il, sous les absurdités politiques, et les monstrueux excès civils de nos législatures ; enfin, sa foi républicaine avait disparu lors de la violation des choix du peuple, par le Directoire, au temps de la bataille d'Aboukir.

dont il est ici question, l'un a dit qu'après Waterloo et la dissolution de l'armée, ayant été chercher du service en Perse, et se trouvant admis à l'audience du souverain, le premier objet qui avait frappé ses regards avait été le portrait de Napoléon, sur le trône même, au-dessus de la tête du Shah.

Un autre, revenant des mêmes contrées, assurait que l'idée du pouvoir de Napoléon était tellement populaire dans toute l'Asie, et y exerçait une telle influence, qu'après sa chute, des agents chargés de remplacer les siens, s'étaient vus souvent réduits à emprunter l'autorité de son nom pour obtenir de la bienveillance sur leur route, et se ménager les facilités de parvenir à leur destination.

Enfin, un troisième m'a écrit que le capitaine R., du navire *le Bordelais*, dans le cours de son voyage à la côte N.-O. d'Amérique, relâchant aux îles Sandwich, avait été présenté au Roi, qui, durant l'audience, s'informa du roi Georges III et de l'empereur Alexandre. Au pied du trône se trouvait assise une femme, la favorite du prince, laquelle, à chacun des noms européens qu'avait prononcés le Roi, s'était retournée vers lui avec un sourire de dédain et une impatience marquée ; mais n'y pouvant plus tenir, elle interrompit le Roi en s'écriant : « *Et Napoléon, comment se porte-t-il ?* » (LC)

Pour le grand-maréchal, il disait n'avoir jamais été républicain ; mais très chaud constitutionnel, jusqu'au 10 août, où les horreurs du jour l'avaient guéri de toute illusion : il avait failli être massacré en défendant le Roi aux Tuileries.

Quant à moi, il était notoire que j'avais débuté par être royaliste pur et des plus ardents. C'est donc à dire. Messieurs, a repris plaisamment l'Empereur, qu'ici je suis le seul qui ait été républicain ? – Et encore, Sire..., avons-nous repris tous deux, Bertrand et moi. – Oui, républicain et patriote, a répété l'Empereur. – Pour patriote. Sire, lui a observé l'un de nous, moi aussi je l'ai été malgré mon royalisme ; mais pour comble de bizarrerie, je ne le suis devenu que sous l'Empire. – Comment, vilain ! vous êtes donc obligé de convenir que vous n'avez pas toujours aimé votre pays ? – Sire, ne faisons-nous pas ici notre examen de conscience ? je me confesse. Revenu à Paris, en vertu de votre amnistie, pouvais-je m'y regarder d'abord comme Français, quand chaque loi, chaque décret, chaque ordonnance, tapissant les rues, n'accompagnait jamais ma malheureuse qualification d'émigré, que des épithètes les plus outrageantes. Aussi en y rentrant, je ne pensais pas que j'y demeurasse ; j'y avais été attiré par la curiosité, je n'avais fait que céder à l'attrait invincible du sol, au besoin de respirer encore l'atmosphère natale ; je n'y possédais plus rien : pour seulement revoir la France, j'avais été obligé de jurer à la frontière l'abandon de mon patrimoine, la légalisation de sa perte ; aussi je ne me regardais dans ce pays, jadis le mien, que comme un simple passager ; j'étais un véritable étranger de mauvaise humeur et même malveillant. Arriva l'Empire, ce fut une grande chose : c'étaient alors, me disais-je, mes mœurs, mes préjugés, mes principes qui triomphaient n'était plus qu'une différence dans la personne du souverain. Quand s'ouvrit la campagne d'Austerlitz, mon cœur s'étonna de se retrouver français : ma situation était pénible ; je me disais tiré à quatre chevaux ; je me

sentais partagé entre la passion aveugle et le sentiment national ; les triomphes de l'armée française et de leur général me répugnaient, leur défaite m'eût humilié. Enfin, les prodiges d'Ulm et l'éclat d'Austerlitz vinrent me tirer d'embaras ; je fus vaincu par la gloire : j'admirai, je reconnus, j'aimai Napoléon, et dès ce moment je devins Français jusqu'au fanatisme. Depuis lors je n'ai pas eu d'autre pensée, d'autres paroles, d'autres sentiments, et me voici à vos côtés.

L'Empereur est passé alors à une foule de questions sur l'émigration, notre nombre, notre esprit. Je lui disais des choses curieuses sur nos princes, le duc de Brunswick, le Roi de Prusse ; je le faisais rire sur la déraison de nos prétentions, le peu de doute de nos succès, le désordre de nos moyens, l'incapacité de nos chefs. Les hommes, disais-je, n'étaient véritablement pas alors ce qu'ils ont été depuis. Heureusement ceux que nous avions à combattre, n'étaient, au commencement, que de notre force. Nous croyions surtout, répétions-nous sans cesse, et je croyais fermement, que l'immense majorité de la nation française était pour nous ; j'aurais dû pourtant me désabuser lorsque nos rassemblements furent parvenus jusqu'à Verdun et au-delà ; car pas un ne venait nous joindre, tous au contraire fuyaient à notre approche. Toutefois je l'ai cru longtemps encore, même après mon retour d'Angleterre ; tant nous nous abusions à la suite des absurdités dont nous nous nourrissions les uns les autres ; nous nous disions que le gouvernement ne reposait que dans une poignée de gens, qu'il ne durait que par force, qu'il était en horreur à la nation ; et il en est qui n'auront pas cessé de le croire. Je suis persuadé que parmi ceux qui le répètent aujourd'hui au Corps Législatif, il en est qui sont de bonne foi, tant je reconnais l'esprit, les idées et les expressions de Coblenz. — Mais quand vous êtes-vous donc désabusé, disait l'Empereur ? — Sire, fort tard ; même quand je me suis rallié, quand je suis venu à la Cour de Votre Majesté, j'étais conduit par l'admiration

et le sentiment bien plutôt que par la conviction de votre force et de votre durée. Cependant quand je me trouvai dans votre Conseil d'État, voyant la franchise avec laquelle on votait les décrets les plus décisifs, que pas un doute n'existait sur la plus légère résistance, qu'il n'y avait autour de moi que conviction et persuasion parfaites, il me sembla alors que votre puissance et l'état des choses gagnaient avec une rapidité dont je ne me rendais pas compte. À force de chercher en moi-même à en deviner la cause, je fis un jour une grande et importante découverte ; c'est que tout cela existait en effet depuis fort longtemps ; mais que je ne l'avais pas su ni voulu l'apercevoir : je m'étais tenu caché sous le boisseau, de peur que la lumière ne me parvint. En ce moment je me trouvais lancé au milieu de tout son éclat ; j'en étais ébloui. Dès cet instant tous mes préjugés tombèrent : ce fut la taie qu'on enleva de dessus mes yeux.

« Envoyé depuis en mission par Votre Majesté, et ayant parcouru plus de soixante départements, je mis le soin le plus scrupuleux et la bonne foi la plus parfaite à vérifier tout ce dont j'avais douté si longtemps : j'interrogeai les préfets, les autorités inférieures, je me fis produire les documents et les registres ; j'interrogeai de simples particuliers, sans en être connu, j'employai toutes les contre-épreuves possibles, et je recueillis la conviction que le Gouvernement était entièrement national et tout à fait du vœu des peuples ; que jamais la France, à aucune époque de son histoire, n'avait été plus forte, plus florissante, mieux administrée, plus heureuse. Jamais les chemins n'avaient été mieux entretenus ; l'agriculture avait gagné d'un dixième, d'un neuvième, d'un huitième en productions⁵.

5. Circonstance assez singulière, c'est précisément de M. de Villèle, devenu député célèbre, que j'obtins en Languedoc cette assertion sur l'agriculture. (LC)

« Une inquiétude, une ardeur générale animaient tous les esprits au travail, et les portaient à une amélioration personnelle et journalière. L'indigo⁶ était conquis, le sucre devait l'être infailliblement. Jamais, à aucune époque, le commerce intérieur et l'industrie en tout genre n'avaient été portés aussi loin : au lieu de quatre millions de livres de coton qui s'employaient au moment de la révolution, il s'en travaillait à présent au-delà de trente millions de livres, bien que nous ne puissions en recevoir par mer, et qu'il nous vînt d'aussi loin par terre que de Constantinople. Rouen était devenu un vrai prodige dans ses résultats, etc., etc.

« Les impositions se payaient partout, la conscription était nationalisée ; la France, au lieu d'être épuisée, comptait plus de population qu'auparavant, et elle croissait journellement. »

« Quand avec ces données je reparus dans mes anciens cercles, ce fut une véritable insurrection : on jeta les hauts cris, on me rit au nez ; mais il y avait pourtant, dans le nombre, des gens sensés, et je revenais bien fort ; j'en ébranlai plusieurs, j'en convainquis quelques-uns ; j'eus aussi mes conquêtes. »

L'Empereur, résumant, disait qu'il fallait convenir que notre réunion politique à Sainte-Hélène était certainement des plus extraordinaires ; que nous étions arrivés à un centre commun par des routes bien divergentes. Cependant nous les avions parcourues tous de bonne foi. Rien ne prouvait donc mieux, disait-il, l'espèce de hasard, l'incertitude et la fatalité qui d'ordinaire, dans le dédale des révolutions, conduisent les cœurs droits et honnêtes. Rien ne prouve plus aussi, continuait-il, combien l'indulgence et les vues sages sont nécessaires

6. Plante tinctoriale, cultivée dans les pays tropicaux, qui donne une teinture bleue. (*JMS*)

pour recomposer la société, après de longs troubles. Ce sont ces dispositions et ces principes qui l'avaient fait, disait-il, l'homme le plus propre aux circonstances de brumaire, et ce sont eux qui le faisaient sans doute encore l'homme le plus propre aux circonstances actuelles de la France. Il n'avait sur ce point ni défiance, ni préjugés, ni passions ; il avait constamment employé des hommes de toutes les classes, de tous les partis, sans jamais regarder en arrière d'eux, sans leur demander ce qu'ils avaient fait, ce qu'ils avaient dit, ce qu'ils avaient pensé, exigeant seulement, disait-il, qu'ils marchassent désormais et de bonne foi vers le but commun : le bien et la gloire de tous ; qu'ils se montrassent vrais et bons Français. Jamais surtout il ne s'était adressé aux chefs pour se gagner les partis ; mais, au contraire, il avait attaqué la masse des partis afin de pouvoir dédaigner leurs chefs. Tel avait été disait-il, le système constant de sa politique intérieure ; et malgré les derniers événements, il était loin de s'en repentir : s'il avait à recommencer, il le ferait encore. « C'est sans raison surtout, disait-il, qu'on m'a reproché d'avoir employé et des nobles et des émigrés. } Imputation banale et tout à fait vulgaire ! Le fait est que sous moi, il n'y avait plus en France que des opinions, des sentiments individuels. Ce ne sont pas les nobles et les émigrés qui ont amené la restauration, mais bien plutôt la restauration qui a ressuscité les nobles et les émigrés. Ils n'ont pas plus particulièrement contribué à notre perte que d'autres : les vrais coupables sont les intrigants de toutes les couleurs et de toutes les doctrines. Fouché n'était point un noble, Talleyrand n'était pas un émigré ; Augereau et Marmont n'étaient ni l'un ni l'autre. Enfin, voulez-vous une preuve dernière du tort de s'en prendre à des classes entières, quand une révolution comme la nôtre a labouré au milieu d'elles ? Comptez-vous ici. Sur quatre, vous vous trouvez deux nobles dont l'un même est émigré. Le bon M. *de Ségur*, malgré son âge, à mon départ, m'a fait offrir de me suivre. Je pourrais multiplier mes citations à l'infini. C'est encore sans raison, continuait-il, qu'on m'a reproché d'avoir dédaigné certaines personnes

influentes ; j'étais trop puissant pour ne pas mépriser impunément les intrigues et l'immoralité reconnue de la plupart d'entre eux. { Aussi n'est-ce rien de tout cela qui m'a renversé ; mais seulement des catastrophes imprévues, inouïes ; des circonstances forcées : cinq cent mille hommes aux portes de la capitale ; une révolution encore toute fraîche, une crise trop forte pour les têtes françaises, et surtout une dynastie pas assez ancienne. Je me serais relevé du pied des Pyrénées mêmes, si seulement j'eusse été mon petit-fils.

« Et ce que c'est pourtant que la magie du passé ! Bien certainement j'étais l'élu des Français, leur nouveau culte était leur ouvrage. Eh bien ! dès que les anciens ont reparu, voyez avec quelle facilité ils sont retournés aux idoles !...



Marmont et Talleyrand signent la capitulation devant les alliés lors de la bataille de Paris, en 1814. (Caricature de l'époque : Marmont en chat et Talleyrand en renard, reconnaissable à son pied-bot et à sa canne).

« Et comment une autre politique, après tout, eût-elle pu empêcher ce qui m'a perdu ? J'ai été trahi par M.....⁷, que je pouvais dire mon fils, mon enfant, mon ouvrage ; lui auquel je confiais mes destinées, en l'envoyant à Paris au moment même où il consommait sa trahison et ma perte. J'ai été trahi par *Murat*, que de soldat j'avais fait Roi, qui était l'époux de ma sœur. J'ai été trahi par *Berthier*, véritable oison que j'avais fait une espèce d'aigle. J'ai été trahi, dans le Sénat, précisément par ceux du parti national qui me doivent tout. Tout cela n'a donc tenu nullement à mon système de politique intérieure. Sans doute on pourrait m'accuser avec avantage d'avoir employé trop facilement d'anciens ennemis ou des nobles et des émigrés, si un Macdonald, un Valence⁸, un Montesquiou m'eussent trahi ; mais ils m'ont été fidèles ; que si on m'objectait la bêtise de Murat et de Berthier, je répondrais par l'esprit de Marmont. Je n'ai donc pas à me repentir de mon système politique intérieur, etc., etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 28 mars 1816.

Chance de danger dans les batailles, etc. – Les bulletins très véridiques.

L'Empereur, pendant le dîner, parlait sur les chances de danger des bâtiments de la Chine, dont un périssait sur trente, d'après les renseignements qu'il avait obtenus des capitaines ; ce qui l'a conduit aux chances de péril dans les batailles, qu'il a dit être moindres que cela. *Wagram* lui a été cité comme une bataille sanglante ; il n'évaluait pas

7. Marmont (1774-1852), maréchal de l'Empire, duc de Raguse. (*JMS*)

8. Parcourant un jour à Longwood le nom des sénateurs qui avaient signé la déchéance, l'un de nous fit observer celui de M. de Valence, signant comme secrétaire. Mais un autre expliqua que cette signature était fausse, que M. de Valence s'en était plaint, et avait réclamé. « C'est très-vrai, dit l'Empereur, je le sais, il a été très-bien ; Valence a été national. » (*LC*)

les tués à plus de trois mille, ce qui n'était qu'un cinquantième ; nous étions cent soixante mille. *Essling* avait été peut-être à quatre mille ; nous étions quarante mille : c'était un dixième il est vrai ; mais aussi était-elle une des plus funestes. Toutes les autres demeuraient incomparablement au-dessous.

Cela a porté la conversation sur les bulletins. L'Empereur les a dits très véridiques, a assuré qu'à l'exception de ce que le voisinage de l'ennemi forçait de déguiser, pour qu'il n'en tirât pas des lumières nuisibles, lorsqu'ils arrivaient dans ses mains, tout le reste était très exact. À Vienne et dans toute l'Allemagne, on leur rendait plus de justice que chez nous. Si on leur avait fait une mauvaise réputation dans nos armées, si on disait communément *menteur comme un bulletin*, c'étaient les rivalités personnelles, l'esprit de parti qui l'avaient établi ainsi ; c'était l'amour propre blessé de ceux qu'on avait oublié d'y nommer, et qui y avaient ou croyaient y avoir des droits ; et par-dessus tout encore notre ridicule défaut national de ne pas avoir de plus grands ennemis de nos succès et de notre gloire que nous-mêmes.

L'Empereur, après dîner, a fait quelques parties d'échecs. La journée avait été très-pluvieuse ; il n'était pas bien, il s'est retiré de bonne heure.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 29 mars 1816.

Insalubrité de l'île.

Le temps était constamment mauvais ; impossible de mettre le pied dehors ; la pluie et l'humidité envahissaient nos appartements de

carton ; la santé de chacun en souffrait. La température est douce ici sans doute ; mais le climat y est des plus insalubres. C'est une chose reconnue dans l'île, qu'on y atteint rarement cinquante ans, presque jamais soixante. Qu'on joigne à cela notre isolement du reste de l'univers, les privations physiques, les mauvais procédés moraux, il en résultera qu'assurément les prisons d'Europe sont beaucoup préférables à la liberté de Sainte-Hélène.

Sur les quatre heures, on m'a amené plusieurs capitaines de la Chine qui devaient être présentés à l'Empereur. Ils ont pu voir la petitesse, l'humidité, le mauvais état de mon réduit. Ils s'informaient comment l'Empereur se trouvait dans sa santé ; elle s'altérait visiblement, leur disais-je. Jamais nous n'entendions de plainte de lui ; sa grande âme résistait à tout et contribuait même à le tromper sur son corps ;



Les Femmes savantes,
frontispice de l'édition
de 1882.

mais nous pouvions le voir dépérir à vue d'œil. Je les ai conduits quelques instants après à l'Empereur, qui se promenait dans le jardin. Il m'a semblé précisément beaucoup plus altéré que de coutume ; il les a congédiés au bout d'une demi-heure. Il est rentré et a pris un bain.

Avant et après le dîner, il avait l'air abattu et souffrant. Il a commencé à nous lire les *Femmes Savantes*⁹ ; mais dès le deuxième acte, il a passé le livre au grand-maréchal, et a sommeillé sur le canapé durant tout le reste de la lecture.

9. *Les Femmes savantes*, comédie de Molière, donnée en 1672. (JMS)

Samedi 30. – Dimanche 31 mars 1816.

Paroles de l'Empereur sur son expédition en Orient.

Aujourd'hui le temps a continué à être très-mauvais, nous en souffrions tous ; de plus nous sommes littéralement infestés de rats, de puces, de punaises. Notre sommeil en est troublé, de sorte que les peines de la nuit sont en parfaite harmonie avec celles du jour.



Bonaparte au siège de Saint-Jean-d'Acre.

Le temps s'était remis tout à fait au beau le 31 ; nous sommes sortis en calèche. L'Empereur, dans le cours de la conversation, est arrivé à dire, parlant de l'Égypte et de la Syrie, que s'il eût enlevé Saint-Jean-d'Acre¹⁰, ce qu'il eût dû faire, il opérerait une révolution dans l'Orient. « Les plus petites circonstances conduisent les plus grands événements, disait-il. La faiblesse d'un capitaine de frégate qui prend chasse au large, au lieu de forcer son passage dans le port, quelques contrariétés de détails dans quelques chaloupes ou bâtiments légers, ont empêché que la face du monde ne fût changée. Saint-Jean-d'Acre enlevé, l'armée française volait à Damas et à Alep, elle eût été en un clin d'œil sur l'Euphrate ; les chrétiens de la Syrie, les Druses, les chrétiens de l'Arménie se fussent joints à elle ; les populations allaient être ébranlées. Un de nous ayant dit qu'on eût été bientôt renforcé de cent mille hommes : « Dites de six cent mille, a repris l'Empereur ; qui peut calculer ce que c'eût été ; j'aurais atteint Constantinople et les Indes ; j'eusse changé la face du monde !

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 1^{er}. – Mardi 2 avril 1816.

Description de l'appartement de l'Empereur. – Horloge du grand Frédéric. – Montre de Rivoli. – Détail minutieux de sa toilette. – Son costume. – Bruits ridicules, absurdités sur sa personne. – Complot de Georges. – De Ceracchi. – Attentat du fanatique de Schœnbrun.

Tout ce qui touche l'Empereur et le concerne semble devoir être précieux ; des milliers de personnes le penseront ainsi : c'est dans ce sentiment, avec cette opinion, que je vais décrire minutieusement ici son appartement, l'ameublement qui s'y trouve, les détails de sa

10. Campagne d'Égypte. (JMS)

toilette, etc., etc. } Et puis avec le temps, peut-être un jour son fils se plaira-t-il à reproduire les détails, la contexture de sa prison ? Peut-être aimera-t-il à s'entourer d'objets éloignés, d'ombres fugitives, qui lui recomposeront une espèce de réalité ?

{ L'appartement de l'Empereur est formé de deux pièces, ainsi qu'on peut le voir sur le plan de Longwood, chacune de quinze pieds de long sur douze de large, et d'environ sept de haut ; un assez mauvais tapis en couvre le plancher ; des pièces de nankin¹¹, tendues en guise de papier, les tapissent toutes deux.

Dans la chambre à coucher se voit le petit lit de campagne, où couche l'Empereur ; le canapé, sur lequel il repose la plus grande partie du jour ; il est encombré de livres qui semblent lui en disputer l'usage ; à côté est un petit guéridon, sur lequel il déjeune et dîne dans son intérieur, et qui, le soir, porte un chandelier à trois branches, recouvert d'un grand chapiteau.

Entre les deux fenêtres, à l'opposite de la porte, est une commode, contenant son linge, et sur laquelle est son grand nécessaire.

La cheminée, supportant une fort petite glace, présente plusieurs tableaux : à droite est celui du Roi de Rome sur un mouton, par Aimée Thibault ; à gauche, en pendant, est un autre portrait du Roi de Rome, assis sur un carreau, essayant une pantoufle, par le même auteur ; plus bas, sur la cheminée, est un petit buste, en marbre, du même enfant. Deux chandeliers, deux flacons, et deux tasses de vermeil, tirés du nécessaire de l'Empereur, achèvent l'ornement et la symétrie de la cheminée.

11. Tissu de coton, le plus souvent teint en jaune. (JMS)

Enfin, au pied du canapé, et précisément en regard de l'Empereur quand il y repose étendu, ce qui a lieu la plus grande partie du jour, est le portrait de Marie-Louise, tenant son fils entre ses bras, par Isabey. Ce mauvais petit réduit est ainsi devenu un sanctuaire de famille.

Il ne faut pas oublier, sur la gauche de la cheminée et en dehors des portraits, la grosse montre d'argent du grand Frédéric, espèce de réveil-matin, prise à Postdam ; et en pendant, à droite, la propre montre de l'Empereur ; celle qu'il portait à l'armée d'Italie et d'Égypte, recouverte des deux côtés d'une boîte en or, portant son chiffre B.¹² Voilà la première chambre.

La seconde pièce, servant de cabinet, présente, le long des murs du côté des fenêtres, des planches brutes posées sur de simples tréteaux, supportant un bon nombre de livres épars, et les divers chapitres écrits par chacun de nous, sous la dictée de l'Empereur.

Entre les deux fenêtres est une armoire, en forme de bibliothèque ; à l'opposite un second lit de campagne, semblable au premier, sur lequel l'Empereur repose parfois le jour, et se couche même la nuit, après avoir quitté le premier, dans ses fréquentes insomnies, et avoir travaillé où marché dans sa chambre.

Enfin dans le milieu est la table de travail, avec l'indication des places qu'occupent ordinairement l'Empereur et chacun de nous, lorsqu'il nous dicte.

12. J'ai appris depuis, que cette montre, la compagne fidèle des merveilleux travaux des campagnes d'Italie et d'Égypte, est passée dans les mains du grand-maréchal.

L'Empereur se plaignait que sa montre n'allait pas ou allait mal ; on avait tenté vainement de la lui faire raccommoder ; et un jour, en en considérant une que le général Bertrand venait de recevoir du Cap, il lui dit : « Je la garde, et vous donne la mienne : elle ne va pas en ce moment ; mais elle a sonné deux heures sur le plateau de Rivoli, quand j'ordonnai les opérations de la journée. » (LC)

L'Empereur fait sa toilette dans sa chambre à coucher. } Quand il se déshabille, ce qu'il fait de ses propres mains, il jette tout ce dont il se dépouille par terre, s'il ne se trouve là un de ses valets de chambre pour s'en saisir. Combien de fois je me suis précipité pour ramasser son cordon de la Légion d'honneur, quand je le voyais arriver ainsi sur le plancher !

{ La barbe est une des dernières parties de sa toilette, qui ne vient qu'après qu'on lui a mis ses bas, ses souliers, etc. Il se rase toujours lui-même, ôtant d'abord sa chemise, et demeurant en simple gilet de flanelle, qu'il avait quitté sous les chaleurs de la Ligne, et qu'il a été obligé de reprendre à Longwood, à la suite de vives coliques dont il a été immédiatement soulagé par la reprise de la flanelle.

L'Empereur se rase dans l'embrasure de la fenêtre à côté de la cheminée ; son premier valet de chambre lui présente le savon, et un rasoir ; un second tient devant lui la glace de son nécessaire, de manière à ce que l'Empereur présente au jour la joue qu'il rase. Ce second valet de chambre l'avertit si le rasoir a laissé quelque chose en arrière. Cette joue rasée, il se fait une évolution complète pour faire l'autre, chacun changeant de côté.

L'Empereur se lave ensuite la figure, et très souvent la tête, dans un grand *lavabo* d'argent, fixé dans l'encoignure de la chambre, et apporté de l'Élysée. Vient ensuite l'histoire des dents ; après quoi l'Empereur quitte son gilet de flanelle. Il est fort gras, peu velu, a la peau blanche, et présente un certain embonpoint qui n'est pas de notre sexe ; ce qu'il observe parfois gaîment. L'Empereur se frotte alors la poitrine et les bras avec une brosse assez rude, la donne ensuite à son valet de chambre, pour qu'il lui frotte le dos et les épaules, qu'il arrondit à cet effet, lui répétant d'ordinaire quand il est de bonne humeur ; « *Allons,*

fort, comme sur un âne. » Il s'inondait ensuite d'eau de Cologne, tant qu'il en a eu à sa disposition ; mais il en a bientôt manqué, et ne s'en trouvant point dans l'île, il a dû se réduire à de l'eau de Lavande, } ce qui a été pour lui une privation réelle.

{ Quand il était en gâité ou sans préoccupation, il lui arrivait d'ordinaire, à la fin du frottage de ses épaules, comme à chaque évolution pour les deux côtés de sa barbe, de considérer en face, quelques secondes, le valet de chambre en service, et de lui appliquer ensuite une bonne tape sur les oreilles, en l'accompagnant de quelques mots de plaisanterie.



L'amiral Denis Decrès,
ministre de la marine.

C'est-là, sans doute, ce que les faiseurs de libelles et de pamphlets ont appelé battre cruellement tout ce qui était autour de lui ! Car, à nous aussi, il lui arrivait souvent de nous pincer l'oreille ou de nous la prendre à poignée ; mais à l'expression qui accompagnait toujours ce geste, nous devons penser qu'on était bien heureux, au temps de sa puissance, d'une pareille faveur. }

C'est ce qui me rappelle et m'explique tout à fait aujourd'hui certaines paroles d'un de ses anciens ministres. Ce ministre (le duc

Decrès¹³), au temps de sa plus grande faveur, désirât vivement une certaine grâce. Après avoir parcouru avec moi toutes les chances de succès, il lui échappa de dire dans l'épanchement : « Je l'aurai, après tout, la première fois que je serai *bourré*¹⁴. » Et sur ce qu'il remarquait quelque chose sur ma figure, il ajouta avec un sourire significatif : « Mon cher, c'est qu'après tout, ce n'est pas aussi terrible que tu le penses ; ne l'est pas qui veut, je t'assure... »

L'Empereur ne sortait de sa chambre qu'habillé et toujours en souliers, ne portant des bottes que le matin, s'il allait à cheval. En arrivant à Longwood, il a quitté son petit uniforme vert de la garde ; il n'a plus alors porté qu'un habit de ses chasses, dont on avait ôté le galon ; il lui allait assez mal et commençât à être fort usé : on s'inquiétait déjà comment on le remplacerait. Au demeurant, ce n'était pas le seul besoin de cette espèce dont il était entouré. Nous souffrions de le voir contraint, par exemple, à porter plusieurs jours les mêmes bas de soie, et nous nous récriions sur ce qu'on pouvait compter les jours par le nombre de marques que les souliers y traçaient ; il ne faisait qu'en rire. Dans toute autre chose, il a continué son costume habituel ; veste et culotte de casimir¹⁵ blanc et cravate noire. Enfin, quand il allait sortir, celui de nous qui se trouvait là lui donnait son petit chapeau ; chapeau remarquable, en quelque sorte devenu identique à sa personne, et dont on lui en a déjà volé plusieurs depuis que nous sommes dans l'île ; car, quiconque nous approche, est avide d'en remporter quelque chose. Combien de fois chacun de nous a été persécuté par les personnes les plus distinguées pour en obtenir ne fut-ce qu'un bouton de son habit ou toute autre minutie de même nature.

13. Denis Decrès (1762-1820), ministre de la Marine de 1801 à 1814. (JMS)

14. Recevoir une bourrade. (JMS)

15. Tissu léger fait d'une serge de laine peignée. (JMS)

¶ J'assistais presque tous les jours à cette toilette, soit que je m'y trouvasse par la fin de mon travail, soit que j'y fusse appelé pour causer.

Un jour, considérant l'Empereur remettre son gilet de flanelle, mes traits exprimaient sans doute quelque chose de particulier. « De quoi sourit *Votre Excellence* ? (Expression de sa bonne humeur). Qu'est-ce qui l'occupe en ce moment ? – Sire, c'est que je viens de trouver dans un pamphlet, que Votre Majesté, pour plus de sûreté, était cuirassée nuit et jour. Certains salons de Paris disaient aussi quelque chose de semblable, et en donnaient pour preuve l'embonpoint subit de Votre Majesté, qui, suivant eux, n'était pas naturel. Or, je pensais en cet instant que je pourrais témoigner, avec connaissance de cause, que cet embonpoint était très naturel ; et que je pourrais affirmer aussi qu'à Sainte-Hélène du moins, Votre Majesté avait laissé toutes précautions de côté. – C'est une des mille et une bêtises qu'ils ont écrites sur mon compte. Celle-ci est d'autant plus gauche, que tous ceux qui me connaissent savent le peu de soin que je prenais de ma conservation. Accoutumé dès l'âge de dix-huit ans aux boulets des batailles, et sachant toute l'inutilité de vouloir s'en préserver, je m'abandonnais à ma destinée. Depuis, lorsque je suis arrivé à la tête des affaires, j'ai dû me croire encore au milieu des batailles, dont les conspirations étaient les boulets ; j'ai continué mon même calcul ; je me suis abandonné à mon étoile, laissant à la police tout le soin des précautions. J'ai été peut-être le seul Souverain de l'Europe qui n'avait point de gardes du corps ; on m'abordait sans avoir à traverser une salle des gardes ; quand on avait franchi l'enceinte extérieure des sentinelles, on avait la circulation de tout mon palais. C'était un grand sujet d'étonnement pour Marie-Louise, de me voir si peu de défense : elle me disait souvent que son père était bien mieux gardé, qu'il avait des armes autour de lui, etc. Pour moi, j'étais aux Tuileries comme ici, je ne sais seulement pas où est mon épée, la voyez-vous ?

« Ce n'est pas, continuait-il, que je n'aie couru de grands dangers ; je compte trente et quelques conspirations à pièces authentiques, sans parler de celles qui sont demeurées inconnues : d'autres en inventent, moi j'ai soigneusement caché toutes celles que j'ai pu. La crise a été bien forte pour mes jours, surtout depuis Marengo jusqu'à la tentative de Georges¹⁶ et l'affaire du duc d'Enghien. »

Napoléon disait que huit jours avant l'arrestation de Georges, un des plus déterminés de sa bande lui avait remis en main propre une pétition à la parade ; d'autres s'introduisirent à Saint-Cloud ou à la Malmaison parmi les gens ; enfin Georges lui-même paraît avoir été fort près de sa personne et dans un même appartement.

L'Empereur, indépendamment de son étoile, attribue son salut à certaines circonstances qui lui étaient propres. Ce qui l'avait sauvé sans doute, disait-il, c'était d'avoir vécu de fantaisie, de n'avoir jamais eu d'habitudes régulières ni de marche suivie. L'excès du travail le retenait dans son cabinet et chez, lui, il ne dînait jamais chez personne, allait rarement au spectacle, et ne paraissait guère que quand et où il n'était pas attendu, etc., etc.

Les deux attentats qui l'avaient mis le plus en péril, me disait-il, tout en gagnant le jardin, sa toilette finie, étaient ceux du sculpteur *Ceracchi* et du *fanatique de Schœnbrun*.

*Ceracchi*¹⁷, avec quelques forcenés, avait résolu la mort du Premier Consul : ils devaient l'immoler au sortir de sa loge au spectacle. Le

16. Georges Cadoudal, royaliste, trempe dans la conspiration royaliste de 1804 avec le général Pichegru. Arrêté, il sera jugé puis guillotiné la même année. (JMS)

17. Giuseppe Ceracchi (1751-1801) est un sculpteur italien qui a été compromis dans la « conspiration des poignards », que certains pensent être une manipulation policière. Il a été jugé, puis guillotiné en 1801. (JMS)

Consul averti, s’y rendit néanmoins, et passa hardiment au travers de ceux qui s’étaient montrés les plus empressés à venir occuper leurs postes : on ne les arrêta qu’au milieu ou vers la fin du spectacle.



Giuseppe Ceracchi,
par Trumbull.

Ceracchi, disait l’Empereur, avait jadis adoré le Consul ; mais il avait juré sa perte depuis qu’il ne voyait plus en lui, prétendait-il, qu’un tyran. Ce sculpteur avait été comblé par le général Bonaparte, il en avait exécuté le buste, et sollicitait en ce moment, par tous les moyens imaginables, d’obtenir seulement une séance pour une correction, qu’il disait nécessaire. Conduit par son étoile, le Consul ne put disposer d’un instant, et pensant que le besoin était la véritable cause des pressantes sollicitations de Ceracchi, il lui fit donner six mille francs. Il se méprenait étrangement ! Ceracchi n’avait eu d’autre intention que de le poignarder quand il poserait !

La conspiration fut dévoilée par un capitaine de la ligne, complice lui-même. « Étrange modification de la cervelle humaine, observait Napoléon, et jusqu’où ne vont pas les combinaisons de la folie et de la bêtise ! Cet officier m’avait en horreur comme Consul ; mais il m’adorait comme général. Il voulait bien qu’on m’arrachât de mon poste ; mais il eût été bien fâché qu’on m’eût ôté la vie. Il fallait, disait-il, se saisir de moi, ne pas me faire de mal, et m’envoyer à l’armée pour y continuer de battre l’ennemi et de faire la gloire de la France. Le reste des conjurés lui rit au nez ; mais quand il vit distribuer des poignards

et qu'on dépassait ses intentions, il vint lui même dénoncer le tout au Consul. »

À ce sujet quelqu'un dit à Napoléon, qu'il avait été témoin, à Feydeau, d'une circonstance qui mit la plus grande partie de la salle en émoi. L'Empereur arrivait dans la loge de l'Impératrice Joséphine ; à peine assis, un jeune homme grimpe vivement sur la banquette qui était au-dessous de la loge, et pose la main sur la poitrine de l'Empereur ; tous les spectateurs du côté opposé frémirent : mais ce n'était qu'une pétition, que l'Empereur prit et lut froidement.



La reddition de Mantoue le 2 février 1797, par Lecomte.

Le *fanatique de Schœnbrun*¹⁸, disait l'Empereur, était le fils d'un ministre protestant d'Erfurt, qui, vers le temps de la bataille de

18. Friedrich Staps, ou Stapß (1792-1809). Il avait dix-sept ans, il fut jugé et exécuté en 1809. Il devint un martyr de l'unité nationale allemande. (JMS)

Wagram, résolu d'assassiner Napoléon en pleine parade. Déjà il était venu à bout de percer l'enceinte de soldats qui retenait la foule éloignée de la personne de l'Empereur ; déjà il en avait été repoussé deux ou trois fois, quand le général Rapp voulant de nouveau l'éloigner de la main, rencontra quelque chose sous son habit ; c'était un couteau d'un pied et demi de long, pointu et tranchant des deux côtés. « J'en ai frémi en le considérant, disait l'Empereur, il n'était enveloppé que d'une simple gazette ! »

Napoléon se fit amener l'assassin dans son cabinet : il appela Corvisart, et lui ordonna de tâter le pouls au criminel, tandis qu'il lui adressait la parole. L'assassin demeura constamment sans émotion, avouant son acte d'une voix ferme et citant souvent la Bible.



Interrogatoire du jeune Staps
par Napoléon.

« Que me vouliez-vous, lui dit l'Empereur ? – Vous tuer. – Que vous ai-je fait ? Qui vous a établi mon juge ici bas ? – Je voulais terminer la guerre. – Et que ne vous adressiez-vous à l'Empereur François ? – Lui ! Et à quoi bon ! Il est si nul, disait l'assassin ! Et puis, lui mort, un autre lui succéderait ; au lieu qu'après vous, les Français disparaîtraient aussitôt de toute l'Allemagne. »

Vainement l'Empereur chercha à l'émouvoir. « Vous repentez-vous, lui dit-il ? – Non. – Le feriez-vous encore ? – Oui. – Mais si je faisais grâce ? » Ici pourtant, disait

Napoléon, la nature reprit un instant ses droits ; la figure, la voix de l'homme s'altèrent momentanément. – Alors, dit-il, je croirais que Dieu ne le veut plus. » Mais bientôt il reprit toute sa férocité. On le garda à l'écart plus de vingt-quatre heures sans manger ; le médecin l'examina encore ; on le questionna de nouveau ; tout fut inutile, il resta toujours le même homme, ou pour mieux dire, une véritable bête féroce, et on l'abandonna à son sort.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 3 avril 1816.

Partis à prendre après Waterloo.

L'Empereur, dans la matinée, a travaillé à l'ombre dans le jardin. Le temps était superbe, le jour des plus purs et des plus beaux. Il lisait l'expédition d'Alexandre dans Rollin ; il avait plusieurs cartes étendues devant lui ; il se plaignait d'un récit fait sans goût, sans intention, qui ne laissait, disait-il, aucune idée juste des grandes vues d'Alexandre ; il lui prenait envie de refaire ce morceau, etc., etc.

Sur les cinq heures, j'ai été le rejoindre dans le jardin ; il s'y promenait entouré de tous. D'aussi loin qu'il m'a aperçu, il m'a dit : « Arrivez, venez nous dire votre opinion sur un point que nous débattons depuis une heure. 》



« Au retour de Waterloo, croyez-vous que j'eusse pu renvoyer le Corps Législatif et sauver la France sans lui ? – Non, ai-je dit, le Corps Législatif ne se serait pas dissous volontairement ; il eût fallu employer la force : il eût protesté, et il y eût eu scandale. Le dissentiment qui eût éclaté dans son sein, se fût répété dans la nation.

Cependant l'ennemi serait arrivé. Votre Majesté eût succombé, accusée par toute l'Europe, accusée par les étrangers, accusée par nous-mêmes, emportant peut-être la malédiction universelle, et semblant n'avoir été qu'un chef d'aventures et de violences. Au lieu de cela, Votre Majesté est sortie pure de la mêlée, et demeurera le héros d'une cause qui vivra éternellement dans le cœur de tous ceux qui croient à la cause des peuples ; elle s'est assurée, par sa modération, le plus beau caractère de l'histoire, dont autrement elle eût pu courir le risque de devenir la réprobation : elle a perdu sa puissance, il est vrai, mais elle a comblé la mesure de sa gloire... !

« Eh ! bien, c'est aussi en partie mon avis, a repris l'Empereur ; mais est-il bien sûr que le peuple français sera juste envers moi ? ne m'accusera-t-il pas de l'avoir abandonné ? L'histoire décidera : je suis loin de la redouter, je l'invoque !

« Et moi-même, me suis-je demandé quelquefois, ai-je bien fait pour ce peuple malheureux tout ce qu'il avait droit d'attendre ? Il a tant fait pour moi ! Saura-t-il jamais, ce peuple, tout ce que m'a coûté la nuit qui précéda ma dernière décision ? cette nuit des incertitudes et des angoisses !

« Deux grands partis m'étaient laissés : celui de tenter de sauver la patrie par la violence, ou celui de céder moi-même à l'impulsion générale. J'ai dû prendre celui que j'ai suivi ; amis et ennemis, bien intentionnés et méchants, tous étaient contre moi. Je demeurais seul, j'ai dû céder ; et une fois fait, cela a été fait : je ne suis pas pour les demi-mesures ; et puis la souveraineté ne se quitte pas, ne se reprend pas de la sorte, comme on le ferait d'un manteau.

« L'autre parti demandait une étrange vigueur. Il se fût trouvé de grands criminels, il eût fallu de grands châtimens : le sang pouvait couler, et alors sait-on où nous étions conduits ? Quelles scènes pouvaient se renouveler ! Moi, n'allais-je pas par-là me tremper, noyer ma mémoire de mes propres mains, dans ce cloaque de sang, de crimes, d'abominations de toute espèce, que la haine, les pamphlets, les libelles, ont accumulés sur moi ? Ce jour-là je semblais justifier tout ce qu'il leur a plu d'inventer. Je devenais pour la postérité et l'histoire, le Néron, le Tibère de nos temps. Si encore, à ce prix, j'eusse sauvé la patrie ! Je m'en sentais l'énergie !... Mais était-il bien sûr que j'aurais réussi ? Tous nos dangers ne venaient pas du dehors, nos dissentiments au dedans ne leur étaient-ils pas supérieurs ? Ne voyait-on pas une foule d'insensés s'acharner à disputer sur les nuances avant d'avoir assuré le triomphe de la couleur ? À qui d'eux eût-on persuadé que je ne travaillais pas pour moi seul, pour mes avantages personnels ? Qui d'eux eût-on convaincu que j'étais désintéressé ? Que je ne combattais que pour sauver la patrie ? À qui eût-on fait croire tous les dangers, tous les malheurs auxquels je cherchais à la soustraire ? Ils étaient visibles pour moi ; mais quant au vulgaire, il les ignorera toujours, s'ils n'ont pesé sur lui.

« Qu'eût-on répondu à celui qui se fût écrié : Le voilà de nouveau le despote, le tyran ! le lendemain même de ses sermens, il les viole de nouveau ! Et qui sait si, dans tous ces mouvemens, cette complication inextricable, je n'eusse point péri d'une main, même française, dans le conflit des citoyens ? Et alors que devenait la nation aux yeux de tout l'univers et dans l'estime des générations les plus reculées ! Car sa gloire est à m'avouer ! Je ne saurais avoir fait tant de choses pour son honneur et son lustre, sans elle, en dépit d'elle : elle me rendrait trop grand !... Je le répète, l'histoire décidera !... »

Après cette sortie, il est revenu sur les mesures et les détails de la campagne, et s'arrêtait avec complaisance sur son glorieux début, avec angoisse sur le terrible désastre qui l'avait terminée.

« Toutefois, concluait-il, rien ne me semblait encore désespéré, si j'eusse trouvé le concours que je devais attendre. Nos seules ressources étaient dans les Chambres : j'accourus à Paris pour les en convaincre ; mais elles s'insurgèrent aussitôt contre moi, sous je ne sais quel prétexte, que je venais les dissoudre. Quelle absurdité ! Dès cet instant tout fut perdu¹⁹.

« Ce n'est pas, ajoutait l'Empereur, qu'il faille peut-être accuser la masse de ces Chambres : mais telle est la marche inévitable de ces corps nombreux, ils périclitent par défaut d'unité ; il leur faut des chefs aussi bien qu'aux armées : on nomme à celles-ci ; mais les grands talents, les génies éminemment supérieurs, se saisissent des assemblées et les gouvernent. Or nous manquions de tout cela ; aussi, en dépit du bon esprit dont le grand nombre pouvait être animé, tout se

19. Le temps, qui apprend tout, nous a fait connaître les petits ressorts qui ont amené un des plus grands dénouements.

Voici ce que je tiens de la propre bouche des acteurs : En apprenant l'arrivée de Napoléon à l'Élysée, après Waterloo, Fouché court aux membres inquiets, défiants, ombrageux de la Chambre : « Aux armes, leur crie-t-il ! Il revient furieux et résolu de dissoudre les Chambres et de saisir la dictature ; nous ne devons pas souffrir ce retour de la tyrannie. » Et de là, il court aux meilleurs amis de Napoléon : « Savez-vous, leur dit-il, que la fermentation est extrême contre l'Empereur parmi certains députés, et que nous n'avons d'autre parti pour le sauver que de leur montrer les dents, de leur faire voir toute la force de l'Empereur, et combien il lui serait facile de les dissoudre. »

Les amis de Napoléon, aisément dupés, au fort de cette crise soudaine, ne manquent pas de suivre, ou peut-être même dépassent les suggestions de Fouché, qui recourt ensuite aux premiers, leur disant : « Vous voyez bien que ses meilleurs amis en conviennent, le danger est pressant ; dans peu d'heures, si on n'y pourvoit, il n'y aura plus de Chambres, et l'on serait bien coupable de laisser échapper le seul instant de s'y opposer. » Alors la permanence des Chambres, l'abdication forcée de Napoléon et un grand empire succombe sous les plus petites, les plus subalternes intrigues, à la faveur, de rapports, de vrais commérages d'antichambre. Ah ! Fouché !... Fouché !... Que l'Empereur le connaissait bien, quand il disait qu'on était toujours sûr de trouver son vilain pied sali, dans les souliers de tout le monde ! (LC)

trouva, dès l'instant, confusion, vertige, tumulte ; la perfidie, la corruption, vinrent s'établir aux portes du Corps Législatif ; l'incapacité, le désordre, le travers d'esprit, régnèrent dans son sein, et la France devint la proie de l'étranger. »



Napoléon à Fontainebleau,
par Delacroix.

« Un moment j'eus envie de résister, continuait-il, je fus sur le point de me déclarer en permanence aux Tuileries, au milieu des ministres et du Conseil d'État ; d'appeler autour de moi les six mille hommes de la garde que j'avais à Paris ; de les grossir de la partie bien intentionnée de la garde nationale, qui était nombreuse, et de tous les fédérés des faubourgs ; d'ajourner le Corps Législatif à Tours ou à Blois ; de réorganiser sous Paris les débris de l'armée et de travailler seul ainsi, et par forme de dictature, au salut de la patrie. Mais le Corps Législatif aurait-il obéi ? J'aurais bien pu l'y contraindre

par la force ; mais alors quel scandale et quelle nouvelle complication ! Le peuple ferait-il cause commune avec moi ? L'armée même m'obéirait-elle constamment ? Dans les crises toujours renaissantes, ne se séparerait-on pas de moi ? N'essayerait-t-on pas de s'arranger à mes dépens ? L'idée que tant d'efforts et de dangers n'avaient que moi pour objet, ne seraient-ils pas un prétexte plausible ? Les facilités que chacun avait trouvées l'année précédente auprès des Bourbons,


ne seraient-elles pas aujourd'hui, pour bien des gens, des inductions décisives ?

« Oui, j'ai balancé longtemps, disait l'Empereur, pesé le pour et le contre ; et, comme je vois vite et loin, que je pense fortement, j'ai conclu que je ne pouvais résister à la coalition du dehors, aux royalistes du dedans, à la foule de sectes que la violation du Corps Législatif aurait créées, à cette partie de la multitude qu'il faut faire marcher par la force ; enfin à cette condamnation morale, qui vous impute, quand vous êtes malheureux, tous les maux qui se présentent. Il ne m'est donc resté absolument que le parti de l'abdication ; elle a tout perdu : je l'ai vu, je l'ai dit ; mais je n'ai pas eu d'autre choix.

« Les alliés avaient toujours suivi contre nous le même système ; ils l'avaient commencé à Prague, continué à Francfort, à Châtillon, à Paris et à Fontainebleau. Ils se sont conduits avec beaucoup d'esprit ! Les Français purent en être la dupe en 1814 mais la postérité concevra difficilement qu'ils le fussent en 1815 ; elle flétrira à jamais ceux qui s'y laissèrent prendre. Je leur avais dit leur histoire en partant pour l'armée : *Ne ressemblons pas aux Grecs du Bas-Empire qui s'amusaient à discuter entre eux, quand le bélier frappait les murailles de leur ville.* Je la leur ai dite encore quand ils m'ont forcé d'abdiquer. *Les ennemis veulent me séparer de l'armée ; quand ils auront réussi, ils sépareront l'armée de vous ; vous ne serez plus alors qu'un vil troupeau, la proie des bêtes féroces.* »



{ Nous avons demandé à l'Empereur, si, avec le concours du Corps Législatif, il eût cru pouvoir sauver la patrie ? Il a répondu sans hésitation, qu'il s'en serait chargé avec confiance, et eût cru pouvoir en répondre.

« En moins de quinze jours, disait-il, c'est-à-dire, avant que les masses de l'ennemi eussent pu se présenter devant Paris, j'en eusse complété les fortifications ; j'eusse réuni, sous ses murailles, des débris de l'armée, plus de quatre-vingt mille hommes de bonnes troupes, et trois cents pièces attelées. Au bout de quelques jours de feu, la garde nationale, les fédérés, les habitants de Paris, eussent suffi à la défense des retranchements ; il me serait donc demeuré quatre-vingt mille hommes disponibles, sous la main. } 

« Et l'on savait, continuait-il, tout le parti que j'étais capable d'en tirer. Les souvenirs de 1814 étaient encore tout frais : *Champaubert*, *Montmirail*, *Craone*, *Montereau* vivaient encore dans l'imagination de ceux qui avaient à nous combattre. Les mêmes lieux leur eussent rendu présents les prodiges de l'année précédente ; ils m'avaient alors surnommé, dit-on, le *cent mille hommes*. La rapidité, la force de nos coups leur avaient arraché ce mot ; le fait est que nous nous étions montrés admirables : jamais une poignée de braves n'accomplit plus de merveilles. Si ces hauts faits n'ont jamais été bien connus dans le public, par les circonstances de nos désastres, ils ont été dignement jugés de nos ennemis, qui les ont comptés par nos coups. Nous fûmes vraiment alors les Briarées de la fable !...

« Paris, continuait-il, serait devenu en peu de jours une place imprenable. L'appel à la nation, la magnitude du danger, l'inflammation des esprits, la grandeur du spectacle, eussent dirigé de toutes parts des multitudes sur la capitale. J'aurais aggloméré indubitablement plus de quatre cent mille hommes, et je n'estime pas que les alliés dépassassent cinq cent mille. L'affaire était alors ramenée à un combat singulier qui eût causé autant d'effroi à l'ennemi qu'à nous ; il eût hésité, et la confiance du grand nombre me fût revenue.


« Cependant je me serais entouré d'une consulte ou junte nationale, tirée par moi des rangs du Corps Législatif, toute formée de noms nationaux, dignes de la confiance de tous ; j'aurais ainsi fortifié ma dictature militaire de toute la force de l'opinion civile ; j'aurais eu ma tribune ; elle eût soufflé le talisman des principes sur toute l'Europe ; les souverains eussent frémi de voir la contagion gagner les peuples ; ils eussent tremblé, traité ou succombé !...

« Mais, Sire, nous sommes-nous écriés, pourquoi n'avoir pas entrepris ce qui eût infailliblement réussi, et pourquoi nous trouvons-nous ici ?

« Eh bien ! vous autres aussi, vous y voilà, reprenait-il ; vous blâmez, vous condamnez ! Mais si je vous faisais passer en revue les chances contraires, vous changeriez bientôt de langage. Et puis, vous oubliez que nous avons raisonné dans l'hypothèse que le Corps Législatif se fût réuni à moi, et vous savez ce qu'il en a été. { J'eusse pu le dissoudre, il est vrai ; la France, l'Europe me blâment peut-être, et la postérité me blâmera sans doute d'avoir eu la faiblesse de ne pas m'en défaire après son insurrection ; je me devais, dira-t-on, aux destinées d'un peuple qui avait tout fait pour moi. Mais en le dissolvant, je pouvais, tout au plus, obtenir de l'ennemi quelque capitulation, et encore, je le répète, m'aurait-il fallu du sang et me montrer tyran !... J'en avais néanmoins arrêté le plan dans la nuit du 20, et le 21 au matin allait voir des déterminations d'une étrange vigueur ; quand, avant le jour, tout ce qu'il y avait de bon et de sage vint m'avertir qu'il n'y fallait pas songer ; que tout m'échappait, et qu'on ne cherchait aveuglement qu'à s'accommoder. Mais ne recommençons pas ; n'en voilà déjà que trop sur un sujet qui fait toujours du mal ! Je le répète de nouveau, l'histoire décidera !... » Et l'Empereur est rentré dans son intérieur en me disant de le suivre...

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 4 avril 1816.

J'ai été trouver l'Empereur sur les cinq heures, dans le jardin ; il avait pris un bain trop chaud, et il en souffrait. Nous avons été en calèche ; le temps était magnifique : depuis plusieurs jours il est fort chaud et très sec. Napoléon a travaillé, avant le dîner, avec le grand-maréchal, dont la femme dînait chez l'amiral. L'Empereur est rentré de suite, après le dîner, dans sa chambre. } 

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 5 au lundi 8 avril 1816.

Traits caractéristiques.

Tous ces différents jours, l'Empereur est monté à cheval sur les six à sept heures du matin, n'emmenant que moi et mon fils.

Je puis affirmer que je n'ai jamais surpris dans Napoléon ni préjugés ni passions, c'est-à-dire, jamais un jugement sur les personnes et sur les choses, que la raison ne l'eut dicté ; et je n'ai jamais vu, dans ce qu'on aurait pu appeler passions, que de pures sensations, jamais des guides ; aussi je dis avec vérité, que, dans l'habitude de dix-huit mois, je ne l'ai jamais trouvé n'ayant pas raison.

Un autre point dont j'ai pu me convaincre, et que je consigne ici parce qu'il me revient en ce moment, c'est que, soit nature, soit calcul, soit habitude de la dignité, il renfermait, la plupart du temps,

et gardait en lui-même les impressions de la peine vive qu'on lui causait, et encore peut-être davantage les émotions de bienveillance qu'il éprouvait. Je l'ai surpris souvent à réprimer des mouvements de sensibilité, comme s'il s'en fût trouvé compromis : tôt ou tard j'en fournirai quelques preuves. En attendant voici un trait caractéristique qui va trop au but que je me propose dans ce Journal, celui de montrer l'homme à nu, de prendre la nature sur le fait, pour que j'aie dû me trouver arrêté par d'autres considérations.

Napoléon, depuis quelques jours, avait quelque chose sur le cœur ; il avait été extrêmement choqué d'une circonstance domestique ; il s'en trouvait vivement blessé. Durant ces trois jours, pendant lesquels nous nous sommes, promenés chaque matin à l'aventure dans le parc, il y est revenu presque chaque fois avec beaucoup de chaleur, me faisant tenir très près à son côté et ayant ordonné à mon fils de pousser en avant. Dans un certain moment il lui arriva de dire : Je sais bien que je suis déchu ; mais le ressentir du milieu des miens ! Ah !... »

Ces paroles, son geste, son accent, m'ont percé l'âme ; je me serais précipité à ses genoux, je les aurais embrassés si j'eusse pu.

« L'homme est exigeant, a-t-il continué, susceptible, il a souvent tort, je le sais ; aussi quand je me défie de moi-même, je me demande : eût-on agi de la sorte aux Tuileries ? C'est toujours là ma grande épreuve. »

Il a ensuite beaucoup parlé de lui, de nous, de nos rapports réciproques, de notre situation dans l'île, de l'influence que notre attitude individuelle aurait pu exercer, etc., etc. Et ses réflexions étaient nombreuses, vives, fortes ; elles étaient justes. Dans l'émotion qu'elles me causaient je me suis écrié : « Sire, permettez-moi de m'emparer de

cette affaire ; jamais elle n'a paru bien certainement sous de telles couleurs ; si elle était vue de la sorte, je suis sûr qu'elle navrerait de douleur, et vous verriez quels repentirs ! Je ne vous demande qu'à pouvoir dire un mot. » Sur quoi l'Empereur, revenant à lui, a dit avec dignité : « Non, Monsieur ; bien plus, je vous le défends. L'épanchement est fait, la nature a eu son cours, je ne m'en souviens plus, et vous, vous ne devez jamais l'avoir su. »

En effet, au retour nous avons tous déjeuné dans le jardin, et il s'y est montré plus gai que de coutume. Le soir il a dîné dans son intérieur.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 9. – Mercredi 10 avril 1816.

Politique – État de l'Europe. – Ascendant irrésistible des idées libérales.

⌋ Il est arrivé le 9, un bâtiment d'Angleterre portant les journaux jusqu'au 21 janvier. L'Empereur, dont les promenades à cheval ont continué tous les matins, a passé le reste du temps dans sa chambre à parcourir ces journaux. ⌋

Les derniers numéros que nous venions de recevoir, étaient aussi chauds qu'aucun de ceux que nous eussions vus. L'agitation en France allait croissant ; le Roi de Prusse arrêta chez lui les sociétés secrètes, il conserva la Landwer ; la Russie faisait de nouvelles recrues ; l'Autriche se querellait avec la Bavière ; en Angleterre la persécution des protestants de France et la violence du parti qui se rendait maître, remuaient l'esprit public et préparaient des armes à l'opposition : jamais l'Europe n'avait été plus en fermentation.

Au récit du déluge de maux et des événements sanglants qui affligeaient tous les départements, l'Empereur s'est élancé de son canapé, et frappant du pied avec chaleur, il s'est écrié : « Ah ! quel malheur que je n'aie pu gagner l'Amérique ! De l'autre hémisphère même j'eusse protégé la France contre les réacteurs ! La crainte de mon apparition eût tenu en bride leur violence et leur déraison ; il eût suffi de mon nom pour enchaîner les excès et frapper d'épouvante ! »

Puis continuant sur le même sujet, il a conclu avec une chaleur qui tenait de l'inspiration : « La contre-révolution, même en la laissant aller, doit inévitablement se noyer d'elle-même dans la révolution. Il suffit à présent de l'atmosphère des jeunes idées pour étouffer les vieux féodalistes ; car rien ne saurait désormais détruire ou effacer les grands principes de notre révolution ; ces grandes et belles vérités doivent demeurer à jamais, tant nous les avons entrelacées de lustre, de monuments, de prodiges ; nous en avons noyé les premières souillures dans des flots de gloire ; elles sont désormais immortelles ! Sorties de la tribune française, cimentées du sang des batailles, décorées des lauriers de la victoire, saluées des acclamations des peuples, sanctionnées par les traités, les alliances des souverains, devenues familières aux oreilles comme à la bouche des Rois, elles ne sauraient plus rétrograder !!!

« Elles vivent dans la Grande-Bretagne, elles éclairent l'Amérique, elles sont nationalisées en France : voilà le trépied d'ou jaillira la lumière du monde !!!

« Elles le régiront ; elles seront la foi, la religion, la morale de tous les peuples : et cette ère mémorable se rattachera, quoi qu'on ait voulu dire, à ma personne ; parce qu'après tout, j'ai fait briller le flambeau, consacré les principes, et qu'aujourd'hui la persécution achève de

m'en rendre le Messie. Amis et ennemis, tous m'en diront le premier soldat, le grand représentant. Aussi, même quand je ne serai plus, je demeurerai encore pour les peuples l'étoile... ..

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 11. – Vendredi 12 avril 1816.

Opinion de l'Empereur sur plusieurs personnages connus. – Pozzo di Borgo. – Metternich. – Bassano. – Clarke. – Cambacères. – Lebrun. – Fouché, etc.

¶ L'Empereur a continué de profiter des matinées supportables pour monter à cheval ; il déjeunait dans le jardin ; la conversation se prolongeait ensuite avec un grand abandon et beaucoup d'intérêt sur sa vie privée, les événements publics, les personnes qui l'ont entouré, celles qui ont joué un grand rôle chez les autres puissances, etc., etc.

Il n'était plus question de leçon d'anglais : elles ne se prenaient plus qu'à cheval ou dans le cours de la journée lors de sa promenade ; la régularité de la langue y perdait quelque chose, la facilité de s'exprimer gagnait infiniment.

Aujourd'hui sur les cinq heures, nous avons fait notre tour de calèche accoutumé ; le soir, les conversations ont recommencé sur des anecdotes ministérielles et sur plusieurs personnages demeurés célèbres.

Napoléon nous a fait l'histoire de M. *Pozzo di Borgo*, son compatriote, qui avait été membre de la législative. ¶ C'est lui, à ce qu'on crut, qui a conseillé à l'Empereur Alexandre de marcher sur Paris, bien que Napoléon se fût jeté sur ses derrières. « Et en cela, disait l'Empereur, il a, par ce seul fait, décidé des destinées de la France, de

celles de la civilisation européenne, de la face et du sort du monde. Il était devenu très influent sur le cabinet russe. Au 20 mars, disait l'Empereur,

¶ Il a fait aussi l'histoire de M. *Capo d'Istria*. Il est passé de là à M. de *Metternich*. C'est lui, nous a-t-il dit, qui.

L'Empereur est venu ensuite à ses propres ministres : *Bassano*, qu'il croyait, disait-il, lui avoir été sincèrement attaché ; *Clarke*, dont le temps devait, selon lui, faire pleine justice ; ***²⁰ qu'il avait fait successivement ambassadeur à Vienne, ministre de l'Intérieur, ministre des Relations extérieures, etc., et que Talleyrand, observait l'Empereur, avait jugé d'un mot, en disant de lui, avec son esprit et sa malice ordinaires, que c'était un homme propre à toutes les places la veille du jour qu'on l'y nommait. ¶



🔍 Les trois consuls : Cambacérès, Bonaparte, Lebrun.

20. Jean-Baptiste de Champagny. (*JMS*)

Vint ensuite M. *Cambacérés*, que Napoléon disait être l'homme des abus, avec un penchant décidé pour l'ancien régime ; tandis que *Lebrun*, au contraire, avait, assurait-il, une forte pente en sens opposé : c'était, disait-il, l'homme des idéalités, et voilà les deux contre-poids, observait-il, entre lesquels s'était placé le Premier Consul, qu'on appela si plaisamment dans le temps *le tiers consolidé*.

{ M. de ***²¹ et Fouché eurent leur tour ; il s'y arrêta longtemps, et partit de là pour faire une vigoureuse sortie sur l'immoralité des hauts administrateurs en France, et généralement de tous les fonctionnaires ou hommes à place ; sur leur manque de religion politique, ou de sentiment national, qui les portait à administrer indifféremment, un jour pour l'un, un jour pour l'autre : « Cette légèreté, cette inconséquence nous venaient de loin, disait-il ; nous demeurions toujours Gaulois } : aussi nous ne vaudrions tout notre prix que lorsque nous substituerions les principes à la turbulence ; l'orgueil à la vanité, et surtout l'amour des institutions à l'amour des places. »

De tout cela, l'Empereur concluait que les souverains, à la suite de nos derniers événements, devaient nécessairement avoir retenu une arrière-pensée de mépris et de dépit contre un grand peuple qui se jouait ainsi de la souveraineté. « Du reste, continuait-il, l'excuse est peut-être dans la nature des choses, dans la force des circonstances. La *démocratie* élève la souveraineté, l'*aristocratie* seule la conserve. La mienne n'avait point encore pris les racines ni l'esprit qui devaient lui être propres ; au moment de la crise, elle s'était trouvée encore de la démocratie ; elle avait été se confondre dans la foule, et céder à l'impulsion du moment, au lieu de lui servir d'ancre de salut contre la tempête, et de l'éclairer sur son aveuglement. »

21. Talleyrand. (*JMS*)

Voici ce qui s'est dit de neuf sur M. Talleyrand et M. Fouché qui reviennent si souvent : je cherche à me répéter le moins possible²².

— « M. Talleyrand avait attendu, disait l'Empereur, deux fois vingt-quatre heures à Vienne, des pleins pouvoirs pour traiter de la paix en mon nom. Mais j'aurais eu honte de prostituer ainsi ma politique ; et pourtant il m'en coûte peut-être l'exil de Sainte-Hélène » ; car je ne disconviens pas qu'il ne soit d'un rare talent, et ne puisse en tout temps mettre un grand poids dans la balance. »

— « M. Talleyrand continuait-il, était toujours en état de trahison ; mais c'était de complicité avec la fortune. Sa circonspection était

22. Je dois m'excuser ici de nouveau sur le peu d'ordre et le trop d'abandon que pourraient présenter mes récits. J'ai essayé d'abord, de réunir en une seule masse plusieurs détails épars de la même nature et sur les mêmes objets ; ils eussent présenté plus d'ensemble, de force et de couleur ; mais cette opération même, quelque facile, quelque simple qu'elle fût, s'est encore trouvée au-dessus de ma santé et de mes forces.

La même cause doit faire excuser aussi l'extrême négligence du style, ainsi que les incorrections de toutes espèces qu'on pourrait rencontrer. Ce dernier point, au demeurant, est celui qui m'a le moins inquiété, espérant que l'importance des choses ferait passer sur l'arrangement des mots.

Les seuls points sur lesquels j'ai pu me satisfaire à mon aise, ont été les retranchements ; aussi, sont-ils fort nombreux et de plus d'une espèce. C'est sur ce qui touche les personnes surtout, que j'ai élagué avec profusion ; et je puis affirmer qu'il n'est aucun de ceux qui croiraient avoir à se plaindre, qui ne me doive au contraire quelque chose.

Une fois en train de retrancher et de supprimer, j'ai été sur le point de sabrer toute observation, toute réflexion, tous sentiments de ma part à l'égard de Napoléon, et de me réduire entièrement aux simples faits ; car, me disais-je, si l'on venait à m'accuser d'une exagération partielle, ne suffirait-il pas, aux yeux de bien des gens, d'une telle imputation, si facile à porter, pour frapper mon ouvrage, et nuire à mon but ? D'un autre côté, ma circonspection, ma réserve, me suis-je demandé, convaincront-elles bien davantage, ramèneront-elles beaucoup de monde à mon opinion ? Non. Et dès lors à quoi bon gêner en moi des sentiments de si bonne foi ? Pourquoi contraindre une expansion d'une si réelle, d'une si intime conviction ? Car tout ce que j'ai exprimé je l'ai cru ; et si j'ai pu me tromper en le croyant, bien certainement je ne trompe point en le disant. Enfin, et c'est ce qui m'a décidé, tant ont écrit avec passion dans un sens directement opposé, et se sont tellement évertués à faire ressortir le mal, que je puis bien à mon tour, si j'y trouve quelque satisfaction, m'évertuer aussi à faire ressortir le bien. Les gens froids, sages, raisonnables, de tous les temps et de tous les pays, me suis-je dit, s'ils aiment et recherchent la vérité, sauront bien dépouiller ces productions extrêmes de leurs excès adverses, et se mettre en présence des faits à nu, et j'ai conservé au manuscrit ce dont mes sentiments ont pu encombrer ces faits. (LC)

extrême ; se conduisant avec ses amis comme s'ils devaient être ses ennemis ; avec ses ennemis comme s'ils pouvaient devenir ses amis. M. Talleyrand avait toujours été contraire, dans mon esprit, au faubourg Saint-Germain. Dans l'affaire du divorce, il avait été pour l'impératrice Joséphine ; c'était lui qui avait poussé à la guerre d'Espagne, bien que, dans le public, il eut eu l'art de s'y montrer contraire. » Aussi était-ce par une espèce de malice, que Napoléon avait choisi Valencey pour y placer Ferdinand. « C'était lui enfin, disait l'Empereur, qui avait été l'instrument principal et la cause active de la mort du duc d'Enghien. »


Une actrice célèbre (Mlle Raucourt) l'avait peint, assurait Napoléon, d'une manière fort vraie : « Si vous le questionnez, disait-elle, c'est une boîte de fer-blanc dont vous ne tirez pas un mot ; si vous ne lui demandez rien, bientôt vous ne saurez comment l'arrêter », ce sera une véritable commère. »

{ C'est en effet une indiscretion qui, dans le principe, heurta la confiance de l'Empereur et ébranla son ministre dans son esprit. « J'avais confié, disait Napoléon, une chose fort importante à M. Talleyrand ; peu d'heures après Joséphine me la rendit mot pour mot. J'envoyai chercher aussitôt ce ministre, pour lui dire que je venais d'apprendre de l'Impératrice une




Talleyrand : L'homme aux 6 têtes, dédié à MM. les chevaliers de la girouette (caricature de 1815).

chose que je n'avais confiée qu'à lui seul : or le cercle du rapport se composait déjà de quatre ou cinq intermédiaires. »

« Le visage de M. Talleyrand est tellement impassible, disait l'Empereur, qu'on ne saurait jamais y rien lire ; aussi Lannes ou Murat, disaient-ils plaisamment de lui, que si, en vous parlant, son derrière venait à recevoir un coup de pied, sa figure ne vous en dirait rien. » } 

M. Talleyrand avait un intérieur fort doux et même attachant ; ses familiers et ses agents l'aimaient et lui étaient fort dévoués.

 { Dans son intimité on l'a entendu parler volontiers et gaîment de sa profession ecclésiastique²³, qu'il n'avait d'ailleurs embrassée que par force, contraint par ses parents, bien que l'aîné de plusieurs frères. Il réprouvait un jour un air que l'on fredonnait autour de lui ; il l'avait en horreur, disait-il ; il lui rappelait le temps où il était obligé d'apprendre le plain-chant et de chanter au lutrin.

Une autre fois un de ses habitués racontait pendant le souper ; M. Talleyrand préoccupé, semblait étranger à la conversation. Durant le récit, il échappe au conteur, qui se trouvait en verve, de dire de quelqu'un : *Celui-là est un vilain drôle, c'est un prêtre marié.* M. Talleyrand réveillé par ces paroles, saisit une cuiller, la plonge précipitamment dans le plat vis-à-vis de lui, et d'un geste menaçant lui crie : « Un tel voulez-vous des épinards ? » Le narrateur de se confondre, et chacun de rire, M. Talleyrand comme les autres.

L'Empereur, lors du concordat, avait voulu faire M. Talleyrand cardinal, et le mettre à la tête des affaires religieuses : c'était son lot, lui

23. M. de Talleyrand, en effet, avait été évêque d'Autun. (JMS)

disait-il, il rentrait dans le giron, réhabilitait sa mémoire, fermait la bouche aux déclamateurs. M. Talleyrand ne le voulut jamais : son aversion pour l'état ecclésiastique était invincible.

Napoléon avait été sur le point de lui donner l'ambassade de Varsovie, confiée depuis à l'abbé de Pradt } ; mais des affaires d'agiotage, des saletés, disait-il, sur lesquelles M. Talleyrand était incorrigible, le forcèrent à y renoncer. C'était par le même motif et sur la réclamation de plusieurs souverains d'Allemagne, qu'il s'était vu contraint de lui retirer le portefeuille des relations extérieures.

{ Fouché, disait l'Empereur, était le Talleyrand des clubs, et Talleyrand le Fouché des salons. }

« L'intrigue, observait-il, était aussi nécessaire à Fouché que la nourriture : il intriguait en tout temps, en tous lieux, de toutes manières et avec tous. On ne découvrait jamais rien qu'on ne fût sûr de l'y rencontrer pour quelque chose ; il n'était occupé que de courir après ; sa manie était de vouloir être de tout... ! Toujours dans les souliers de tout le monde. » C'était le mot souvent répété de l'Empereur.

Lors de la conspiration de Georges²⁴, quand on arrêta Moreau, Fouché n'était plus au ministère de la police, et cherchait fort à se faire regretter. « Quelle gaucherie, disait-il, ils ont arrêté Moreau quand il revenait de sa campagne à Paris, ce qui pouvait montrer en lui une innocente confiance : c'était quand il se rendait à Grois-Bois, au contraire, qu'il fallait le saisir ; car il devenait évident alors qu'il fuyait. »

24. Cadoudal. (JMS)

On connaît de lui le mot qu'il a dit, ou qu'on lui a prêté, sur l'affaire du duc d'Enghien : C'est plus qu'un crime, c'est une faute. De pareils traits peignent plus le caractère d'un homme que des volumes entiers.

L'Empereur connaissait bien Fouché, et n'en a jamais été la dupe.



¶ On l'a beaucoup blâmé de s'en être servi en 1815, où en effet Fouché l'a indignement trahi. Napoléon n'ignorait pas ses dispositions ; mais il savait aussi que le danger reposait plus sur les événements que sur la personne. « Si j'eusse été victorieux, disait-il, Fouché eût été fidèle : il est vrai qu'il se donnait de grands soins pour être prêt selon toutes les chances. Il me fallait vaincre ! »

L'Empereur, du reste, eut connaissance de ses menées, et l'on va voir qu'il le ménageait peu.

Après le retour de l'Empereur en 1815, un des premiers banquiers de Paris se présente à l'Élysée, pour le prévenir que peu de jours auparavant, quelqu'un arrivant de Vienne, s'était présenté chez lui avec des lettres de crédit, et s'était informé des moyens d'arriver à Fouché. Soit réflexion, soit pressentiment, ce banquier conçut quelques doutes sur cet individu, et vint les communiquer personnellement à l'Empereur, qui fut frappé que Fouché lui en eût fait mystère.

En peu d'heures Réal²⁵ eut trouvé l'homme en question ; il le conduisit aussitôt à l'Élysée, où il fut enfermé dans un cabinet. L'Empereur se le fit amener au jardin. « Me connaissez-vous, dit-il à cet homme ? » Ce début, les idées qu'inspirait la présence de l'Empereur, ébranlèrent fortement l'étranger. « Je sais toutes vos menées, continua Napoléon

25. Réal, préfet de police pendant les Cent-Jours. (JMS)

avec sévérité, si vous le confessez à l'instant, je puis vous faire grâce, sinon vous ne sortez de ce jardin que pour être fusillé. – Je vais tout dire : Je suis envoyé ici par M. de Metternich au duc d'Otrante, pour lui proposer de faire partir un émissaire pour Bâle : il y rencontrera celui que M. de Metternich y a envoyé de Vienne ; ils doivent avoir des signes de reconnaissance et les voici, dit-il en délivrant quelques papiers. – Avez-vous rempli votre mission auprès de Fouché ? – Oui. – A-t-il envoyé son émissaire ? Je n'en sais rien. »

L'homme fut remis sous la clef, et une heure après quelqu'un de confiance était en route pour Bâle ; il s'aboucha avec l'émissaire autrichien ; et eut même avec lui jusqu'à quatre conférences.



⊕ Joseph Fouché, duc d'Otrante.

fait part à Votre Majesté... Mais j'ai tant d'affaires... Je suis entouré de tant de rapports, de tant d'intrigués... Il m'est venu un homme

Cependant Fouché, inquiet de la disparition de son Viennois, se présente un soir chez l'Empereur, affectant une gaîté, une aisance, au travers de laquelle se réfugiait un extrême embarras. « Plusieurs glaces se trouvaient dans l'appartement où nous nous promenions, disait l'Empereur ; je me plaisais à l'étudier à la dérobée ; sa figure était hideuse ; il ne savait guère comment entamer ce qui l'intéressait si fort. – Sire, dit-il enfin, il y a quatre ou cinq jours qu'il m'est arrivé une circonstance dont je crains de n'avoir pas

de Vienne, avec des propositions si ridicules... Et cet homme je ne le retrouve plus. »

« – M. Fouché, lui dit alors l'Empereur, il pourrait être funeste pour vous que vous me prissiez pour un sot. Je tiens votre homme et toute son intrigue depuis plusieurs jours. Avez-vous envoyé à Bâle ? – Non, Sire. – Ce sera heureux pour vous ; s'il en était autrement, et j'en aurai la preuve, vous péririez. »

Les événements ont montré que ce n'eût été que justice. Toutefois ici il paraît que Fouché n'y avait pas envoyé ; aussi l'affaire en demeura là.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 13 avril 1816.

Papiers d'Europe. – Politique.

L'Empereur a déjeuné au jardin, et nous y a tous fait appeler. } Il a résumé les papiers-nouvelles que nous avons parcourus le matin, et s'est étendu sur la haute politique. Voici ce que j'en ai retenu de plus saillant.

{ « Paris au 13 vendémiaire, était tout à fait dégoûté de son gouvernement, disait l'Empereur ; mais la totalité des armées, la grande majorité des départements, la petite bourgeoisie, les paysans lui demeuraient attachés ; aussi la révolution triompha-t-elle de cette grande attaque de la contre-révolution, bien qu'il n'y eût encore que quatre ou cinq ans que les nouveaux principes eussent été proclamés ; on sortait des scènes les plus effroyables et les plus calamiteuses ; on cherchait un meilleur avenir. }

« Mais quelle différence aujourd'hui... Un soldat, dans la longueur de la journée, dans l'ennui de ses casernes, a besoin de parler de guerre ; il ne peut parler de Fontenoy ni de Prague, qu'il ne connaît pas ; il faudra qu'il parle des victoires de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de celui qui les a gagnées, de moi enfin, qui remplis toutes les bouches et suis dans toutes les imaginations...

« Une telle situation est sans exemple dans l'histoire ; de quelque côté qu'on la considère, on ne voit que malheurs ! Que résultera-t-il de tout cela ? Deux peuples sur un même sol, acharnés, irréconciliables, qui se chamailleront sans relâche, et s'extermineront peut-être.

« Bientôt la même fureur gagnera toute l'Europe. L'Europe ne formera bientôt plus que deux partis ennemis : on ne s'y divisera plus par peuples et par territoires ; mais par couleur et par opinion. Et qui peut dire les crises, la durée, les détails de tant d'orages ! car l'issue n'en saurait être douteuse, les lumières, et le siècle ne rétrograderont pas ! Quel malheur que ma chute !... J'avais refermé l'ouïe des vents ; les baïonnettes ennemies l'ont déchirée. Je pouvais marcher paisiblement à la régénération universelle : elle ne s'exécutera désormais qu'au travers des tempêtes ! J'amalgamaï, peut-être extirpera-t-on ! »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 14 avril 1816.

Arrivée du gouverneur.

— { Le temps était revenu à la pluie ; depuis deux jours il était détestable. Des bâtiments étaient en vue ; les signaux ont appris qu'ils portaient le nouveau gouverneur, sir Hudson Lowe. } —

L'Empereur, à dîner, était silencieux et triste ; il n'était pas bien ; il s'est retiré de fort bonne heure.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 15 avril 1816.

Progrès de l'Empereur dans son anglais.



{ Vers midi, j'ai reçu quatre lettres d'Europe, qui m'ont donné tout le bonheur dont je pouvais jouir ici.

J'ai vu l'Empereur à cinq heures dans le jardin ; il profitait d'un intervalle de beau temps ; la pluie avait été battante toute la journée. Je lui ai fait part de mes lettres. Chacun de nous en avait reçu : elles nous arrivent ouvertes, partant point de nouvelles ; mais elles nous montraient que nous avions des amis, et c'est sur un roc qu'il est doux d'en être assuré.

Pendant le dîner, l'Empereur nous a fait, en anglais, un récit des papiers français, contenant, disait-il, la destinée de M. La Pérouse ; le lieu où il avait fait naufrage, ses divers événements, sa mort et son journal, etc., etc. } ; le tout composait des détails curieux, piquants, romanesques, qui nous attachaient extrêmement ; l'Empereur en a joui, et s'est mis à rire ; car son récit n'était qu'une fable pour nous montrer ses progrès en anglais, disait-il.



[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 16 avril 1816.

Première visite du gouverneur. – Déclaration exigée de nous.

— { Le nouveau gouverneur est arrivé sur les dix heures, malgré le mauvais temps et la pluie qui continuaient encore ; il était accompagné de l'amiral, charge de le présenter, et qui lui avait dit, sans doute, que c'était l'heure la plus convenable.

L'Empereur ne l'a point reçu ; il était malade, et ce fût-il bien porté, il ne l'eût pas reçu davantage. Le gouverneur, en arrivant de la sorte, manquait aux formes de la bienséance la plus commune ; nous soupçonnâmes sans peine que c'était une espièglerie de l'amiral. Le gouverneur, qui n'avait peut-être pas l'intention de se rendre aucunement désagréable, a paru fort déconcerté ; nous en riions sous cape ; pour l'amiral, il en était triomphant.

Le gouverneur, après avoir hésité longtemps, et donné des marques évidentes de mauvaise humeur, nous a quittés assez brusquement. } —

Nous n'avons pu douter que toute l'ordonnance de cette première entrevue n'eût été conduite, dans l'intention secrète de nous indisposer, dès les premiers moments, les uns contre les autres. Le gouverneur s'y sera-t-il prêté ? n'en aura-t-il eu aucun soupçon ? C'est ce que le temps nous apprendra.

— Sur les cinq heures et demie, l'Empereur m'a fait appeler dans le jardin ; il était seul ; il m'a dit qu'il se présentait une nouvelle circonstance personnelle à chacun de nous : on allait exiger notre déclaration individuelle d'unir notre destinée à la sienne, ou, si nous le préférons, on devait nous sortir de Sainte-Hélène, et nous rendre à la liberté.

Nous ne devinions pas le motif de cette mesure : était-ce, de la part du ministère anglais, pour se ménager des pièces régulières ? mais nous n'étions partis de Plymouth, pour Sainte-Hélène qu'avec cette condition préalable ; était-ce pour isoler l'Empereur ? mais devait-on croire que nous l'abandonnerions ?

Il me demanda quelle serait ma détermination à cet égard ; je répondis qu'elle ne pouvait être douteuse ; que si j'avais pu éprouver quelques déchirements, c'eût été au moment de ma première détermination ; qu'à compter de cet instant, mon sort s'était trouvé irrévocablement fixé : qu'alors j'avais suivi la gloire et mon honneur ; que depuis, chaque jour davantage, je suivais mes affections et mes sentiments. La voix de l'Empereur devint plus douce ; ce furent là ses remerciements : je le connaissais désormais, ils étaient grands !


J'ajoutai, que d'ailleurs ma détermination aurait peu de mérite ; elle ne changerait rien, disais-je, à notre situation ; nous demeurerions le lendemain de cette signature, ce que nous étions la veille. Notre destinée ne dépendait point du calcul des hommes, mais de la force des choses. Il serait peu sage à nous de compliquer nos peines par des prévoyances ou des combinaisons hors des facultés humaines ; nous devons nous abandonner, avec tranquillité, au cours mystérieux des événements ; trouver quelques jouissances dans l'excès de nos maux, en nous nourrissant de cette satisfaction intérieure, récompense précieuse qu'il était hors du pouvoir des hommes de balancer et de détruire.


[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 17 avril 1816.

Conversation caractéristique. – Retour de l'île d'Elbe prévu dès Fontainebleau. – Introduction du gouverneur. – Mortification de l'amiral. – Nos griefs contre lui. – Signalement de sir Hudson Lowe.

L'Empereur m'a fait venir à neuf heures chez lui ; il a lu avec moi un article du *Courrier de Portsmouth*, où l'on peignait fort au long son séjour à Briars. La peinture était fidèle.

Il m'a fait rappeler dans le milieu du jour pour causer. } Une partie de la conversation fournit des développements trop précieux du caractère de l'interlocuteur, pour que je n'en transcrive pas ici quelques traits. 

 { Il se trouvait parfois entre nous des contrariétés, des piquasseries, des bouderies, qui gênaient l'Empereur et le rendaient malheureux : il est tombé sur ce sujet ; il analysait notre situation avec sa logique ordinaire, appréciait les peines et les ennuis de notre exil, en indiquait les meilleurs soulagements. Nous devons faire, disait-il, des sacrifices mutuels, nous passer bien des choses : l'homme ne marquait dans la vie qu'en dominant le caractère que lui avait donné la nature, ou en s'en créant un par l'éducation, et sachant le modifier suivant les obstacles qu'il rencontrait.


« Vous devez tâcher de ne faire ici qu'une famille, observait-il ; vous m'avez suivi pour adoucir mes peines ; comment ce sentiment ne suffirait-il pas pour tout maîtriser ? Si la sympathie ne peut faire ici tous les frais, il faut être conduit du moins par le raisonnement et le calcul ; il faut savoir compter ses peines, ses sacrifices, ses jouissances, pour arriver à un résultat, de même qu'on additionne ou qu'on soustrait tout ce qui se calcule. Tous les détails de la vie ne doivent-ils pas être soumis à cette règle ? Il faut savoir vaincre sa mauvaise humeur. Il est

assez simple que vous ayez ici des différends, des querelles ; mais il faut une explication, et non pas une bouderie : l'une amène des résultats, l'autre ne fait que compliquer les choses : la raison, la logique, un résultat surtout, doivent être le guide et le but constant de tout ici-bas. » Et alors il se citait lui-même, ou pour avoir suivi ces principes, ou pour s'en être éloigné. Il ajoutait qu'il fallait savoir pardonner, et ne pas demeurer dans une hostile et acariâtre attitude, qui blesse le voisin et empêche de jouir soi-même ; qu'il fallait reconnaître les faiblesses humaines, et se plier à elles plutôt que de les combattre.



Les adieux de Fontainebleau.

« Que serais-je devenu, disait-il, si je n'eusse suivi ces maximes ! On m'a dit souvent que j'étais trop bon, pas assez défiant. C'eût été bien pis si j'eusse été le contraire ! J'ai été trahi deux fois ; eh bien, je

le serais peut-être encore une troisième ; et c'est par cette grande connaissance du caractère des hommes, cette indulgence raisonnée que je m'étais créée, que j'ai pu gouverner la France, et que je suis le plus propre peut-être, dans l'état où elle se trouve, à la gouverner encore. En quittant Fontainebleau n'avais-je pas dit à tous ceux qui me demandaient leur ligne de conduite : Allez au Roi, servez-le... J'avais voulu leur rendre légitime ce que beaucoup n'eussent pas, manqué de faire d'eux-mêmes ; je n'avais pas voulu laisser écraser ceux qui eussent été obstinément fidèles ; enfin je n'avais pas voulu surtout avoir à blâmer personne au retour. » } 

Ici, contre ma constante coutume, il m'est échappé d'oser questionner, en quelque sorte, l'Empereur : « Comment, Sire, me suis-je écrié, dès Fontainebleau, Votre Majesté a songé au retour ? – Oui, sans doute, et par le raisonnement le plus simple. Si les Bourbons, me suis-je dit, veulent commencer une cinquième dynastie, je n'ai plus rien à faire ici, mon rôle est fini ; mais s'ils s'obstinaient, par hasard, à vouloir recontinuer la troisième, je ne tarderai pas à réparaître. On pourrait à dire que les Bourbons eurent alors ma mémoire et ma conduite à leur disposition ; s'ils l'eussent voulu, je demeurais, pour le vulgaire, un ambitieux, un tyran, un brouillon, un fléau. Que de sagacité, de sang froid il eût fallu pour m'apprécier et me rendre justice ! Mais leur entourage, une fausse marche, m'ont rendu désirable, et ce sont eux qui ont réhabilité ma popularité et prononcé mon retour ; autrement ma mission politique était dès lors consommée ; je demeurais pour toujours à l'île d'Elbe ; et nul doute qu'eux et moi nous y eussions tous gagné : car je ne suis pas revenu pour recueillir un trône, mais bien pour acquitter une grande dette. Peu le comprendront, n'importe, j'entrepris une étrange charge ; mais je la devais au peuple français ; ses cris arrivaient jusqu'à moi, pouvais-je y demeurer insensible ?

« Mon existence, du reste, à l'île d'Elbe, était encore assez enviable, assez douce ; j'allais m'y créer en peu de temps une souveraineté d'un genre nouveau : ce qu'il y avait de plus distingué en Europe commençait à venir passer en revue devant moi. J'aurais offert un spectacle inconnu à l'histoire ; celui d'un monarque descendu du trône, qui voyait défilér, avec empressement devant lui, le monde civilisé.

« On m'objectera, il est vrai, que les alliés m'auraient enlevé de mon île, et je conviens que cette circonstance a même hâté mon retour. Mais si on eût bien gouverné en France, si les Français eussent été contents, mon influence avait fini, je n'appartenais plus qu'à l'histoire, et l'on n'eût point songé, à Vienne, à me déplacer. C'est l'agitation créée, entretenue en France, qui a forcé de songer à mon éloignement. »

— { Ici le grand-maréchal est entré chez l'Empereur, annonçant l'arrivée du gouverneur, conduit par l'amiral, et suivi de tout son état-major. } —

Après quelque temps encore de conversation, Bertrand est resté seul avec Napoléon, et j'ai gagné le salon d'attente. Nous nous y trouvions en grand nombre, nous efforçant d'échanger quelques mots ; nous nous observions bien plus que nous ne causions.

— { Au bout d'une demi-heure, l'Empereur étant passé dans son salon, le valet de chambre en service, à la porte et de notre côté, a appelé le gouverneur, qui a été introduit. L'amiral suivait de près ; mais le valet de chambre, qui n'avait entendu demander que le gouverneur, a refermé brusquement la porte sans admettre l'amiral, qui, sur ses instances, s'est vu même repoussé ; il s'est retiré, fort déconcerté, dans une embrasure de fenêtre. } —

Ce valet de chambre était Noverraz²⁶, bon et vrai Suisse, dont toute l'intelligence, disait souvent l'Empereur, était dans son attachement à sa personne.

Nous demeurâmes saisis d'une circonstance aussi inattendue, que nous crûmes être la volonté de l'Empereur. Mais bien que nous eussions à nous plaindre de l'amiral, nous avons été à lui pour le distraire de son embarras ; sa situation vraiment cruelle nous peinait.

{ Cependant l'état-major du gouverneur a bientôt après été demandé et introduit ; l'embarras de l'amiral s'en est accru. Au bout d'un quart d'heure, l'Empereur ayant congédié tout le monde, le gouverneur est ressorti ; l'amiral a couru à lui, ils se sont dit quelques mots avec chaleur, nous ont salués et sont partis. }

Nous, avons rejoint l'Empereur au jardin, et lui avons parlé de la déconfiture de l'amiral ; il ignorait tout. Par la plus singulière fatalité, le hasard seul avait amené cette circonstance ; mais il en a été ravi, disait-il ; il en riait aux éclats, il s'en frottait les mains : c'était la joie d'un enfant, celle d'un écolier qui vient d'attraper son régent.

« Ah ! mon bon *Noverraz*, a-t-il dit, tu as donc eu une fois de l'esprit. Vous verrez qu'il m'aura entendu dire que je ne voulais plus voir l'amiral, et il se sera cru obligé de lui fermer la porte au nez : c'est charmant ! Il n'y aurait pourtant pas à se jouer avec ce bon Suisse ; si j'avais le malheur de dire qu'il faut se défaire du gouverneur, il serait homme à le tuer à mes yeux. { Du reste, continuait plus gravement l'Empereur, c'est la faute du gouverneur, que ne demandait-il l'amiral ? d'autant plus qu'il m'avait fait dire ne pouvoir m'être présenté que par lui ; que ne l'a-t-il fait demander encore, quand il m'a présenté

26. Jean-Abram Noverraz (1790-1849), valet et confident de Napoléon. À cause de sa haute taille, il l'appelait son « ours d'Helvétie ». (*JMS*)

ses officiers ? C'est donc tout à fait sa faute. Au demeurant, l'amiral y a gagné sans doute, je n'eusse pas manqué de l'apostropher en présence de tous ses compatriotes. Je lui aurais dit que, par le sentiment de l'habit militaire que nous portions tous deux depuis quarante ans, je le plaignais d'avoir, aux yeux du monde, compromis, dégradé son ministère, sa nation, son souverain, en manquant, sans nécessité et sans discernement, à un des plus vieux soldats de l'Europe } : je lui eusse reproché de m'avoir débarqué à Sainte-Hélène comme un galérien de Botany-Bay ; je lui eusse dit que pour un véritable homme d'honneur, je devais être plus vénérable sur un roc, que sur mon trône, au milieu de mes armées. »

La force, la nature de ces paroles mirent fin à toute gaîté, et terminèrent la conversation.

Mais puisque nous sommes sur le compte de l'amiral, et qu'il va nous quitter, résumons ici, et avec autant d'impartialité que peuvent l'admettre notre situation et notre mauvaise humeur, les torts que nous avons à lui reprocher ; le tout pour n'y plus revenir.

Nous ne pouvions lui passer la familiarité affectée dont il usait avec nous, bien que nous y répondissions peu ; nous lui pardonnions encore moins d'avoir osé essayer de l'étendre jusqu'à l'Empereur ; nous ne pouvions lui pardonner non plus l'air gonflé et satisfait de lui-même, avec lequel il l'appelait général. Certes, l'Empereur avait immortalisé ce titre ; mais le terme, le ton et l'intention, étaient autant d'outrages.

✍ { En arrivant dans l'île, il avait jeté l'Empereur dans une chambre de quelques pieds en carré, et l'y avait retenu deux mois, bien qu'il existât d'autres logements dans l'île ; notamment celui que lui-même s'était

adjudgé. Il lui avait indirectement interdit la promenade à cheval dans l'enclos de Briars ; on avait abreuvé d'embarras et d'humiliations les officiers de l'Empereur, lorsqu'ils venaient le visiter journallement dans sa petite cellule.


Plus tard, à Longwood, il avait placé des sentinelles sous les fenêtres mêmes de l'Empereur ; et, par un tour d'esprit qui ne pouvait être que la plus amère des ironies, il prétendait que ce n'était que dans l'intérêt du *Général*, et pour sa propre sûreté. Il ne permettait d'arriver à nous qu'avec un billet de sa part ; et, en nous mettant ainsi au secret, il disait que c'était une attention particulière pour que l'on n'importunât pas l'Empereur, et qu'il n'était là que son *grand-maréchal*. Il donnait un bal, et envoyait une invitation par écrit au *Général Bonaparte*, comme à chacun de ceux, de sa suite. Il répondait avec un persiflage indécent aux notes du grand-maréchal qui employait le mot d'*Empereur*, qu'il ne savait pas qu'il y eût aucun Empereur dans l'île de Sainte-Hélène, qu'il n'en connaissait aucun en Europe ou ailleurs qui fût, hors de ses États. Il refusait à l'Empereur d'écrire au Prince Régent, à moins qu'il ne reçût la lettre ouverte, ou qu'on ne lui en donnât lecture. Il avait gêné les égards, les expressions, les sentiments d'autrui pour Napoléon ; mis aux arrêts des subordonnés, nous assurait-on, pour s'être servi de la qualification d'Empereur, ou autres expressions semblables, usitées souvent néanmoins par ceux du 53^e, et sans doute, disait Napoléon, par un sentiment irrésistible de ces braves.

L'amiral avait limité, par son seul caprice, la direction de nos promenades. Il avait même, à cet égard, manqué de parole à l'Empereur ; il l'avait assuré, dans un moment de rapprochement, qu'il pouvait désormais aller dans toute l'île, sans que la surveillance de l'officier anglais préposé à sa garde pût même être aperçue. Mais deux ou trois jours après, au moment où Napoléon mettait le pied à l'étrier pour

aller déjeuner à l'ombre, loin de notre demeure habituelle, il eut l'insigne désagrément d'être contraint de rentrer, l'officier ayant déclaré qu'il devait désormais faire partie de son groupe, et ne point le quitter d'un pas. Depuis cet instant, l'Empereur ne voulut jamais revoir l'amiral. Celui-ci d'ailleurs n'avait jamais observé les formes de bienséance les plus ordinaires, affectant toujours de choisir pour ses visites des heures inaccoutumées ; dirigeant dans la même voie les étrangers de distinction qui arrivaient dans l'île ; pour éviter par-là, sans doute, qu'ils ne parvinssent, jusqu'à l'Empereur, qui ne manquait pas de les refuser. On a vu que l'amiral en avait agi de la sorte lors de la première visite du gouverneur ; sa joie, dans cette dernière circonstance, sur le mauvais succès du gouverneur, n'avait que trop visiblement trahi ses intentions.

Toutefois, s'il fallait, à travers notre mauvaise humeur et la délicatesse de sa mission, résumer une opinion impartiale, nous n'hésiterions pas à convenir, à la suite de tant de griefs, que ces griefs reposaient bien plus dans les formes que dans le fond, et nous dirions, avec l'Empereur, qui avait naturellement un faible pour lui, que l'amiral Cockburn est bien loin d'être un méchant homme, qu'il est même susceptible d'élans généreux et délicats, que nous en avons plusieurs fois éprouvé les effets ; mais qu'aussi, par contre, nous l'avons trouvé souvent capricieux, irascible, vain, dominateur, fort habitué à l'autorité, l'exerçant avec rudesse, mettant souvent la force à la place de la dignité. Et pour exprimer en deux mots la nature de nos rapports, nous dirions que, comme geôlier, il a été doux, humain, généreux ; nous lui devons de la reconnaissance : mais que, comme notre hôte, il a été parfois impoli, souvent pire encore, et nous avons lieu d'en être mécontents et de nous plaindre²⁷.

27. En relisant ce résumé pour une nouvelle impression, je ne puis me défendre d'éprouver qu'il est peut-être plus que sévère. Serait-ce que le temps aurait dissipé l'irritation dans laquelle il fut tracé,

Sur les deux ou trois heures, l'Empereur a fait sa promenade accoutumée ; il a beaucoup causé avec nous dans le jardin, et en calèche, sur les circonstances du matin ; et la conversation sur cet objet a repris encore après le dîner. Quelqu'un a observé, toutefois assez plaisamment, que les deux premiers jours du gouverneur avaient été des jours de batailles, et devaient lui faire croire que nous étions intraitables, nous qui étions naturellement si doux et si patients. } 

À ces dernières expressions, l'Empereur n'a pu s'empêcher de sourire et de pincer l'oreille de l'observateur.



 Sir Hudson Lowe.

On est passé de là au signalement de sir Hudson Lowe ; on l'a trouvé un homme d'environ quarante-cinq ans, d'une taille commune, mince, maigre, sec, rouge de visage et de chevelure, marqué de taches de rousseur, des yeux obliques fixant à la dérobée et rarement, en face, recouverts de sourcils d'un blond ardent, épais et fort proéminents. « Il est hideux ! a dit l'Empereur, c'est une face patibulaire. Mais ne nous hâtons pas de prononcer : le moral, après tout, peut raccommoder ce que cette figure a de sinistre ; cela ne serait pas impossible. »

ou bien serait-ce parce que je ne suis pas né pour de longs ressentiments ; ou bien encore serait-ce enfin parce que les manières les procédés, les actes du successeur, n'admettant de comparaison avec personne, toutes autres plaintes doivent s'effacer et disparaître au simple souvenir de ce dernier. (LC)

Jeudi 18 avril 1816.

Convention des Souverains sur Napoléon, etc. – Paroles remarquables.

— ¶ Le temps avait été horrible depuis plusieurs jours : aujourd’hui il est devenu très beau ; l’Empereur est sorti de bonne heure pour se promener dans le jardin ; sur les quatre heures, il est monté en calèche, et a fait une promenade plus longue que de coutume. ¶ Avant dîner, l’Empereur m’a fait appeler pour lui traduire la convention des Souverains relative à sa captivité.

La voici :

Convention entre la Grande-Bretagne, l’Autriche, la Prusse et la Russie, signée à Paris le 2 août 1815.

— ¶ « Napoléon Bonaparte étant au pouvoir des Souverains alliés, leurs Majestés le Roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d’Irlande, l’Empereur d’Autriche, l’Empereur de Russie et le Roi de Prusse, ont agréé, en vertu des stipulations du traité du 25 mars 1815, sur les mesures les plus propres à rendre impossible toute entreprise de sa part contre le repos de l’Europe.

« Article 1^{er}. Napoléon Bonaparte est considéré par les puissances qui ont signé le traité du 20 mars dernier, comme leur prisonnier.

« Art. 2^e. Sa garde est spécialement confiée au Gouvernement Britannique.

Le choix de la place et des mesures qui peuvent le mieux assurer l’objet de la présente stipulation, sont réservés à Sa Majesté Britannique.


« Art. 3^e. Les Cours impériales d'Autriche et de Russie et la Cour royale de Prusse nommeront des commissaires pour se rendre et habiter dans la place que le gouvernement de Sa Majesté Britannique aura assignée pour la résidence de Napoléon Bonaparte, et qui, sans être responsables de sa garde, s'assureront de sa présence.

« Art. 4^e. Sa Majesté très-chrétienne est invitée, au nom des quatre Cours ci-dessus mentionnées, d'envoyer pareillement un commissaire français au lieu de la détention de Napoléon Bonaparte.

« Art. 5^e. Sa Majesté le Roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande s'oblige à remplir les engagements qui lui sont assignés par la présente convention.

« Art. 6^e. La présente convention sera ratifiée, et la ratification sera échangée dans quinze jours, ou plus tôt s'il est possible.

« En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs ont signé la présente convention, et y ont apposé le sceau de leurs armes. »

Fait à Paris, ce 2 août de l'année de notre Seigneur, 1815.  

La lecture faite, l'Empereur m'a demandé ce que j'en pensais.

« Sire, ai-je répondu, dans la position où nous nous trouvons, j'aime mieux dépendre des intérêts d'un seul que de la décision compliquée de quatre. L'Angleterre évidemment a dicté ce traité ; voyez avec quel soin elle stipule qu'elle seule répondra, disposera du prisonnier ; je ne la vois occupée qu'à nantir ses mains *du levier d'Archimède* ; elle ne saurait donc avoir l'idée de le briser. »

L'Empereur, sans expliquer sa pensée sur cet objet, est passé aux différentes chances qui pouvaient amener sa sortie de Sainte-Hélène, et a dit ces paroles remarquables : « Si l'on est sage en Europe, si

l'ordre s'établit partout, alors nous ne vaudrons plus ni l'argent ni les soins que nous coûtions ici ; on se débarrassera de nous ; mais cela peut se prolonger encore quelques années ; trois, quatre ou cinq ans : autrement, et, à part les événements fortuits, qu'il n'est pas donné à l'intelligence humaine de prévoir, je ne vois guère, mon ami, que deux grandes chances bien incertaines pour sortir d'ici : le besoin que pourraient avoir de moi les rois contre les peuples débordés ; ou celui que pourraient avoir les peuples soulevés, aux prises avec les rois ; car, dans cette immense lutte du présent contre le passé, je suis l'arbitre et le médiateur naturel ; j'avais aspiré à en être le juge suprême ; toute mon administration au dedans, toute ma diplomatie au dehors, roulaient vers ce grand but. L'issue eût été plus facile et plus prompte ; mais le destin en a ordonné autrement. Enfin une dernière chance, et ce pourrait être la plus probable, ce serait le besoin qu'on aurait de moi contre les Russes ; car, dans l'état actuel des choses, avant dix ans, toute l'Europe peut être cosaque, ou toute en république ; voilà pourtant les hommes d'État qui m'ont renversé.....

Et puis revenant sur la décision des Souverains à son égard, à son style, au fiel quelle témoigne : « Il est difficile de les expliquer, a-t-il dit.

« *François*²⁸ ! il est religieux, et je suis son fils.

« *Alexandre*²⁹ ! nous nous sommes aimés !

« *Le roi de Prusse*³⁰ ! je lui ai fait beaucoup de mal sans doute ; mais je pouvais en faire davantage ; et puis n'y a-t-il donc pas de la gloire, une véritable jouissance à s'agrandir par le cœur ! »

28. L'empereur d'Autriche, François II. (JMS)

29. L'empereur de Russie, Alexandre I^{er}. (JMS)

30. Frédéric-Guillaume III. (JMS)


« Pour l'*Angleterre*, c'est à l'animosité de ses ministres que je suis redevable de tout ; mais encore serait-ce au *Prince Régent*³¹ à s'en apercevoir, à interférer, sous peine d'être noté de fainéant ou de protéger une vulgaire méchanceté.

« Ce qu'il y a de sûr, c'est que tous ces Souverains se compromettent, se dégradent, se perdent en moi..... »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 19 avril 1816.

Déclaration exigée de nous.

 {{ L'Empereur avait le projet de déjeuner dans le jardin ; le grand-maître et Mme Bertrand étaient venus ensuite de cette intention. L'Empereur avait passé une mauvaise nuit, n'avait point dormi ; il a déjeuné dans son intérieur.


Le gouverneur nous a notifié officiellement que nous devons lui donner chacun notre déclaration, exprimant que nous demeurions volontairement à Longwood, et que nous nous soumettions d'avance à toutes les restrictions que nécessiterait la captivité de Napoléon. Voici la mienne :

Déclaration. – « Je soussigné, réitère la déclaration que j'ai déjà faite en rade de Plymouth : vouloir m'attacher à la destinée de l'Empereur Napoléon, l'accompagner, le suivre, et diminuer autant qu'il est en mon pouvoir, l'injuste traitement qu'il éprouve par la violation la plus

31. Le futur Guillaume IV, prince régent pendant la maladie mentale de son père, George III. (*JMS*)

inouïe du droit des gens, laquelle m'est d'autant plus personnellement, que c'est moi qui lui ai transmis l'offre et l'assurance du capitaine Maitland du *Bellerophon*, comme quoi il avait les ordres de recevoir l'Empereur et sa suite sous la protection du pavillon britannique, si cela lui était agréable, et de le conduire en Angleterre.

« La lettre de l'Empereur Napoléon (que connaît toute l'Angleterre) au Prince Régent, laquelle j'ai communiquée d'avance au capitaine Maitland, sans qu'il m'ait fait la moindre observation, démontre au monde, bien mieux que ne pourraient le faire toutes mes paroles, comme l'Empereur vint librement au-devant de cette offre d'hospitalité, et combien, par conséquent, on l'a rendu la dupe de sa confiance et de sa bonne foi.

« Aujourd'hui, malgré l'expérience que j'ai de l'horrible séjour de l'île de Sainte-Hélène, si contraire à la santé de l'Empereur et à celle de tout Européen, et quoique, depuis six mois que nous sommes dans l'île, j'aie éprouvé toute espèce de privations, lesquelles je multiplie journellement moi-même pour m'exposer le moins possible au manque d'égard que réclament mon rang et mes habitudes ; toutefois, constant dans les mêmes sentiments, et résolu désormais à ce que la crainte d'aucun mal, l'espoir d'aucun bien, ne pussent me séparer de l'Empereur Napoléon, je réitère mon désir de vouloir demeurer auprès de lui, en me soumettant aux restrictions qui lui seraient arbitrairement imposées. » } 

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

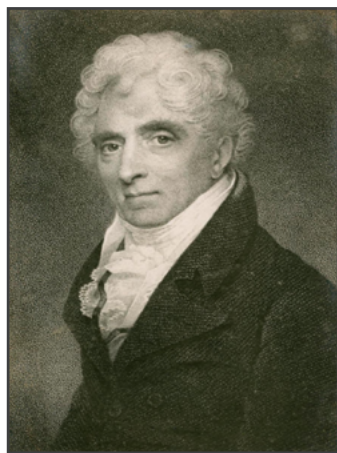
Samedi 20 avril 1816.

Visite d'adieu de l'ancien gouverneur. – Conversation remarquable. –
Saillie d'un vieux soldat anglais.

Le colonel Wilks, repassant en Europe, est arrivé avec sa fille pour prendre congé de l'Empereur ; elle a été présentée par madame Bertrand. J'ai déjà dit que le colonel Wilks était l'ancien gouverneur de la colonie, pour la Compagnie des Indes ; c'est lui que l'amiral avait remplacé en cette qualité, au nom du Roi, lorsque notre translation à Sainte-Hélène avait fait passer cette île des mains de la Compagnie dans celles du Gouvernement.

L'Empereur était ce matin d'une gaîté remarquable ; il a causé quelque temps avec ces dames, puis il s'est retiré, avec M. Wilks, dans une embrasure de fenêtre, me faisant suivre pour servir d'interprète.

Le colonel Wilks³², comme je l'ai déjà peut-être dit, a été longtemps agent diplomatique de la Compagnie dans la péninsule indienne ; il a écrit une histoire de ces régions, a beaucoup de connaissances, surtout en chimie : c'était donc un militaire, un littérateur, un diplomate, un chimiste. L'Empereur l'a questionné sur tous ces objets, et les a traités lui-même avec beaucoup d'abondance et d'éclat ; la conversation a été longue, vive et variée, elle a duré plus de deux heures. Voici les principaux



Le colonel Mark Wilks.

32. Colonel Mark Wilks (1759-1831). Originaire de l'Isle de Man, administrateur de L'East India Company et historien de l'Inde, il fut gouverneur de Sainte-Hélène de 1813 à 1816. (JMS)

traits que j'en ai retenus. Je me répéterai peut-être, car l'Empereur et le colonel Wilks avaient déjà eu, il y a quelques mois, une longue conversation précisément sur les mêmes objets ; mais n'importe, ces objets sont d'un tel intérêt, que j'aime mieux encore répéter quelque chose que de rien laisser perdre.

L'Empereur lui a d'abord parlé de l'armée anglaise, de son organisation, et surtout de son mode d'avancement ; il l'a opposée à la nôtre, et a répété ce que j'ai dit ailleurs sur son excellente composition, les avantages de notre conscription, l'esprit valeureux des Français, etc.

Passant à la politique, il a dit : « Vous avez perdu l'Amérique par l'affranchissement ; vous perdrez l'Inde par l'invasion. La première perte était toute naturelle : quand les enfants deviennent grands ils font bande à part ; mais pour les Indous, ils ne grandissent pas, ils demeurent toujours enfants ; aussi la catastrophe ne viendra que du dehors. Vous ne savez pas tous les dangers dont vous avez été menacés par mes armes ou par mes négociations, etc., etc.

« Mon système continental !... Vous en avez ri peut-être ? – Sire, a dit le colonel, nous en avons fait le semblant ; mais tous les gens sensés ont senti le coup. – Eh bien, a continué l'Empereur, moi, je me suis trouvé seul de mon avis sur le continent ; il m'a fallu pour l'instant employer partout la violence. Enfin l'on commence à me comprendre, déjà l'arbre porte son fruit : j'ai commencé, le temps fera le reste.

« Si je n'eusse succombé, j'aurais changé la face du commerce, aussi bien que la route de l'industrie : j'avais naturalisé au milieu de nous, le sucre, l'indigo ; j'aurais naturalisé le coton, et bien d'autres choses encore : on m'eût vu déplacer les colonies, si l'on se fût obstiné à ne pas nous en donner une portion.

« L'impulsion chez nous était immense ; la prospérité, les progrès croissaient sans mesure ; et pourtant vos ministres répandaient par toute l'Europe, que nous étions misérables et que nous retombions dans la barbarie. Aussi le vulgaire des alliés a-t-il été étrangement surpris à la vue de notre intérieur, aussi bien que vous autres, qui en êtes demeurés déconcertés, etc., etc.

« Le progrès des lumières en France était gigantesque, les idées partout se rectifiaient et s'étendaient, parce que nous nous efforcions de rendre la science populaire. Par exemple, on m'a dit que vous étiez très forts sur la chimie, eh bien ! je suis loin de prononcer de quel côté de l'eau se trouve le plus habile ou les plus habiles chimistes... – En France, a dit aussitôt le colonel. » – « Peu importe, continue l'Empereur ; mais je maintiens que dans la masse française, il y a dix, et peut-être cent fois plus de connaissances chimiques qu'en Angleterre ; parce que les diverses branches industrielles l'appliquent aujourd'hui à leur travail ; et c'était là un des caractères de mon école : si l'on m'en eût laissé le temps, bientôt il n'y aurait plus eu de métier en France, tous eussent été des arts, etc., etc. »

Enfin il a terminé par ces mots remarquables : « L'Angleterre et la France ont tenu dans leurs mains le sort de la terre, celui surtout de la civilisation européenne. Que de mal nous nous sommes fait ! Que de bien nous pouvions faire !

« Sous l'école de Pitt, nous avons désolé le monde, et pour quel résultat ? Vous avez imposé quinze cents millions à la France, et les avez fait lever par des cosaques. Moi je vous ai imposé sept milliards, et les ai fait lever de vos propres mains, par votre parlement ; et aujourd'hui encore, même après la victoire, est-il bien certain que vous ne succombiez pas tôt ou tard sous une telle charge ?



The plum-pudding in danger, de Gillray. William Pitt et Napoléon se partagent le monde, trop petit pour satisfaire leurs insatiables appétits.

« Avec l'école de Fox, nous nous serions entendus..., nous eussions accompli, maintenu l'émancipation des peuples, le règne des principes ; il n'y eût eu en Europe qu'une seule flotte, une seule armée ; nous aurions gouverné le monde, nous aurions fixé chez tous le repos et la prospérité, ou par la force ou par la persuasion..... Oui, encore une fois, que de mal nous avons fait ! que de bien nous pouvions faire ! »


Jamais Napoléon n'avait été plus causant, et il rit plus d'une fois de la volubilité avec laquelle je m'efforçais de rendre la rapidité de ses expressions ; pour le colonel, il nous quitta saisi, confondu, ébloui.

{ Après son départ, l'Empereur a continué de causer longtemps dans le salon ; il a ensuite gagné le jardin en dépit du mauvais temps ; il a fait

appeler tout le monde, il a voulu connaître et lire les déclarations que nous avons faites, elles sont devenues le sujet de la conversation.....

Quatre bâtiments sont arrivés aujourd'hui d'Europe ; ils amenaient le 66^e, et avaient quitté l'Angleterre avant le départ du *Phaéton*, frégate qui a amené le nouveau gouverneur, sir Hudson Lowe.

Après le dîner, l'Empereur nous a raconté fort plaisamment le dire du plus vieux soldat du 53^e, qui, l'ayant vu hier pour la première fois, était retourné à ses camarades en leur disant : « On m'avait bien trompé, on m'avait assuré que Napoléon était si vieux ; mais il n'en est rien, le b..... a encore au moins soixante campagnes dans le corps. »

Nous étions jaloux de ce propos, disions-nous, il était trop français, nous le réclamions pour un de nos grenadiers ; et nous avons raconté à notre tour à l'Empereur, un grand nombre de bons mots de nos soldats, durant son absence et lors de son retour ; il en a été fort amusé. Un surtout l'a fait beaucoup rire, c'était la réponse d'un grenadier, à Lyon. } 

On y passait une grande revue, lors du débarquement de l'île d'Elbe : le chef observait aux soldats qu'ils étaient bien vêtus, bien nourris, que leur solde était à jour ; à quoi le grenadier, auquel il s'adressait, répondait à chaque observation : « Oui, assurément. – Eh bien ! conclut le chef, d'un air confiant et proscripteur, vous n'étiez pas de la sorte avec Bonaparte ? il y avait de l'arriéré, on vous devait ? – Eh qu'est-ce que cela fait, répartit vivement le grenadier, s'il nous plaisait de lui faire crédit. »

Dimanche 21 avril 1816.

Message de l'Empereur au Prince Régent. – Paroles caractéristiques. – Portefeuille perdu à Waterloo. – Sur les ambassadeurs. – M. de Narbonne. – Après Moscou, l'Empereur sur le point d'être arrêté en Allemagne. – Compte de toilette de l'Empereur. – Budget d'un ménage dans les capitales de l'Europe. – L'ameublement de la maison de la rue de la Victoire. – Ameublements des palais impériaux. – Moyens de vérification de Napoléon.



« L'Empereur m'a fait demander au jardin, sur les quatre heures, pour servir d'interprète. Un capitaine Hamilton, commandant la frégate *la Havane*, partait le lendemain pour l'Europe. Il était venu prendre congé de l'Empereur avec tous ses officiers.

Le capitaine Hamilton parlait français. Quand je suis arrivé, l'Empereur s'exprimait avec chaleur.

« On veut savoir ce que je désire, disait-il ; je demande ma liberté ou un bourreau ! Rapportez ces paroles à votre Prince Régent. Je ne demande plus des nouvelles de mon fils, puisqu'on a eu la barbarie de laisser mes premières demandes sans réponse.

« Je n'étais point votre prisonnier : les Sauvages eussent eu plus d'égards pour ma position. Vos ministres ont indignement violé en moi le droit sacré de l'hospitalité, ils ont entaché votre nation pour jamais ! »

Le capitaine Hamilton s'étant hasardé de répondre que l'Empereur n'était pas prisonnier de l'Angleterre seule, mais de tous les alliés, l'Empereur a repris avec chaleur :

« Je ne me suis point livré à la Russie, elle m'eût bien reçu sans doute ; je ne me suis point livré à l'Autriche, j'en aurais été également bien

traité ; mais je me suis livré, librement et de mon choix, à l'Angleterre, parce que je croyais à ses lois, à sa morale publique. Je me suis cruellement trompé ! Toutefois il est un Ciel vengeur, et tôt ou tard vous porterez les peines d'un attentat que les hommes vous reprochent déjà !... Redites tout cela au Prince Régent, Monsieur. Et accompagnant ces dernières paroles d'un geste de la main, il le congédia.

Nous avons continué de marcher quelque temps encore. Le grand-maréchal, qui avait accompagné quelques pas M. Hamilton, étant revenu, nous avons cru devoir le laisser tête-à-tête avec l'Empereur ; mais à peine rentré dans ma chambre, il m'a fait appeler. Il était seul dans la sienne, et m'a demandé si je ne m'étais pas assez retiré dans la journée. Je lui ai dit que le respect seul et la discrétion m'avaient ôté d'auprès de lui. À quoi il m'a répondu que c'était à tort, qu'il n'y avait ici rien de mystérieux ni de secret. } « Et puis, a-t-il ajouté, une certaine liberté, un certain abandon, ont bien aussi leur charme. » Ces paroles, découlées négligemment de la bouche de Napoléon, peuvent servir à le peindre plus que beaucoup de pages.

{ Nous avons alors parcouru une publication anglaise, renfermant les pièces officielles trouvées dans le porte-feuille qui lui a été enlevé à Waterloo. L'Empereur, étonné lui-même de tous les ordres qu'il donnait presque à la fois, des détails sans nombre qu'il dirigeait sur tous les points de l'Empire, a dit : « Cette publication, après tout, ne saurait me faire du mal ; elle fera dire à bien des gens, que ce quelle contient n'est pas d'un homme qui dormait : on me comparera aux légitimes, je n'y perdrai pas. »

Après le dîner, l'Empereur a causé longtemps de sujets rompus. En parlant de ses ambassadeurs, il a trouvé que M. *de Narbonne* était le seul qui eût bien mérité ce titre et rempli vraiment cette fonction. }

« Et cela, disait-il, par l'avantage personnel, non seulement de son esprit, mais bien plus encore par celui de ses mœurs d'autrefois, de ses manières, de son nom. Car, tant qu'on n'a qu'à prescrire, le premier venu suffit, tout est bon ; peut-être même l'aide-de-camp est-il préférable ; mais dès qu'on en est réduit à négocier, c'est autre chose ; alors à la vieille aristocratie des cours de l'Europe, on ne doit plus présenter que des éléments de cette même aristocratie ; car elle aussi est une espèce de Maçonnerie : un Otto, un Andréossi entrèrent-ils dans les salons de Vienne ? aussitôt les épanchements de l'opinion se tairont, les habitudes de mœurs cesseront ; ce sont des intrus, des profanes ; les mystères doivent être interrompus. C'est le contraire pour un Narbonne, parce qu'il y a affinité, sympathie, identité ; et telle femme de la vieille roche livrera peut-être sa personne à un plébéien, qu'elle ne lui découvrira pas les secrets de l'aristocratie. »



Le comte Louis-Marie de Narbonne-Lara.

{| L'Empereur aimait beaucoup M. de Narbonne³³ ; il s'y était fort attaché, disait-il, et le regretta vivement. Il ne l'avait fait son aide-de-camp que parce que Marie-Louise, ajoutait-il, par une intrigue de son entourage, l'avait refusé pour chevalier d'honneur ; poste qui était tout-à-fait son lot, disait Napoléon. « Jusqu'à son ambassade, répétait-il, nous avons été dupes de l'Autriche. En moins de quinze

33. Louis-Marie de Narbonne-Lara (1755-1813), général de la Révolution et de l'Empire. Ambassadeur à Munich. Il est peut-être le fils naturel de Louis XV, auquel il ressemblait beaucoup, sa mère ayant été notoirement la maîtresse du roi. (JMS)

jours M. de Narbonne eut tout pénétré, et M. de Metternich se trouva fort gêné de cette nomination.

« Toutefois, observait l'Empereur, ce que peut faire la fatalité ! les succès mêmes de M. de Narbonne m'ont perdu peut-être ; ses talents m'ont été du moins bien plus nuisibles qu'utiles : l'Autriche, se croyant devinée, jeta le masque et précipita ses mesures. Avec moins de pénétration de notre part, elle eût prolongé quelque temps encore ses indécisions naturelles ; et durant ce temps, d'autres chances pouvaient s'élever. »

Quelqu'un ayant parlé des ambassades de Dresde et de Berlin, et penchant à blâmer nos agents diplomatiques dans ces Cours, lors de la crise du retour de Moscou, l'Empereur a répondu que le vice, à cet instant, n'avait point été dans les personnes, mais bien dans les choses ; que chacun avait pu prévoir d'un coup d'œil ce qui pouvait arriver ; que lui n'en avait pas été la dupe une minute. Que s'il n'avait pas ramené l'armée lui-même à Wilna et en Allemagne, ce n'avait été que par la crainte de ne pouvoir regagner la France de sa personne. Il avait voulu remédier, disait-il, à ce péril imminent par de l'audace et de la rapidité, en traversant toute la Germanie, seul et vite. Toutefois, il s'était vu à l'instant d'être retenu en Silésie : « Mais heureusement, disait-il, les Prussiens passèrent à se consulter, le moment qu'ils eussent dû employer à agir. } Ils firent comme les Saxons pour Charles XII, qui disait gaîment à sa sortie de Dresde, dans une occasion semblable : Vous verrez qu'ils délibéreront demain s'ils auraient bien fait de m'arrêter aujourd'hui, etc., etc. »

L'Empereur, avant dîner, m'a fait appeler dans son cabinet pour faire quelques thèmes anglais ; il venait, me disait-il, de faire son compte de toilette ; elle lui coûtait quatre napoléons par mois. Nous avons

beaucoup ri de l'immensité du budget. Il m'a parlé de faire venir ses vêtements, ses souliers, ses bottes, de ses ouvriers ordinaires, qui avaient ses mesures. J'y trouvais de graves inconvénients ; mais ce qui devait nous mettre d'accord, lui disais-je, c'est que bien certainement on ne le permettrait pas.

« Il est dur pourtant, observait-il, de me trouver sans argent, et je veux régulariser quelque chose à cet égard. Aussi, dès que le bill qui doit fixer notre situation ici nous sera notifié, je m'arrangerai pour avoir un crédit annuel de sept à huit mille napoléons sur Eugène. Il ne saurait s'y refuser, il tient de moi plus de quarante millions peut-être ; et puis ce serait faire injure à ses sentiments personnels que d'en douter. D'ailleurs, nous avons de grands comptes à régler ensemble ; je suis sûr que si j'avais chargé une commission de mes Conseillers d'État d'un rapport à ce sujet, elle m'eût présenté une reprise sur lui de dix à douze millions au moins. »

À dîner, l'Empereur nous a questionnés sur ce qui était nécessaire, disait-il, pour un garçon, dans une capitale de l'Europe, ou pour un ménage raisonnable, ou enfin pour un ménage de luxe.

Il aime ces questions et ces calculs, et les traite avec une grande sagacité, et des détails toujours curieux.

Chacun de nous a présenté ses budgets, et l'on s'est accordé, pour Paris, à quinze mille, quarante mille et cent mille francs. L'Empereur s'est arrêté sur l'extrême différence qu'il y avait entre le prix des choses, et celui des mêmes choses, suivant les personnes et les circonstances.

« En quittant l'armée d'Italie, a-t-il dit, pour venir à Paris, Mme Bonaparte avait écrit qu'on meublât, avec tout ce qu'il y avait

de mieux, une petite maison que nous avions rue de la Victoire. Cette maison ne valait pas plus de quarante mille francs. Quelle fut ma surprise, mon indignation et ma mauvaise humeur, quand on me présenta le compte des meubles du salon, qui ne me semblaient rien de très extraordinaire, et qui montaient pourtant à la somme énorme de cent vingt à cent trente mille francs. J'eus beau me défendre, crier, il fallut payer. L'entrepreneur montrait la lettre qui demandait tout ce qu'il y avait de mieux : or, tout ce qui était là était de nouveaux modèles faits exprès ; il n'y avait pas de juge de paix qui ne m'eût condamné. »

De là l'Empereur est passé aux prix fous demandés pour les ameublements des palais impériaux, aux grandes économies qu'il y avait introduites. Il nous a donné le prix du trône, celui des ornements impériaux, etc., etc. } Quoi de plus curieux que de tenir de sa bouche ces détails, ces comptes, le mode de ses économies ! Combien je regrette de ne les avoir pas consignés dans le temps ! Mais veut-on connaître un de ses moyens de vérification : il revenait aux Tuileries, qu'on avait magnifiquement meublées en son absence ; on n'eut rien de plus pressé que de lui faire voir et admirer le tout : il s'en montre très satisfait, et s'arrêtant à une embrasure de fenêtre, devant une fort riche tenture, il demande des ciseaux, coupe un superbe gland d'or en pendant, le met froidement dans sa poche et continue son inspection, au grand étonnement de ceux qui le suivaient, incertains et cherchant à deviner son motif.

À quelques jours de là, à son lever, le gland ressort de sa poche, et le remettant à celui qui était chargé des ameublements : « Tenez, mon, cher, lui dit-il, Dieu me garde de penser que vous me volez ; mais on vous vole ; vous avez payé ceci un tiers au-dessus de sa valeur : on vous a traité en intendant de Grand Seigneur, vous eussiez pu faire un meilleur marché si vous n'aviez pas été connu. »

C'est que Napoléon, dans une de ses promenades matinales, et déguisé, ce qui lui arrivait fréquemment, était entré dans plusieurs magasins de la rue Saint-Denis, avait fait évaluer ce qu'il avait emporté, proposé des entreprises analogues, et amené le résultat, disait-il, à sa plus simple expression. Chacun connaissait son faire à cet égard, et c'était là, disait-il encore, ses grands moyens d'économie domestique, qui, malgré une extrême magnificence d'ailleurs, était portée au dernier degré d'exactitude et de régularité. En dépit de ses immenses occupations, il révisait lui-même tous ses propres comptes ; mais il avait sa manière : on les lui présentait toujours par spécialité ; il s'arrêtait sur le premier article venu, le sucre par exemple, et trouvant des milliers de livres, il prenait une plume et demandait au comptable :

Combien de personnes dans ma maison, Monsieur ? (et il fallait pouvoir lui répondre sur-le-champ) – Sire, tant. – À combien de livres de sucre par jour les portez-vous l'une dans l'autre ? – Sire, à tant. » Il faisait aussitôt son calcul, et se montrait satisfait, ou s'écriait en lui rejetant son papier : « Monsieur, je double votre propre estimation, et vous dépassez encore énormément : votre compte est donc faux ? Recommencez tout cela, et montrez-moi plus d'exactitude. Et il suffisait de ce seul calcul, de cette seule algarade, observait-il, pour tenir chacun dans la plus stricte régularité. Aussi, disait-il parfois de son administration privée, comme de son administration publique : « J'ai introduit un tel ordre, j'emploie de telles contre-épreuves, que je ne puis être volé de beaucoup. Si je le suis encore, je le laisse sur la conscience du coupable ; il n'en sera pas étouffé, cela ne saurait être lourd. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 22 au jeudi 25 avril 1816.

Le gouverneur visite ma chambre. – Critique du *Mahomet* de Voltaire. –
Du Mahomet de l'histoire. – Grétry.

¶ Depuis plusieurs jours le temps a été très mauvais. L'Empereur a discontinué ses promenades du matin ; son travail est devenu plus régulier, il a dicté chaque jour sur l'époque des événements de 1814.

Sir Hudson Lowe est venu visiter l'établissement ; il est entré chez moi et y est demeuré un quart d'heure. Il m'a dit être fâché de la manière dont nous nous trouvions ; nos demeures étaient plutôt des bivouacs, convenait-il, que des chambres. Et il avait raison : le papier goudronné dont on s'était servi pour la couverture, cédait déjà à la chaleur du climat : quand il faisait du soleil, j'étouffais ; quand il pleuvait, j'étais inondé.

Il allait donner l'ordre d'y remédier autant que possible, disait-il, et a ajouté poliment, qu'il avait apporté avec lui quinze cents à deux mille volumes français ; que, dès qu'ils seraient en ordre, il se ferait un plaisir de les mettre à notre disposition, etc., etc.

Racine et Voltaire ont fait les frais de ces soirées : *Phèdre*, *Athalie*, qui nous étaient lues par l'Empereur, ont fait nos délices. Il ajoutait des observations et des commentaires qui leur donnaient un nouveau prix.

*Mahomet*³⁴ a été l'objet de sa plus vive critique, dans le caractère et dans les moyens. Voltaire, disait l'Empereur, avait ici manqué à l'histoire et au cœur humain. Il prostituait le grand caractère de Mahomet

34. *Le Fanatisme, ou Mahomet le Prophète*, tragédie de Voltaire, jouée pour la première fois en 1741, puis interdite après trois représentations. (JMS)


par les intrigues les plus basses. Il faisait agir un grand homme qui avait changé la face du monde, comme le plus vil scélérat, digne au plus du gibet. Il ne travestissait pas moins inconvenablement le grand caractère d'Omar, dont il ne faisait qu'un coupe-jarrets de mélodrame, et un vrai masque...

Voltaire péchait ici surtout par la base, en attribuant à l'intrigue ce qui n'appartient qu'à l'opinion. « Les hommes qui ont changé l'univers, observait l'Empereur, n'y sont jamais parvenus en gagnant des chefs ; mais toujours en remuant des masses. Le premier moyen est du ressort de l'intrigue, et n'amène que des résultats secondaires ; le second est la marche du génie, et change la face du monde ! »




Mahomet le Prophète.
Gravure de l'édition de 1743.


De là, l'Empereur, passant à la vérité historique, doutait de tout ce qu'on attribuait à Mahomet. « Il en aura été sans doute de lui comme de tous les chefs des sectes, disait-il. Le Coran, ayant été fait trente ans après lui aura consacré bien des mensonges. Alors l'empire du Prophète, sa doctrine, sa mission, étant déjà fondés, accomplis, on a pu, on a dû parler en conséquence. Néanmoins il reste encore à expliquer comment l'événement prodigieux dont nous sommes certains, la conquête du monde, a pu s'opérer en si peu de temps ; cinquante ou soixante ans ont suffi. Par qui a-t-elle été opérée ? par des


peuplades du désert, peu nombreuses, ignorantes, nous dit-on, mal aguerries, sans discipline, sans système. Et pourtant elles agissaient contre le monde civilisé, riche de tant de moyens ! Ici le fanatisme ne saurait suffire ; car il lui a fallu le temps de se créer lui-même, et la carrière de Mahomet n'a été que de treize ans... » L'Empereur pensait, qu'indépendamment des circonstances fortuites qui amènent parfois les prodiges, il fallait encore qu'il y eût ici, en arrière, quelque chose que nous ignorons. Que l'Europe avait sans doute succombé sous les résultats de quelque cause première qui nous demeurait cachée ; que peut-être ces peuples, surgis tout-à-coup du fond des déserts, avaient eu chez eux de longues guerres civiles, parmi lesquelles s'étaient formés de grands caractères, de grands talents, des impulsions irrésistibles, ou quelque autre cause de cette nature, etc. } 

En somme, Napoléon, sur les affaires de l'Orient, s'éloignait beaucoup des croyances communes, tirées de nos livres habituels. Il avait, à cet égard, des idées tout à fait à lui, et pas bien arrêtées, disait-il ; et c'était son expédition d'Égypte qui avait amené ce résultat dans son esprit.

 { « Il est étonnant, pour revenir à Voltaire, disait-il, combien peu il supporte la lecture. Quand la pompe de la diction, les prestiges de la scène ne trompent plus l'analyse ni le vrai goût, alors il perd immédiatement mille pour cent. On ne croira qu'avec peine, continuait-il, qu'au moment de la Révolution, Voltaire eût détrôné Corneille et Racine : on s'était endormi sur les beautés de ceux-ci, et c'est au Premier Consul qu'est dû le réveil. »

Et l'Empereur disait vrai. Il est sûr que c'est en nous ramenant à la civilisation, qu'il nous a ramenés au bon goût. C'est lui qui fit repaître alors tous nos chefs-d'œuvre nationaux dramatiques et lyriques,

jusqu'aux pièces même proscrites par la politique : ainsi on revit Richard Cœur-de-Lion, qu'un tendre intérêt avait comme consacré aux Bourbons. } 


« Le pauvre Grétry m'en sollicitait depuis longtemps, nous disait un jour l'Empereur, et je hasardais en l'accordant une épreuve redoutable ; on me prédisait de grands scandales. La représentation eut lieu néanmoins sans nul inconvénient ; alors j'ordonnai de la répéter huit jours, quinze jours de suite, jusqu'à indigestion. { Le charme rompu, Richard a continué d'être joué sans qu'on y songeât davantage, jusqu'au moment où les Bourbons à leur tour l'ont proscrit, parce qu'un tendre intérêt le consacrait désormais, à ma personne. » 

Étrange vicissitude, qui s'est, renouvelée encore, nous a-t-on dit, pour le drame du *Prince Édouard* ou du *Prétendant en Écosse*. L'Empereur l'avait interdit à cause des Bourbons, et les Bourbons viennent de l'interdire à cause de l'Empereur.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 26 avril 1816.

Ma visite à Plantation-House. – Insinuation. – Première méchanceté de sir H. Lowe. – Proclamations de Napoléon. – Sa politique en Égypte. – Aveu d'acte illégal.

J'ai été à Plantation-House faire ma visite. } Lady Lowe m'a paru belle, aimable, un tant soit peu actrice. Sir Hudson Lowe l'a épousée peu de temps avant son départ d'Europe, et précisément, nous a-t-on dit, pour l'aider à faire les honneurs de la Colonie. J'ai compris que cette dame était veuve d'un des officiers de l'ancien régiment de sir Hudson Lowe, et sœur d'un colonel tué à Waterloo. 

Le gouverneur m'a témoigné une politesse et une bienveillance toutes particulières, qui m'ont frappé. Nous étions de connaissance depuis longtemps, sans que je m'en doutasse, m'a-t-il dit. Depuis longtemps l'*Atlas de M. Le Sage*, continuait-il, avait charmé ses instants, sans qu'il pût imaginer certainement alors la circonstance qui lui ferait connaître son auteur. ¶ Il s'était procuré cet ouvrage en Sicile, où il l'avait fait venir de Naples en contrebande. Il ne tarissait pas sur les louanges données à l'*Atlas* ; il avait souvent lu la bataille d'Iéna avec le général Blucher, au quartier-général duquel il était commissaire de sa nation ¶, dans la campagne de 1814 ; il avait toujours admiré les expressions libérales, l'esprit de modération et d'impartialité avec lesquels l'Angleterre, bien qu'ennemie, y était constamment traitée ; mais certains passages équivoques l'avaient grandement frappé dans le temps, observait-il ; c'étaient des passages d'opposition ou de censure envers celui qui nous gouvernait. Il les expliquait par ma qualité et mes doctrines d'ancien émigré ; et aujourd'hui cela lui semblait une singulière contradiction de me retrouver ici, auprès de cette personne, etc., etc., etc.

Or nous venions d'apprendre que sir H. Lowe avait toujours été en Italie un chef de haute police, un agent actif d'espionnage et d'embauchage. Je n'ai pu me défendre, je l'avoue, de soupçonner, dans cette conversation, certaine insinuation. S'il en eût été ainsi, et l'Empereur n'en a pas douté, la chose était assez bien embarquée de sa part ; et si je me fusse moins respecté, je pouvais lui faire beau jeu, et le laisser aller fort loin ; mais je me suis contenté de répondre qu'il s'était tout à fait mépris sur l'application des passages équivoques, et qu'ils ne pouvaient s'adresser à Napoléon, puisqu'il me voyait auprès de lui.

J'ai trouvé chez moi au retour, deux ouvrages français que sir H. Lowe m'avait envoyés dès le matin, avec un billet dans lequel il exprimait son espoir qu'ils seraient agréables à l'Empereur. Le croirait-on !

le premier de ces ouvrages était *l'Ambassade de Varsovie*, par l'abbé de Pradt !... *Première méchanceté de sir H. Lowe* ! car c'était une nouveauté, il est vrai ; mais un véritable libelle, uniquement dirigé contre Napoléon.

— { Quant au second, au premier instant je l'ai cru un trésor ; j'ai pensé qu'il allait tout à fait nous tenir lieu des moniteurs, et nous fournir tous les matériaux qui nous manquaient. C'était le Recueil des proclamations et de toutes les pièces officielles de Napoléon, comme *Général*, comme *Premier Consul*, comme *Empereur* : mais il était du libelliste Goldsmith, fort incomplet ; les plus beaux bulletins sont supprimés, les discours au Corps Législatif sont tronqués, etc., etc. Toutefois, dans cet état d'imperfection, ce recueil demeure encore le plus beau monument qu'aucun homme ait jamais laissé sur la terre³⁵.

L'Empereur, après le dîner, s'est amusé à lire dans Goldsmith quelques-unes de ses proclamations à l'armée d'Italie. Elles réagissaient sur lui-même }, il s'y complaisait, il en était ému. « Et ils ont osé dire que je ne savais pas écrire ! s'est-il écrié... »

— { Il est ensuite passé aux proclamations d'Égypte, et a beaucoup plaisanté sur celle dans laquelle il se donnait comme inspiré et envoyé de Dieu.

« C'était du charlatanisme, convenait-il ; mais du plus haut. D'ailleurs, tout cela n'était que pour être traduit en beaux vers arabes, par un de leurs scheiks les plus habiles. Mes Français, disait-il, ne faisaient qu'en rire, et leurs dispositions à cet égard étaient telles, en Italie et en Égypte, que pour pouvoir les ramener à entendre citer la religion,

35. Il s'agit du *Recueil des manifestes (Collection of the decrees of Napoleon Bonaparte)*, par Lewis Goldsmith, paru en 1811. (JMS)

j'étais obligé d'en parler fort légèrement moi-même, de placer les juifs à côté des chrétiens, les rabbins à côté des évêques. »

Du reste il était faux, comme on le disait dans Goldsmith, qu'il se fût jamais habillé en musulman ; s'il était jamais entré dans une mosquée, cela avait toujours été, disait-il, comme vainqueur, jamais comme fidèle (je renvoie à cet égard aux campagnes d'Égypte) ; il donnait trop à la gravité, avait trop de respect de lui-même pour avoir jamais laissé échapper aucun signe équivoque à ce sujet.

« Et après tout, observait-il gaîment, ce n'est pas qu'il eût été impossible que les circonstances m'eussent amené à embrasser l'islamisme ; et, comme disait cette bonne reine de France : *Vous m'en direz tant !...* Mais ce n'eût été qu'à bonne enseigne ; il m'eût fallu pour cela au moins jusqu'à l'Euphrate. Le changement de religion, inexcusable pour des intérêts privés, peut se comprendre peut-être par l'immensité de ses résultats politiques. Henri IV avait bien dit : *Paris vaut bien une messe*. Croit-on que l'empire d'Orient, et peut-être la sujétion de toute l'Asie, n'eussent pas valu un turban et des pantalons ; car c'est au vrai uniquement à quoi cela se fût réduit. Les grands scheiks s'étaient étudiés à nous faire beau jeu, ils avaient aplani les grandes difficultés ; ils permettaient le vin, et nous faisaient grâce de toute formalité corporelle ; nous ne perdions donc que nos culottes et un chapeau. Je dis nous, car l'armée, disposée comme elle l'était, s'y fût prêtée indubitablement, et n'y eût vu que du rire et des plaisanteries. Cependant voyez les conséquences ! je prenais l'Europe à revers, la vieille civilisation européenne demeurait cernée, et qui eût songé alors à inquiéter le cours des destinées de notre France, ni celui de la régénération du siècle !...

« Qui eût osé l'entreprendre ! Qui eût pu y parvenir ! etc. »

L'Empereur continuant de parcourir Goldsmith, est tombé par hasard sur l'acte des consuls qui cassait le commandant de Mantoue, pour la reddition de sa place. « C'était un acte illégal, tyrannique, sans doute, a-t-il observé ; mais ici c'était un mal nécessaire, c'était la faute des lois. Il était cent fois, mille fois coupable, et pourtant il est douteux que nous l'eussions fait condamner. Son acquittement eût produit le plus mauvais effet. Nous le frappâmes donc avec l'arme de l'opinion ; mais, je le répète, c'était un acte tyrannique, un de ces coups de boutoirs indispensablement nécessaires parfois, au milieu des grandes nations, et dans les grandes circonstances. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑


Samedi 27 avril 1816.

Première insulte, première barbarie de sir H. Lowe. – Traits caractéristiques.

Le gouverneur, sir Hudson Lowe, est venu sur les deux heures. Il a fait demander à l'Empereur son agrément pour qu'on fit comparaître tous ses domestiques devant lui. *Première insulte de sir Hudson Lowe.*

Il voulait probablement vérifier s'ils avaient fait leur déclaration avec pleine et libre volonté. M. de Montholon, chargé du service de la maison, a répondu, au nom de l'Empereur, à sir Hudson Lowe, que Sa Majesté ne pouvait imaginer qu'on eût la prétention de mettre le doigt entre lui et son valet de chambre ; que si on demandait sa permission, il la refusait ; que si les instructions portaient cette mesure, on avait la force, on pouvait la remplir ; que ce serait un outrage de plus, ajouté à ceux que le ministère anglais accumulait sur sa tête.

Je les ai joints à cet instant ; il m'a été aisé de voir que les deux interlocuteurs étaient peu satisfaits l'un de l'autre. Après quelques moments de silence et de mécontentement apparent, le gouverneur, s'adressant à moi, m'a dit qu'il semblait qu'autour de l'Empereur on ne cherchât qu'à créer des désagréments et des embarras. Il m'a mis au courant ; je lui ai observé qu'il était assez simple que l'Empereur, ayant une maison, qu'il n'avait pas demandée, il n'y voulût pas de son gré aucune interférence étrangère. Que si lui, gouverneur, avait quelques doutes à éclaircir, relativement aux domestiques, il avait deux systèmes à suivre : des voies indirectes, inaperçues, qui ne blessent point, ou bien la force et l'autorité ; qu'il possédait celles-ci, et que rien ne pouvait le gêner à cet égard : mais que la route qu'il prenait était fort éloignée de nos mœurs. Que l'Empereur, du reste, voulait se montrer l'homme le plus facile et le plus tranquille du monde, dans sa situation nouvelle ; qu'il se retirait en lui-même, ne voulant, ne demandant rien ; sentant, dévorant tout ; que la fortune avait pu lui arracher la puissance ; mais que rien ne pouvait le dépouiller du respect de lui-même ; que la connaissance, la délicatesse de sa dignité étaient les seules choses qui lui restassent, dont il pût se dire le maître.

Toutefois les domestiques vinrent ; M. de Montholon et moi nous nous mîmes à l'écart, pour ne pas sanctionner une telle mesure par notre présence. Le gouverneur leur parla et vint nous joindre ensuite, nous disant : « Je suis content à présent, je puis mander à mon gouvernement que tous ont signé de plein gré et de leur bonne volonté. » } 

Il lui restait pourtant de l'humeur sans doute ; car il se mit, assez hors de propos, à nous vanter la beauté du site, nous disant qu'après tout, nous n'étions pas si mal. Et comme nous observions que dans ce climat brûlant nous restions sans ombrage, sans un seul arbre. *On*

en plantera, nous dit-il. Quel mot atroce !..... *Première barbarie de sir Hudson Lowe !* et il nous a quittés.

Vers les cinq heures, l'Empereur est monté en voiture pour faire un tour de promenade. En sortant de chez lui, il nous a dit : « *Messieurs, un homme de moins, et j'étais le maître du monde !* Cet homme, le devinez-vous ? » Nous écoutions..... « Eh ! bien, c'est l'abbé de Pradt, a-t-il dit, l'aumônier du Dieu Mars. » Nous nous sommes mis à rire.

— { « Je n'en impose pas, a-t-il continué, c'est ainsi qu'il commence dans son *Ambassade de Varsovie*, vous pouvez le lire. C'est un bien méchant ouvrage contre moi ; un vrai libelle, dans lequel il m'accable de torts, d'injures, de calomnies. Mais soit que j'aie été bien disposé, soit qu'il n'y ait, comme on dit, que la vérité qui blesse, il n'a fait que me faire rire, il m'a vraiment amusé. » }

Au retour de la promenade, l'Empereur est rentré chez lui et a travaillé avec l'un de ces Messieurs.

Deux de nous avaient parfois des différends. On ne le trouve ici que parce que j'y rencontre des traits caractéristiques de l'âme et du cœur de celui à qui nous nous étions consacrés ; et puis d'ailleurs les papiers du temps et le retour de l'un d'eux en Europe, à cause de cette circonstance, l'ont assez fait connaître.

Me rendant au salon pour y attendre le dîner, j'y ai trouvé l'Empereur qui s'exprimait avec la dernière chaleur sur ce sujet, qui le contrariait à l'excès ; cela a été fort long, très vif, fort touchant...

Vous m'avez suivi pour m'être agréables, dites-vous ? *Soyez frères !* autrement vous ne m'êtes qu'importuns !... Vous voulez me rendre heureux ? *Soyez frères !* autrement vous ne m'êtes qu'un supplice !

Vous parlez de vous battre, et cela sous mes yeux ! ne suis-je donc plus tout pour vos soins, et l'œil de l'étranger n'est-il pas arrêté sur nous !... Je veux qu'ici chacun soit animé de mon esprit... je veux que chacun soit heureux autour de moi ; que chacun surtout y partage le peu de jouissances qui nous sont laissées. Il n'est pas jusqu'au petit Emmanuel que voilà que je ne prétende en avoir sa part complète...


Le dîner seul a terminé la mercuriale ; l'Empereur y a été silencieux. Au dessert il s'est fait apporter Voltaire, et a entamé la lecture de quelques-unes de ses pièces, qu'il a interrompue bientôt après. Nous nous en dégoûtons chaque jour davantage.

L'Empereur s'est retiré de très bonne heure, et bientôt après m'a fait appeler dans sa chambre à coucher, où je suis demeuré assez tard...

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 28 avril 1816.

Abbé de Pradt. – Son ambassade à Varsovie. – Guerre de Russie. – Son origine.

 { L'Empereur est revenu sur M. l'abbé de Pradt³⁶ et son ouvrage ; il le réduisait à la première et à la dernière page. « Dans la première, disait-il, il se donne pour le seul homme qui ait arrêté Napoléon dans sa course ; dans la dernière, il laisse voir que l'Empereur, à son

36. Dominique Dufour de Pradt, archevêque de Malines, ambassadeur de France à Varsovie, et auteur d'une Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie (publié en 1815). (*JMS*)

passage, au retour de Moscou, le chassa de son ambassade, ce qui est vrai ; et c'est ce que son amour-propre cherche à défigurer ou à venger : voilà tout l'ouvrage.

« Mais l'abbé, continuait-il, n'avait rempli à Varsovie aucun des buts qu'on se proposait ; il avait, au contraire, fait beaucoup de mal. Les bruits contre lui étaient accourus en foule de toutes parts au-devant de moi. Les auditeurs de son ambassade, ces jeunes gens même, avaient été choqués de sa tenue, et furent jusqu'à l'accuser d'intelligence avec l'ennemi, ce que je fus loin de croire. Mais il eut en effet avec moi une longue conversation qu'il dénature, comme de raison ; et c'est pendant même qu'il débitait complaisamment un long verbiage d'esprit, que je jugeais être autant d'inepties et d'impertinences, que je griffonnai sur le coin de la cheminée, sous les propres yeux de M. de Pradt, et tout en l'écoutant, l'ordre de le retirer de son ambassade et de l'envoyer au plus tôt en France³⁷. Circonstance qui fit beaucoup rire alors, et que l'abbé semble tenir extrêmement à dissimuler. »


Du reste, je ne puis me refuser de transcrire ici ce qu'il dit, dans cet ouvrage, de la Cour, de l'Empereur Napoléon à Dresde, parce que ces paroles font image, et donnent une juste idée de la nature des choses et des personnes en ce moment-là.

« Ô vous, y est-il dit, qui voulez vous faire une juste idée de la prépotence qu'a exercée en Europe l'Empereur Napoléon ! qui désirez mesurer les degrés de frayeur au fond de laquelle étaient tombés presque tous les Souverains ! transportez-vous en esprit à Dresde, et venez-y contempler ce Prince superbe, au plus haut période de sa gloire, si voisin de sa dégradation !

37. Voyez lettres du Cap. (LC)

« L'Empereur occupait les grands appartements du château ; il y avait mené une partie nombreuse de sa maison, il y tenait table, et à l'exception du premier dimanche, où le roi de Saxe donna un gala, ce fut toujours chez Napoléon que les Souverains et une partie de leurs familles se réunirent, d'après les invitations adressées par le grand-maréchal de son palais. Quelques particuliers y étaient admis. J'ai joui de cet honneur, le jour de ma nomination à l'ambassade de Varsovie.

« Les levers de l'Empereur se tenaient, comme aux Tuileries, à neuf heures. C'est là qu'il fallait voir en quel nombre, avec quelle soumission craintive, une foule de princes, confondus avec les courtisans, souvent à peine aperçus par eux, attendaient le moment de comparaître devant le nouvel arbitre de leurs destinées. »

Ce morceau et quelques autres d'une aussi grande vérité et d'une aussi belle diction, sont étouffés sous une foule de détails pleins de déguisement et de malice. Ce sont des faits dénaturés, dit l'Empereur, des conversations mutilées ; et, s'arrêtant sur les détails de l'Impératrice d'Autriche, comblée d'adulations, et sur ceux de l'Empereur Alexandre, dont l'auteur vante les vertus aimables, les qualités brillantes au détriment et en opposition de lui, Napoléon, il a conclu : « Certes ce n'est pas là un évêque français, c'est un mage de l'Orient, adorateur du soleil qui s'élève. » Et ici je vais supprimer encore, et par un sentiment de justice puisé dans ses derniers écrits, plusieurs autres articles et beaucoup de détails. } 

Toutefois à ses efforts pour prouver que nous avons été les injustes agresseurs dans la querelle de Russie, je vais opposer ce qui suit :

{ L'Empereur, parlant de cette guerre, disait : « Il n'est point de petits événements pour les nations et les souverains : ce sont eux qui

gouvernent leurs destinées. Depuis quelque temps, il s'était élevé de la mésintelligence entre la France et la Russie.

« La France reprochait à la Russie la violation du système continental.

« La Russie exigeait une indemnité pour le duc d'Oldenbourg³⁸, et élevait d'autres prétentions.

« Des rassemblements russes s'approchaient du duché de Varsovie ; une armée française se formait au nord de l'Allemagne. Cependant on était encore loin d'être décidé à la guerre, lorsque tout à coup une nouvelle armée russe se met en marche vers le duché, et une note insolente est présentée à Paris, comme *ultimatum*, par l'ambassadeur russe³⁹, qui, au défaut de son acceptation, menace de quitter Paris sous huit jours.

« Je crus alors la guerre déclarée. Depuis longtemps je n'étais plus accoutumé à un pareil ton. Je n'étais pas dans l'habitude de me laisser prévenir ; je pouvais marcher à la Russie, à la tête du reste de l'Europe ; l'entreprise était populaire, la cause était européenne ; c'était le dernier effort qui restait à faire à la France ; ses destinées, celles du nouveau système européen, étaient au bout de la lutte. La Russie était la dernière ressource de l'Angleterre ; la paix du globe était en Russie, et le succès ne devait point être douteux. Je partis ; toutefois, arrivé à la frontière, moi à qui la Russie avait déclaré la guerre en retirant son ambassadeur, je crus devoir envoyer le mien (Lauriston) à l'Empereur Alexandre, à Wilna ; il fut refusé et la guerre commença.

38. Oncle d'Alexandre I^{er}. (JMS)

39. Alexandre Kourakine (1752-1818), ambassadeur de Russie à Paris de 1808 à 1812. (JMS)

Cependant, qui le croirait ! Alexandre et moi nous étions tous les deux, continuait l'Empereur, dans l'altitude de deux bravaches, qui, sans avoir envie de se battre, cherchent à s'effrayer mutuellement. Volontiers je n'eusse pas fait la guerre ; j'étais entouré, encombré de circonstances inopportunes, et tout ce que j'ai appris depuis m'assure qu'Alexandre en avait bien moins envie encore.

« M. de Romanzof, qui avait conservé des relations à Paris, et qui plus tard, au moment des échecs éprouvés par les Russes, fut fort maltraité par Alexandre pour la résolution qu'il lui avait fait prendre, l'avait assuré que le moment était venu où Napoléon, embarrassé, ferait des sacrifices pour éviter la guerre ; que l'occasion était favorable, qu'il fallait la saisir ; qu'il ne s'agissait que de se montrer et de parler ferme ; qu'on aurait les indemnités du duc d'Oldenbourg ; qu'on acquerrait Dantzig, et que la Russie se créerait une immense considération en Europe.



Alexandre Kourakine, ambassadeur de Russie à Paris, par Borovikovskiy.

« Telle était la clef du mouvement des troupes russes, et de la note insolente du prince Kourakine, qui, sans doute, n'était pas dans le secret, et qui avait eu le tort, par son peu d'esprit, d'exécuter ses instructions trop à la lettre. La même présomption, le même système amena encore le refus de recevoir Lauriston à Wilna ; et voici, disait Napoléon, les vices et le malheur de ma diplomatie


nouvelle : elle demeurait isolée, sans affinité, sans contact au milieu des objets qu'il s'agissait de manier. Si j'avais eu un ministre des relations extérieures de la vieille aristocratie, un homme supérieur, il eût pu, il eût dû dans la conversation, deviner cette nuance, et nous n'eussions pas eu la guerre. Talleyrand en eût été capable peut-être, mais ce fut au-dessus de la nouvelle école. Pour moi, je ne pouvais pourtant deviner tout seul ; la dignité m'interdisait les éclaircissements personnels ; je ne pouvais juger que sur les pièces, et j'avais beau les tourner, les retourner, arrivé à un certain point, elles demeureraient muettes, et ne pouvaient répondre à toutes mes attaques.

« À peine eus-je ouvert la campagne, que le masque tomba ; les vrais sentiments de l'ennemi durent se montrer. Au bout de trois ou quatre jours, frappé de nos premiers succès, Alexandre me dépêcha quelqu'un pour me dire que si je voulais évacuer le territoire envahi, revenir au Niémen, il allait traiter. Mais à mon tour je pris cela pour une ruse ; j'étais enflé du succès, j'avais pris l'armée russe en flagrant délit ; tout était culbuté et en désordre ; j'avais coupé Bagration ; je devais espérer de le détruire ; je crus donc qu'on ne voulait que gagner du temps pour le sauver et se rallier. Nul doute que si j'avais été convaincu de la bonne foi d'Alexandre, je n'eusse accédé à sa demande. Je serais revenu au Niémen, il n'eût pas passé la Dwina ; Wilna eût été neutralisé ; nous nous y serions rendus, chacun avec deux ou trois bataillons de notre garde ; nous eussions traité en personne. Que de combinaisons j'eusse introduites !... Il n'eût eu qu'à choisir !... Nous nous serions séparés bons amis...

« Et malgré les événements qui ont suivi et le laissent triomphant, est-il bien prouvé que ce parti eût été moins avantageux pour lui que ce qui est arrivé depuis ? Il est venu à Paris, il est vrai, mais avec toute l'Europe. Il a acquis la Pologne ; mais quelles seront les suites

de l'ébranlement donné à tout le système européen, de l'agitation donnée à tous les peuples, de l'accroissement de l'influence européenne sur le reste de la Russie, par l'agglomération des acquisitions nouvelles, par les courses lointaines des soldats russes, par l'influence des hommes et des lumières hétérogènes qui viennent s'y réfugier de toutes parts ! etc., etc.

Les souverains russes se contenteront-ils de consolider ce qu'ils ont acquis ? Mais si l'ambition les saisit au contraire, à quelle entreprise, à quelle extravagance ne peuvent-ils pas se livrer ! et pourtant ils ont perdu Moscou, ses richesses, ses ressources, celles d'un grand nombre d'autres villes ! Ce sont autant de plaies qui saigneront plus de cinquante ans. Et pourtant que n'aurions-nous pas pu fixer à Wilna pour le bien-être de tous, pour celui des peuples aussi bien que pour celui des rois !!!... »

Dans un autre moment, l'Empereur disait : « J'ai pu partager l'Empire turc avec la Russie ; il en a été plus d'une fois question entre nous. Constantinople l'a toujours sauvé. Cette capitale était le grand embarras, la vraie pierre d'achoppement. La Russie la voulait ; je ne devais pas l'accorder : c'est une clef trop précieuse ; elle vaut à elle seule un Empire : celui qui la possédera peut gouverner le monde. » § 

Et comme l'Empereur se résumant en est revenu à dire : « Qu'a donc gagné Alexandre qu'il n'eût obtenu à Wilna à bien meilleur compte ? » Il est échappé à quelqu'un de dire : Sire, d'avoir vaincu et d'être demeuré triomphant. – Ce pourra être la pensée du vulgaire, s'est écrié l'Empereur ; ce ne saurait être celle d'un roi. Un roi, s'il gouverne par lui-même, ou ses conseils, s'il en est incapable, ne doit point, dans une aussi grande entreprise, avoir pour but la victoire ; mais bien ses résultats. Et puis ne s'arrêterait-on même qu'à cette

considération vulgaire, je maintiens que le but encore serait manqué ; car ici la palme des suffrages doit demeurer au vaincu.

« Qui pourrait mettre en parallèle mes succès d'Allemagne avec ceux des alliés en France ? Les gens éclairés, réfléchis, l'histoire, ne le feront point.

« Les alliés sont venus traînant toute l'Europe contre presque rien du tout. Ils présentaient six cent mille hommes en ligne, ils avaient une réserve égale. S'ils étaient battus, ils ne couraient aucun risque ; ils se repliaient. Moi, au contraire, en Allemagne, à cinq cents lieues au loin, j'étais à peine à force égale ; je demeurais entouré de puissances et de peuples retenus seulement par la crainte ; à chaque instant, au premier échec, ils pouvaient se déclarer. Je triomphais au milieu des périls toujours renaissants ; il me fallait sans cesse autant d'adresse que de force. Qu'il me fallut un étrange caractère dans toutes ces entreprises, un étrange coup d'œil, une étrange confiance dans mes combinaisons, désapprouvées par tous ceux peut-être qui m'environnaient !

— ¶ « Quels actes les alliés opposeront-ils à de tels actes ? Si je n'eusse vaincu à Austerlitz, j'allais avoir toute la Prusse sur les bras. Si je n'eusse triomphé à Iéna, l'Autriche et l'Espagne se déclaraient sur mes derrières. Si je n'eusse battu à Wagram, qui ne fut pas une victoire aussi décisive, j'avais à craindre que la Russie ne m'abandonnât, que la Prusse ne se soulevât, et les Anglais étaient déjà devant Anvers. ¶ —


« Toutefois quelles ont été mes conditions après la victoire ?

« À Austerlitz, j'ai laissé la liberté à Alexandre, que je pouvais faire mon prisonnier⁴⁰.

« Après Iéna, j'ai laissé le trône à la maison de Prusse, que j'en avais abattue.

« Après Wagram, j'ai négligé de morceler la monarchie autrichienne.

« Attribuera-t-on tout cela à de la simple magnanimité ? Les gens forts et profonds auraient le droit de m'en blâmer. Aussi, sans repousser ce sentiment, qui ne m'est pas étranger, aspirais-je à de plus hautes pensées encore. Je voulais préparer la fusion des grands intérêts européens, ainsi que j'avais opéré celle des partis au milieu de nous. J'ambitionnais d'arbitrer un jour la grande cause des peuples et des rois ; il me fallait donc me créer des titres auprès des rois, me rendre populaire au milieu d'eux. Il est vrai que ce ne pouvait être sans perdre auprès des peuples, je le sentais bien ; mais j'étais tout puissant et peu timide ; je m'inquiétais peu des murmures passagers des peuples, bien sûr que le résultat devait me les ramener infailliblement.

 { « Cependant, continuait l'Empereur, je fis une grande faute après Wagram, celle de ne pas abattre l'Autriche davantage. Elle demeurerait trop forte pour notre sûreté : c'est elle qui nous a perdus. Le lendemain de la bataille, j'aurais dû faire connaître, par une proclamation, que je ne traiterais avec l'Autriche, que sous la séparation préalable des trois couronnes d'Autriche, de Hongrie et de Bohême.

40. Depuis mon retour en Europe, on m'a assuré qu'il existait deux billets au crayon, de l'empereur Alexandre, sollicitant anxieusement qu'on le laissât passer. Si cela était vrai, quelle vicissitude de fortune ! Le vainqueur magnanime aurait péri dans les fers, au loin de l'Europe, privé de sa famille ; et précisément au nom du vaincu qu'il avait si généreusement écouté !!! (LC)

« Et, le croira-t-on ! un prince de la maison d'Autriche m'a fait insinuer plusieurs fois de lui en faire passer une, ou même de le mettre sur le trône de sa maison, alléguant que ce ne serait qu'alors que cette puissance marcherait de bonne foi avec moi. Il offrait de me donner en espèce d'otage,, en outre de toutes les garanties imaginables.


L'Empereur disait s'en être même occupé. Il avait balancé quelque temps avant son mariage avec Marie-Louise ; mais depuis, continuait-il, il en eût été incapable. Il se sentait des sentiments trop bourgeois sur l'article des alliances, disait-il : « L'Autriche était devenue ma famille ; et pourtant ce mariage m'a perdu, observait-il. Si je ne m'étais pas cru tranquille et même appuyé sur ce point, j'aurais retardé de trois ans la résurrection de la Pologne, j'aurais attendu que l'Espagne fût soumise et pacifiée. } J'ai posé le pied sur un abîme recouvert de fleurs ? etc., etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 29 avril 1816.

L'Empereur souffrant. – Premier jour de complète réclusion. – Ambassadeurs persan et turc. – Anecdotes.

{ Sur les cinq heures, le grand-maréchal m'a fait une petite visite dans ma chambre ; il n'avait pu voir l'Empereur, qui était resté enfermé toute la journée, étant souffrant et n'ayant voulu voir personne. Sur la fin du jour, je suis allé me promener dans les allées que l'Empereur parcourt d'ordinaire vers ce temps ; j'étais triste de m'y trouver seul. Nous avons dîné sans lui.

Sur les neuf heures, au moment où je calculais que la journée se serait écoulée sans que je le visse, il m'a fait demander ; je lui ai témoigné de l'inquiétude. Il m'a dit qu'il était bien, qu'il ne souffrait pas, qu'il lui avait pris fantaisie de demeurer seul ; qu'il avait lu toute la journée, et qu'elle lui avait paru courte et d'un calme parfait. } 

Cependant il avait l'air triste, ennuyé. Dans son désœuvrement il a pris mon *Atlas*, qui s'est ouvert à la mappemonde ; il s'est arrêté sur la Perse. « Je l'avais bien judicieusement ajustée, a-t-il dit ; quel heureux point d'appui pour mon levier, soit que je voulusse inquiéter la Russie, ou déborder sur les Indes. J'avais commencé des rapports avec ce pays, et j'espérais les amener jusqu'à l'intimité, aussi bien qu'avec la Turquie. Il était à croire que ces animaux eussent assez compris leurs intérêts pour cela ; mais ils m'ont échappé l'un et l'autre au moment décisif : l'or des Anglais a été plus fort que mes combinaisons ! Quelques ministres infidèles auront, pour quelques guinées, livré l'existence de leur pays ; résultat ordinaire sous des monarques de sérail ou des rois fainéants. »

De là l'Empereur, laissant la haute politique, est passé à des anecdotes de sérail, puis aux Persans de Montesquieu et à ses *Lettres*, qu'il disait pleines d'esprit, d'observations fines, et surtout la satire sanglante du temps. Il s'est ensuite arrêté sur les ambassadeurs turc et persan qui ont demeuré à Paris sous son règne ; il me demandait quelle impression ils avaient produite dans la capitale ; s'ils y faisaient des visites, s'ils recevaient du monde, etc., etc.

Je répondais qu'un moment ils avaient occupé la capitale, et fort longtemps fait le spectacle de la Cour, le Persan surtout. À son arrivée, il recevait volontiers, et comme il distribuait facilement des essences et



🔍 Asker Khan, ambassadeur de Perse,
par Girodet.

allait même jusqu'aux schalls⁴¹, il y eut fureur parmi les femmes ; mais le grand nombre le força bientôt de borner sa libéralité, et dès lors, et le moment de la vogue passée, il ne fut plus question de lui. J'ajoutais à l'Empereur, qu'à la Cour, et quand Sa Majesté n'y était pas, nous nous étions permis parfois, très inconsidérément sans doute, quelques espiègleries à leur égard. Un jour entre autres, à un concert de l'Impératrice Joséphine, *Asker Kkan*⁴², avec sa longue barbe peinte, s'ennuyant sans doute de cette musique,

s'endormit debout adossé à la muraille, ses pieds un tant soit peu en avant, appuyés à un fauteuil que retenait le coin de la cheminée ; on trouva gai de le lui soutirer doucement, de sorte qu'il manqua glisser tout de son long, et ne se retint qu'en faisant un bruit effroyable. C'était celui des deux qui entendait le mieux la plaisanterie ; cependant cette fois il se fâcha violemment ; et comme nous ne nous comprenions que des yeux et du geste, la scène était des plus plaisantes. Le soir l'Impératrice, qui se fit expliquer la cause du bruit qu'elle avait entendu, en rit beaucoup, et gronda bien davantage. « C'était très mal assurément, observait l'Empereur ; mais aussi que diable venait-il faire là ? – Sire, il venait faire sa cour, ainsi que son camarade le Turc ; ils espéraient que Votre Majesté le saurait, bien qu'elle fût peut-être alors à cinq cents lieues. » J'ajoutais que nous leur avions vu faire des

41. Châles. (JMS)

42. Asker Khan Afchar, ambassadeur de Perse à Paris en 1808-1809. (JMS)

actes de courtoisie bien plus forts encore, quoiqu'il ne s'en fut peut-être pas aperçu davantage. « Nous les avons vus, lui disais-je, après les grandes audiences diplomatiques du dimanche, suivre Votre Majesté à la messe, et partager les travées de la chapelle avec des cardinaux de la sainte Église romaine. – Quelle monstruosité pour eux ! s'écriait l'Empereur. Quel renversement de tous leurs principes et de toutes leurs coutumes ! Que de choses extraordinaires j'ai fait faire ! et pourtant rien de tout cela n'était commandé, pas même aperçu ! »

La conversation continuant sur les deux Orientaux, je racontais qu'on m'avait dit que l'archi-chancelier Cambacérès leur avait un jour donné un grand dîner à tous deux ensemble. Quoique des mêmes contrées et de la même religion, ils montraient pourtant deux nuances fort différentes : le Turc, disciple d'Omar⁴³, était le janséniste ; le Persan, sectateur d'Ali⁴⁴, était le jésuite. On disait plaisamment qu'à ce repas ils s'observaient l'un et l'autre à l'égard du vin, comme deux évêques auraient pu le faire pour le gras du vendredi.

Le Turc, atrabilaire et ignorant, fut déclaré n'être qu'une grosse bête. Le Persan, littérateur et fort causant, passa pour avoir beaucoup d'esprit. On observa qu'il prenait tous ses mets à pleines mains, n'employant que ses doigts pour manger, et il s'en serait peu fallu qu'il n'eût servi ses voisins de la sorte. Un de nos usages le frappa, c'était de nous voir manger du pain avec tous nos mets : il ne concevait pas que nous nous crussions obligés, disait-il, de manger constamment de la même chose avec toutes choses.

Je dois avoir déjà dit que rien n'amuse et ne distrait plus complètement l'Empereur, que le récit des mœurs et des histoires de nos salons.

43. Sunnite. (*JMS*)

44. Chiite. (*JMS*)

L'émigration, le faubourg Saint-Germain, étaient des sujets sur lesquels il revenait avec moi le plus volontiers, dès que nous étions ensemble ; et il expliquait cela, me disant une fois : « J'étais au fait des miens ; mais j'ai toujours ignoré ceux-là. » C'était d'ailleurs en lui, observait-il, le penchant naturel de savoir ce qui se passait chez le voisin, le comméragé des petites villes. « Ce n'est pas, ajoutait-il, qu'on ne m'en parlât beaucoup au temps de ma puissance ; mais si l'on m'en disait du bien, je me tenais aussitôt en garde, je craignais les insinuations, et si l'on m'en parlait mal, je me défiais de la délation et j'avais à me défendre du mépris. Ici, mon cher, aucun de ces inconvénients ; vous et moi nous sommes déjà de l'autre monde, nous causons aux Champs-Élysées : vous êtes sans intérêts, et moi sans défiance. »

J'étais donc heureux quand l'occasion de raconter se présentait, et je la saisisais avec empressement. Du reste, l'Empereur me devinait à cet égard et m'en tenait compte ; car à la fin d'une de mes histoires, me pinçant l'oreille, il me dit d'un son de voix qui me ravissait : « J'ai trouvé dans votre atlas qu'un Roi du Nord ayant été muré dans un cachot, un soldat avait demandé et obtenu de s'y enfermer avec lui pour le désennuyer, soit en le faisant parler, soit en lui racontant : mon cher, vous voilà ce soldat. » Je lui racontai donc en ce moment la mystification qu'on avait placée sur le compte de M. de Marbois ; elle était neuve pour l'Empereur.

Un jour Asker Khan, disait-on, qui était malade, et ennuyé de sa médecine persane, ordonna qu'on fût chercher M. *Bourdois*, un des fameux médecins de Paris ; on se trompa, et l'on fut chez M. de *Marbois*, ex-ministre du trésor, et alors président de la Cour des comptes. « Son Excellence l'ambassadeur de Perse, lui dit-on, est fort malade et désire avoir une entrevue avec vous. M. de Marbois ne voit pas d'abord quels rapports il peut avoir avec l'ambassadeur

de Perse. Toutefois c'était l'envoyé d'un grand prince, et il n'est rien dont la vanité ne s'accommode. Il s'y rend avec pompe, et il faut convenir que son costume n'était guère propre à détromper Asker Khan, qui, dès qu'il l'aperçoit lui tire la langue, lui tend le bras et lui présente le pouls. Ces gestes étonnent M. de Marbois ; mais ce pouvait être un usage de l'Orient. Il accepte la main et la lui serre, quand quatre estafiers entrent avec solennité, et vont placer sous le nez de monsieur l'ex-ministre un vase des moins équivoques, pour sa meilleure information⁴⁵ sur l'état du malade. À cette vue significative, le grave M. de Marbois se fâche tout rouge, et veut savoir ce qu'on a prétendu. Tout s'explique, c'est M. Bourdois qu'on a voulu avoir, la seule consonance des noms a fait toute l'erreur ; mais voilà pourtant M. de Marbois la risée de toute la capitale, et de longtemps il ne pourra se présenter nulle part, sans réveiller aussitôt en tous lieux une bruyante gaîté.

« Les salons de Paris sont terribles avec leurs quolibets, observait alors l'Empereur ; et cela parce qu'il faut convenir que la plupart sont pleins de sel et d'esprit. Avec eux on est toujours battu en brèche, et il est bien rare qu'on n'y succombe pas. – Il est sûr, disais-je, que nous ne respectons rien, que nous nous attaquons même aux dieux. Rien ne nous n'était sacré, et V. M. suppose bien qu'elle-même et l'Impératrice n'étaient pas épargnées. – Ah ! je le crois bien, répondait l'Empereur ; mais n'importe, racontez toujours. – Eh bien, Sire, on disait qu'un jour V. M. fort mécontente à la lecture d'une dépêche de Vienne, avait dit à l'Impératrice, dans sa colère et sa mauvaise humeur : *Votre père est une ganache*. Marie-Louise, qui ignorait beaucoup de termes français, s'adressant au premier courtisan qui lui tomba sous la main : – l'Empereur me dit que mon père est une ganache ; que veut dire

45. Pour l'examen des urines. (JMS)

cela ? A cette interpellation inattendue, le courtisan, dans son embarras, balbutia que cela voulait dire un homme sage, de poids, de bon conseil. À quelques jours de là, et la mémoire encore toute fraîche de sa nouvelle acquisition, l'Impératrice présidant le Conseil d'État, et voyant la discussion plus animée quelle ne voulait, interpella, pour y mettre fin, M. Cambacérès, qui, à ses côtés, bâillait tant soit peu aux corneilles. – C'est à vous à nous mettre d'accord dans cette occasion importante, lui dit-elle ; vous serez notre oracle ; car je vous tiens pour la première, la meilleure *ganache* de l'Empire. » À ces paroles de mon récit, l'Empereur riait à s'en tenir les côtes. « Ah quel dommage, disait-il, que cela ne soit véritable ! Voyez-vous bien l'ensemble du tableau : l'empesure compromise de Cambacérès, l'hilarité de tout le Conseil, et l'embarras de la pauvre Marie-Louise, épouvantée de tout son succès⁴⁶. »

La conversation avait duré longtemps ainsi, et peut-être y avait-il déjà plus de deux heures que j'étais avec l'Empereur ; je m'étais évertué à babiller tant et plus pour le distraire, et j'avais réussi. L'Empereur s'était ranimé ; il avait ri : quand il me renvoya il était beaucoup mieux, et moi je partais heureux.

46. En relisant pour la nouvelle impression, on m'a suggéré de supprimer ces deux dernières mauvaises plaisanteries, comme devant être peu agréables à ceux qu'elles concernent. Certes, si une pareille idée m'eût été présentée avant leur impression première, et qu'il me fût resté les moindres doutes, je me serais empressé de les mettre de côté ; mais les supprimer aujourd'hui qu'elles ont déjà été publiées, ce serait leur reconnaître précisément une importance qu'elles n'ont point, et ce serait tout à la fois, une véritable injure et à ceux qu'elles ne sauraient blesser, et à la masse des lecteurs qu'on semblerait croire hors d'état de les apprécier à leur juste valeur. Le temps n'est plus en France, où l'on perdait les personnes les plus distinguées par de simples plaisanteries ; une telle frivolité a disparu d'au milieu de nous ; on peut bien rire encore de contes faits à plaisir, quand ils sont gais ; mais ils ne sauraient altérer aucunement ni le caractère honorable, ni le souvenir des grands services, ni la considération méritée de ceux qui en sont l'objet ; et c'est ce que j'éprouvais en les répétant sans malice à quelqu'un qui lui-même ne pensait pas qu'il pût en être autrement.

Du reste, il doit être bien entendu que ma présente observation doit s'appliquer à toutes les circonstances de même nature, qui pourraient se trouver dans ce recueil. (LC)

Mardi 30 avril 1816.

Deuxième jour de réclusion. – L'Empereur reçoit le gouverneur dans sa chambre.
– Conversation caractéristique.

⌈ Je devais aller dîner avec mon fils à Briars, chez notre hôte, à notre ancienne demeure. Sur les trois heures et demie, je suis allé prendre les ordres de l'Empereur ; il était comme hier, et n'avait pas le projet de sortir davantage.

Un instant avant d'arriver à Hut's gate, chez Mme Bertrand, j'ai rencontré le gouverneur qui allait à Longwood. Il m'a demandé comment se portait l'Empereur. Je lui ai dit que j'en étais inquiet ; qu'il n'avait reçu aucun de nous hier ; qu'il m'avait dit ce matin être bien ; mais qu'à son visage j'eusse préféré qu'il m'eût dit être incommodé.

Vers les huit heures et demie, nous nous sommes mis en route pour revenir à Longwood ; il faisait très obscur. Le temps s'est mis à une pluie battante, aussi vive, aussi mordante que la grêle ; nous avons fait la course la plus désagréable, la plus pénible, la plus dangereuse ; à chaque instant à la veille de nous précipiter dans les abîmes, parce que nous galopions au hasard sans rien voir. Nous sommes arrivés transpercés. ⌋

L'Empereur avait donné l'ordre de m'introduire chez lui à mon retour. Il était bien ; mais il n'était pas sorti plus que la veille, et n'avait pas reçu davantage. Il m'attendait, a-t-il dit, et avait beaucoup de choses à me raconter.



¶ Ayant appris que le gouverneur était venu, il l'avait admis dans sa chambre, bien que n'étant pas babillé, et se trouvant obligé de garder son canapé. Il avait parcouru, vis-à-vis de lui, dans le calme le plus parfait, disait-il, tous les points qui pouvaient se présenter naturellement à l'esprit. Il a parlé de protester contre le traité du 2 août, où les monarques alliés le déclarent proscrit et prisonnier. Il demandait quel était le droit de ces souverains de disposer de lui sans sa participation, lui qui était leur égal, et avait été parfois leur maître.

S'il avait voulu se retirer en Russie, disait-il, Alexandre, qui s'était dit son ami, qui n'avait eu avec lui que des querelles politiques, s'il ne l'eût pas maintenu Roi, l'eût du moins traité comme tel. Le gouverneur n'en disconvenait pas.

S'il eût voulu, continuait-il, se réfugier en Autriche, l'Empereur François, sous peine de flétrissure et d'immoralité, ne pouvait lui interdire, non-seulement son empire, mais même sa maison, sa famille, dont lui, Napoléon, était membre. Le gouverneur en convenait encore.

« Enfin, si comptant mes intérêts personnels pour quelque chose, lui avait-il dit, je me fusse obstiné à les défendre en France les armes à la main, nul doute que les alliés ne m'eussent accordé par traité une foule d'avantages, peut-être même du territoire. » Le gouverneur, qui était demeuré longtemps sur les lieux, est convenu positivement qu'il eût obtenu sans peine quelque grand établissement souverain. – « Je ne l'ai pas voulu, avait poursuivi l'Empereur, je me suis décidé à quitter les affaires, indigné de voir les meneurs de la France la trahir, ou se méprendre grossièrement sur ses plus chers intérêts ; indigné de voir que la masse des représentants pouvait, plutôt que de périr, transiger avec cette indépendance sacrée, qui, non moins que l'honneur, est

aussi *une île escarpée et sans bords*. Dans cet état de choses, à quoi me suis-je décidé ? quel parti ai-je pris ? J'ai été chercher un asile dans un pays auquel on croyait des lois, chez un peuple dont pendant vingt ans j'avais été le plus grand ennemi. Vous autres, qu'avez-vous fait ?... Vos actes ne vous honoreront pas dans l'histoire ! Et toutefois il est une Providence vengeresse ; tôt ou tard vous en porterez la peine ! Un long temps ne s'écoulera pas que votre prospérité, vos lois n'expient cet attentat !... Vos ministres, par leurs instructions, ont assez prouvé qu'ils voulaient se défaire de moi ! Pourquoi les Rois qui m'ont pros- crit, n'ont-ils pas osé ordonner ouvertement ma mort ! L'un eût été aussi légal que l'autre ! Une fin prompte eût montré plus d'énergie de leur part, que la mort lente à laquelle on me condamne. Les Calabrais ont été bien plus humains, plus généreux que les souverains ou vos ministres ! Je ne me donnerai pas la mort ; je pense que ce serait une lâcheté ; il est noble et courageux de surmonter l'infortune ! chacun ici bas est tenu à remplir son destin ! mais si l'on compte me tenir ici, vous me la devez comme un bienfait ; car ma demeure ici est une mort de chaque jour ! L'île est trop petite pour moi, qui chaque jour faisais dix, quinze, vingt lieues à cheval ; le climat n'est pas le nôtre, ce n'est ni notre soleil ni nos saisons. Tout ici respire un ennui mortel ! la position est désagréable, insalubre ; il n'y a point d'eau ; ce coin de l'île est désert, il a repoussé ses habitants ! »

Le gouverneur ayant alors observé que ses instructions ordonnaient ces limites resserrées, qu'elles commandaient même qu'un officier le suivrait en tout temps. – « Si elles eussent été observées ainsi, je ne serais jamais sorti de ma chambre ; et si les vôtres ne peuvent point accorder plus d'étendue, vous ne pouvez désormais rien pour nous. Du reste, je ne demande ni ne veux rien. Transmettez mes sentiments à votre gouvernement. »

Il est échappé au gouverneur de dire : Voilà ce que c'est que de donner des instructions de loin, et sur une personne que l'on ne connaît pas. Il s'est rejeté sur ce qu'à l'arrivée de la maison ou du palais de bois qui est en route, on pourrait prendre peut-être de meilleures mesures ; que le vaisseau qui arrivait portait un grand nombre de meubles, des comestibles qu'on supposait lui être agréables ; que le Gouvernement faisait tous ses efforts pour adoucir sa situation.

L'Empereur a répondu que tous ces efforts se réduisaient à bien peu de choses : qu'il avait prié qu'on l'abonnât au *Morning Chronicle* et au *Statesman* pour lire *la question* sous les expressions les moins désagréables ; on n'en avait rien fait ; il avait demandé des livres, sa seule consolation, neuf mois étaient écoulés, il ne les avait point reçus ; il avait demandé des nouvelles de son fils, de sa femme, on était demeuré sans répondre.

« Quant aux comestibles, aux meubles, au logement, avait-il continué, vous et moi sommes soldats, Monsieur ; nous apprécions ces choses ce quelles valent. Vous avez été dans ma ville natale, dans ma maison peut-être ; sans être la dernière de l'île, sans que j'aie à en rougir, vous avez vu toutefois le peu quelle était. Eh bien ! pour avoir possédé un trône et distribué des couronnes, je n'ai point oublié ma condition première : mon canapé, mon lit de campagne, que voilà, me suffisent. »


Le gouverneur a observé que ce palais de bois et tout ce qui l'accompagne, était du moins une attention.

« Pour vous satisfaire peut-être aux yeux de l'Europe, a repris l'Empereur ; mais à moi, ils sont tout à fait indifférents et étrangers. Ce n'est point une maison, ce ne sont point des meubles qu'il fallait

m'envoyer ; mais bien plutôt un bourreau et un linceul ! Les uns me semblent une ironie, les autres me seraient une faveur. Je le répète, les instructions de vos ministres y conduisent, et moi je le réclame. L'amiral, qui n'est point un méchant homme, me semble à présent les avoir adoucies ; je ne me plains point de ses actes, ses formes seules m'ont choqué. » Ici le gouverneur a demandé si, dans son ignorance, il n'avait pas lui-même commis quelques fautes. « Non, Monsieur, nous ne nous plaignons de rien depuis votre arrivée. Toutefois un acte nous a blessés : c'est votre inspection de nos domestiques, en ce quelle était injurieuse à M. de Montholon, dont c'était suspecter la bonne foi ; petite, pénible, offensante envers moi, et peut-être aussi envers un général anglais lui-même, qui venait mettre le doigt entre moi et mon valet de chambre. »

Le gouverneur était assis dans un fauteuil en travers de l'Empereur, demeuré étendu sur son canapé. Il faisait sombre, le soir était venu, on ne se distinguait plus bien. « Aussi, observait l'Empereur, est-ce inutilement que j'ai cherché à étudier le jeu de sa figure et à connaître l'impression que je pouvais causer en ce moment. »

Dans le cours de la conversation, l'Empereur, qui avait lu le matin la campagne de 1814, par Alphonse de Beauchamp, dans laquelle tous les bulletins anglais sont signés Lowe, a demandé au gouverneur si c'était lui. Celui-ci s'est hâté de répondre et avec un embarras marqué, qu'ils étaient de lui, et que cela avait été sa manière de voir.

En se retirant, sir Hudson Lowe, qui dans le cours de la conversation, avait plusieurs fois offert à l'Empereur son médecin, qu'il disait très-habile, lui a réitéré de la porte la prière de trouver bon qu'il le lui envoyât ; mais l'Empereur le devinait et l'a constamment refusé. } 

Après ce récit, l'Empereur a gardé le silence quelques minutes, puis il a repris, comme par suite de réflexion : « Quelle ignoble et sinistre figure que celle de ce gouverneur ! Dans ma vie je ne rencontraï jamais rien de pareil ! C'est à ne pas boire sa tasse de café, si on avait laissé un tel homme un instant seul auprès !... Mon cher, on pourrait m'avoir envoyé pis qu'un geôlier !!! »

Fragments de la campagne d'Italie.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Nous allons placer ici trois autres chapitres des campagnes d'Italie.



Carte des campagnes d'Italie.

Le premier montre une campagne de vingt-six jours, pleine des plus grands événements, et couronnée par la *Bataille de Castiglione*, dont il porte le titre.

Le second et le troisième, sous les titres d'*Ancône* et de *Rivoli*, sont une suite de nouveaux prodiges.

Bataille de Castiglione.

Depuis l'invasion de Wurmser, le 29 juillet 1796, jusqu'au reblocus de Mantoue, le 24 août suivant, espace de vingt-six jours.

I. *Le maréchal Wurmser quitte le commandement de l'armée d'Allemagne, et prend le commandement de l'armée autrichienne en Italie.* – L'armée d'Italie avait ouvert la campagne au mois d'avril. On était en juin, et les armées du Nord, du Rhin et de Sambre-et-Meuse étaient encore inactives. Ces grandes et belles armées, de plus de deux cent mille hommes, faisant les principales forces de la république, tenaient tranquillement garnison en Hollande, sur Meuse et Rhin, et dans l'Alsace.



Le Feldmarschall von Würmser.

Lorsqu'on apprit l'arrivée des Français sur L'Adige et le blocus de Mantoue, la Cour d'Autriche renonça à l'offensive qu'elle avait projetée en Alsace et sur le Bas-Rhin, et ordonna au maréchal Wurmser⁴⁷, qui avait été destiné à cette opération, de *revenir* en toute hâte diriger les affaires d'Italie, et d'y amener trente mille hommes de ses meilleures troupes, qui, jointes aux renforts envoyés de toute la monarchie, devaient lui composer une armée de *près* de cent mille hommes.

47. Dagobert Sigmund von Würmser (1724-1797), général autrichien d'origine alsacienne, à la tête des armées autrichiennes en 1796. (JMS)

L'armée française d'Italie avait rempli sa tâche en détruisant l'armée qui lui était opposée. Si les armées du Nord en eussent fait autant, la grande lutte eût été terminée.

Cependant le bruit des préparatifs de la maison d'Autriche retentissait dans toute l'Italie. Toutes les nouvelles confidentielles des agents diplomatiques, toutes les lettres des ennemis de la France étaient pleines de détails sur l'immensité des moyens qu'on allait déployer, sur la certitude que *l'empereur d'Allemagne*, avant la fin d'août, serait maître de Milan, et aurait chassé les Français de l'Italie.

II. *Situation de l'armée d'Italie.* — Dès la fin de juin le *général français* suivait attentivement tous ces préparatifs, et en concevait de vives alarmes. Il faisait sentir au Directoire qu'il était impossible que trente mille Français pussent soutenir seuls l'effort de toute la puissance autrichienne. Il demandait qu'on lui envoyât des renforts des armées du Rhin ; ou bien que ces mêmes armées entrassent en campagne *sans délai*. Il rappelait la promesse positive qu'on lui avait donnée, à son départ de Paris, qu'elles commenceraient à opérer le quinze avril ; il se plaignait que deux mois se fussent écoulés sans qu'elles eussent bougé.

Wurmser quitta le Rhin, avec ses renforts, vers le commencement de juin ; et vers la fin du même mois, les armées du Rhin, et de Sambre-et-Meuse ouvrirent enfin la campagne. Mais alors leur diversion n'était plus utile à l'armée d'Italie : Wurmser y était déjà arrivé.

Le *général français* réunit toutes ses forces sur l'Adige, et sur la Chiesa ; il ne laissa personne dans les Légations, ni en Toscane, si ce n'est un bataillon de dépôt dans la citadelle de Ferrare et deux à Livourne. Il affaiblit, autant que possible, les garnisons de Coni,

Tortone et Alexandrie ; il rassembla sous sa main tous les moyens disponibles de l'armée. Le siège de Mantoue commençait à donner des malades ; et quelque soin que l'on eût porté à mettre le moins de monde possible devant cette place malsaine, nos pertes ne laissaient pas que d'être considérables.

Le général en chef ne put réunir *en ligne* que trente mille hommes présents sous les armes. C'est avec *cette armée* qu'il allait avoir à lutter contre la principale armée de la maison d'Autriche.

La correspondance des divers pays de l'Italie étant très active avec le Tyrol, où se réunissaient toutes ces forces ennemies, on pouvait s'apercevoir chaque jour de l'influence funeste de ces grands préparatifs sur les esprits. Les partisans des Français tremblaient ; ceux de l'Autriche, au contraire, étaient fiers et menaçants. Mais tous s'étonnaient qu'une puissance comme la France, laissât une armée qui avait si bien mérité d'elle, sans secours et sans appui. Ces observations pénétraient jusqu'aux soldats mêmes, par leur habituelle communication avec les habitants du pays.

À la fin de juillet, le général Soret avait son quartier-général à Salo : il était chargé de couvrir le débouché de la Chiesa, où passe une grande route qui communique de Trente à Brescia. Masséna était à Bussolengo, faisant occuper la Corona et Montebaldo par la brigade Joubert, et campait, avec le reste de sa division, sur le plateau de Rivoli ; La brigade de Dallemagne était postée à Vérone ; la division d'Augereau occupait Porto-Legnago et le bas Adige. Le général Guillaume commandait à Peschiera, où six galères, sous les ordres du capitaine de vaisseau Lallemand, assuraient le lac de Guarda. Enfin Serrurier pressait le siège de Mantoue. Kilmaine commandait la cavalerie de l'armée.

III. *Plan de campagne de Wurmser.* — Wurmser pouvait passer la Brenta, déboucher par Vicence et Padoue, sur l'Adige. Par-là il évitait les montagnes ; mais il se trouvait séparé de Mantoue par l'Adige, et obligé de la passer de vive force devant l'armée française ; ou bien il pouvait déboucher entre l'Adige et le lac de Guarda ; s'emparer de Montebaldo, du plateau de Rivoli, faire venir son artillerie et ses bagages par la chaussée qui suit la rive gauche de l'Adige. Son armée se trouvait alors avoir franchi les montagnes et l'Adige, et n'avoir plus d'obstacle pour arriver jusqu'à Mantoue. Mais son artillerie et sa cavalerie ne pouvaient se joindre à son infanterie qu'après la prise du plateau de Rivoli. Il pouvait donc se trouver attaqué, et obligé de livrer *une bataille décisive*, avant d'être joint par son artillerie et sa cavalerie.

Cependant il ne tint pas compte de cet inconvénient, et adopta ce dernier parti. *Wurmser*, instruit de la prise du camp retranché de Mantoue et des dangers de la place, précipita son mouvement de huit à dix jours. Il divisait son armée en trois corps : le premier et le plus considérable, formant son centre, déboucha par Montebaldo et s'empara de tout le pays entre l'Adige et le lac de Guarda ; il était composé de quatre divisions formant quarante mille hommes. Le second, formant sa gauche, composé d'une division d'infanterie de dix à douze mille hommes avec toute l'artillerie, la cavalerie et les bagages, suivit la chaussée qui de Roveredo conduit à Vérone, le long de la rive gauche de l'Adige, et devait se réunir à l'armée en passant l'Adige, soit au plateau de Rivoli, soit sur les ponts à Vérone. Le troisième, formant sa droite, fort de trois divisions, composant trente à trente-cinq mille hommes, se dirigea sur la rive gauche du lac de Guarda, suivit le débouché de la Chiesa, en côtoyant le lac d'Idro ; par cette marche, ce corps avait tourné le Mincio, coupait une des grandes routes de l'armée française à Milan, et tournait tout le siège

de Mantoue. Ce plan était, de la part de l'ennemi, le résultat d'une extrême confiance dans ses forces et dans ses succès. Il comptait tellement sur notre défaite, qu'il s'occupait déjà de nous couper toute retraite. Ainsi Wurmser, en perspective, cernait d'avance l'armée française ; la croyant enchaînée à la nécessité de défendre le siège de Mantoue, il pensait que cerner ce point fixe, c'était cerner l'armée française, qu'il en regardait comme inséparable.

IV. *Wurmser débouche par Montebaldo, par la chaussée de Roveredo à Vérone, et par celle de la Chiesa, 29 juillet.* — À la fin de juillet, le quartier-général de l'armée française fut transporté à Brescia. Le 28, à dix heures du soir, le général français partit de Brescia pour visiter ses avant-postes. Arrivé le 29 à la pointe du jour à Peschiera, il y apprit que la Corona et Montebaldo étaient attaqués par des forces considérables. Il arriva à huit heures du matin à Vérone. À deux heures après-midi, les troupes légères de l'ennemi se montrèrent sur le sommet des montagnes qui séparent Vérone du Tyrol, et s'engagèrent avec nos troupes. Le général en chef rétrograda toute la soirée, et porta le quartier-général à Castel-Novo, entre l'Adige et le Mincio. Il était là plus à portée de recevoir les rapports de toute la ligne.

Dans le courant de la nuit, il apprit que Joubert, attaqué à la Corona par toute une armée, avait résisté tout le jour ; mais qu'il venait de se replier sur le plateau de Rivoli, que Masséna occupait en grande force ; que des lignes nombreuses de feu couvraient toutes les montagnes entre le lac de Guarda et l'Adige ; que, sur les hauteurs de Vérone, les feux indiquaient qu'à la fin du jour les troupes ennemies s'y étaient augmentées ; que du côté de Montebello, Vicence, Bassano, Lignano, il n'y avait ni mouvements, ni ennemis ; mais que du côté de Brescia, trois divisions ennemies avaient débouché par la vallée de la Chiesa. Une couvrait les hauteurs de Saint-Osetto, semblant se diriger sur

Brescia ; l'autre avait pris position à Gavardo, et paraissait se porter sur Ponte-Saint-Marco et Lonato ; la troisième avait pris sur Salo, où l'on se battait déjà.

Un peu plus tard, il fut instruit que la division *ennemie* de Saint-Osetto avait déjà envoyé son avant-garde à Brescia, où elle n'avait trouvé aucune résistance, puisqu'on n'y avait laissé que trois cents convalescents pour la garde des hôpitaux. Ainsi la communication de l'armée avec Milan, par Brescia, se trouvant interceptée, on ne pouvait plus correspondre avec cette ville que par Crémone.

Des coureurs ennemis se faisaient déjà voir sur toutes les routes qui de Brescia vont sur Milan, Crémone et Mantoue, annonçant partout qu'une armée de quatre-vingt mille hommes avait débouché par Brescia, en même temps qu'une autre de cent mille débouchait par Vérone.

Il apprit aussi que la division ennemie, dirigée sur Salo, en était venue aux mains avec Soret, et que celui-ci, ayant eu connaissance des deux autres divisions qui se portaient sur Brescia et sur Lonato, avait craint de se trouver coupé et de Brescia et de l'armée, et avait jugé à propos de se replier sur les hauteurs de Dezenzano, afin de conserver ses communications ; qu'il avait laissé le général Guieux à Salo, avec quinze cents hommes dans un antique château, espèce de forteresse à l'abri d'un coup de main ; que la division ennemie de Gavardo avait envoyé quelques coureurs sur Ponte-Saint-Marco ; mais qu'ils y avaient été contenus par une compagnie de chasseurs qui s'y trouvait.

V. Grande et prompte résolution que prend le général français. Combat de Salo. Combat de Lonato, 31 juillet. – Dès ce moment le plan d'attaque de Wurmser se trouvait dévoilé. Seule contre toutes ces forces,

l'armée française ne pouvait rien : on n'était pas un contre trois. Mais, seule contre chacun des corps ennemis, il y avait égalité.

Le général français prit son parti sur-le-champ. L'ennemi avait pris l'initiative, qu'il espérait conserver ; le général français résolut de déconcerter ses projets, en prenant lui-même cette initiative. Wurmser supposait l'armée française fixée à la position de Mantoue. Napoléon décida aussitôt de la rendre mobile, en levant le siège de cette place, sacrifiant son équipage de siège, et se portant rapidement, avec toutes les forces réunies de l'armée, sur un des corps de l'armée ennemie, pour revenir successivement contre les autres corps. La droite de l'armée autrichienne, qui avait débouché par la chaussée de la Chiesa et Brescia, étant la plus engagée, il marcha d'abord sur elle.

Serrurier *brûla ses affûts et ses plates-formes, jeta ses poudres à l'eau, enterra ses projectiles, encloua ses pièces, et leva le siège de Mantoue* dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août.

Augereau se porta de *Legnago* sur le Mincio à Borghetto. Masséna défendit, toute la journée du 30, les hauteurs entre l'Adige et le lac de Guarda. Dallemagne se dirigea sur Lonato.

Le général en chef se rendit sur les hauteurs, en arrière de Dezenzano. Il fit remarquer Soret sur Salo, pour dégager le général Guieux, qui se trouvait compromis dans la mauvaise position où il l'avait laissé. Cependant ce général s'était battu quarante-huit heures, contre toute une division ennemie ; cinq fois on lui avait livré l'assaut, et cinq fois il avait couvert les avenues de cadavres. Soret arriva au moment même où l'ennemi tentait un dernier effort : il tomba sur ses flancs, le défit entièrement, lui prit des drapeaux, et dégagea Guieux.

Dans le même moment, la division autrichienne de Gavardo s'était portée sur Lonato, pour prendre *position sur les hauteurs*, et tâcher d'opérer sa jonction avec Wurmser sur le Mincio. Le général en chef mena lui-même la brigade de Dallemagne contre cette division. Cette brigade fit des prodiges de valeur ; la 32^e en faisait partie. L'ennemi fut battu, mis en déroute et éprouva une grande perte.

Ces deux divisions ennemies, battues par Soret et Dallemagne, *se rallièrent* à Gavardo. Soret craignit *de se compromettre*, et revint prendre une position intermédiaire entre Salo et Dezenzano.

Pendant ce temps, Wurmser avait fait passer sur les ponts de Vérone, son artillerie et sa cavalerie. Maître de tout le pays entre l'Adige et le lac de Guarda, il plaçait une de ses divisions sur les hauteurs de Peschiera, pour masquer cette place et garder ses communications. Il en dirigeait deux autres, avec une partie de sa cavalerie, sur Borghetto, pour s'emparer du pont sur le Mincio, et déboucher sur la Chiesa, afin de se mettre en communication avec sa droite. Enfin, avec ses deux dernières divisions d'infanterie et le reste de sa cavalerie, il marchait sur Mantoue, pour faire lever le siège de cette place.

Depuis vingt-quatre heures, les troupes françaises avaient tout évacué *de devant Mantoue* : *Wurmser* y trouva les tranchées et les batteries encore entières, les pièces renversées et enclouées, et partout des débris d'affûts, de plates-formes et de munitions de toute espèce. La précipitation qui semblait avoir présidé à ces mesures, dut le réjouir agréablement ; tout ce qu'il voyait autour de lui semblait bien plus le résultat de l'épouvante, que les suites d'un plan calculé.

Masséna, après avoir contenu l'ennemi toute la journée du 30, passa, dans la nuit, le Mincio à Peschiera, et continua sur Brescia. La division autrichienne qui *se présenta devant* Peschiera, trouva la rive droite du Mincio garnie de tirailleurs fournis *par la garnison et par* une arrière-garde laissée par Masséna, laquelle avait ordre de *disputer le passage du Mincio*, et lorsqu'il serait forcé, de se concentrer sur Lonato.

En se dirigeant sur Brescia, Augereau avait passé le Mincio à Borghetto. Il avait coupé le pont et laissé aussi une arrière-garde pour border la rivière, avec ordre de se concentrer à Castiglione *lorsqu'elle serait forcée*.

Toute la nuit du 31 juillet au 1^{er} août, le *général en chef* marcha avec *les divisions* Augereau et Masséna sur Brescia, où on arriva à dix heures du matin. La division ennemie de Brescia, instruite que toute l'armée française débouchait sur elle par toutes les routes, n'eut garde d'attendre, et se retira en toute hâte. Les Autrichiens en entrant dans Brescia y avaient trouvé tous nos malades et nos convalescents ; mais ils y restèrent si peu, et furent contraints d'en sortir si précipitamment, qu'ils n'eurent pas le temps de reconnaître leurs prisonniers, ni d'en disposer.



Masséna en Italie.

Le général Despinois et l'adjutant-général Herbin, chacun avec quelques bataillons, furent mis à la poursuite des ennemis sur Saint-Osetto et *les débouchés de la Chiesa*.

Les deux divisions Augereau et Masséna *retournèrent*, par une contre-marche rapide, du côté du Mincio, d'où elles étaient parties, *pour soutenir leur arrière-garde*.

VI. *Bataille de Lonato, 3 août*. — Le 2 août, Augereau, formant la droite, occupait Montechiaro ; Masséna, formant le centre, était campé à Ponte-Marco, se liant avec Soret, qui, formant la gauche, occupait une hauteur entre Salo et Dezenzano, faisant face en arrière pour contenir toute la droite de l'ennemi.

Cependant les arrières-gardes qu'Augereau et Masséna avaient laissées sur le Mincio, s'étaient retirées devant les divisions ennemies, qui avaient passé cette rivière. Celle d'Augereau, qui avait ordre de se réunir à Castiglione, quitta ce poste avant le temps, et revint en désordre joindre son corps.

Napoléon, mécontent du général Valette, qui la commandait, le destitua devant les troupes, pour n'avoir pas montré plus de fermeté dans cette occasion. Quant au général Pigeon, chargé de l'arrière-garde de Masséna, il vint en bon ordre sur Lonato, qui lui avait été indiqué, et s'y établit.

L'ennemi, profitant de la faute du général Valette, s'empara de Castiglione, le 2 même, et s'y retrancha.

Le 3, eut lieu la bataille de Lonato : elle fut donnée par les deux divisions de Wurmser, venues de Borghetto, et par une des brigades de

la division demeurée sur Peschiera, ce qui, avec la cavalerie, pouvait composer trente mille hommes. Les Français en avaient vingt à vingt-trois mille ; aussi le succès ne fut pas douteux. Wurmser, avec les deux divisions d'infanterie et la cavalerie qu'il avait conduite à Mantoue, ne put s'y trouver.

À l'aube du jour, l'ennemi se porta sur Lonato, qu'il attaqua vivement : c'est par là qu'il prétendait faire sa jonction avec sa droite, sur laquelle, du reste, il commençait à concevoir des inquiétudes. L'avant-garde de Masséna fut culbutée ; l'ennemi prit Lonato. Le général en chef, qui était à Ponte-Marco, marcha lui-même pour reprendre Lonato. Le général autrichien, s'étant trop étendu, toujours dans l'intention de gagner sur la droite, afin d'ouvrir ses communications avec Salo, fut enfoncé, Lonato repris au pas de charge, et la ligne ennemie coupée. Une partie se replia sur le Mincio, l'autre se jeta sur Salo ; mais elle rencontra le général Soret en front, et avait le général Saint-Hilaire en queue.

Tournée de tout côté, elle fut obligée de mettre bas les armes. Si nous fûmes attaqués au centre, ce fut nous qui attaquâmes à la droite. Au jour, Augereau aborda l'ennemi, qui couvrait Castiglione, et l'enfonça, après un combat opiniâtre, où la valeur des troupes suppléa au nombre. L'ennemi éprouva beaucoup de mal, perdit Castiglione, et se retira sur Mantoue, d'où lui arrivèrent les premiers renforts ; mais seulement quand la journée était déjà finie. Nous perdîmes beaucoup de braves dans cette affaire opiniâtre ; l'armée regretta particulièrement le général Beyrand et le colonel Pourrailles, officiers très distingués.

VII. *Reddition des trois divisions de droite de l'ennemi, et d'une partie de son centre.* — Les trois divisions de droite de l'armée ennemie eurent

nouvelle, dans la nuit, de la bataille de Lonato ; elles en entendaient le canon : leur découragement devint extrême. Leur jonction avec le corps principal de l'armée, devenait impossible. Elles avaient vu d'ailleurs sur elles *plusieurs divisions* françaises, et les croyaient toujours manœuvrant contre elles. *L'armée française* leur semblait innombrable, ils la voyaient partout.

Wurmser avait, de Mantoue, dirigé une partie de ses troupes vers Marcaria, pour poursuivre Serrurier. Il lui fallut perdre du temps pour faire revenir ces troupes sur *Castiglione*. Le 4, il ne se trouvait pas en mesure. Il employa toute la journée à rassembler ses corps, à réorganiser ce qui avait combattu à Lonato, et à réapprovisionner son artillerie.

Quand le général français, sur les deux ou trois heures après-midi, vint observer sa ligne de bataille, il la trouva formidable ; elle présentait encore quarante mille combattants. Il ordonna qu'on se retranchât à *Castiglione*, et partit lui-même pour Lonato, afin de veiller en personne au mouvement de ses troupes, qu'il devenait de la plus haute importance de rassembler, dans la nuit, autour de *Castiglione*. Toute la journée, Soret et Herbin d'un côté, Dallemagne et Saint-Hilaire de l'autre, avaient marché à la suite des trois divisions ennemies de la droite, *et de celles coupées du centre à la journée de Lonato*, les avaient poursuivies sans relâche, faisant des prisonniers à chaque pas. Des bataillons entiers avaient posé les armes à Saint-Osetto, d'autres à Gavardo, d'autres enfin erraient incertains dans les vallées voisines.

Quatre ou cinq mille de ceux-ci sont instruits par des paysans qu'il n'y avait que douze cents Français dans Lonato ; ils y marchent dans l'espoir de s'ouvrir un chemin vers le Mincio. Il était quatre heures après-midi ; Napoléon y entra de son côté, venant de *Castiglione*.

On lui annonce un parlementaire ; il apprend en même- temps qu'on prend les armes, que des colonnes ennemies débouchent par Ponte-Saint-Marco, qu'elles veulent entrer dans Lonato, et font sommer cette ville de se rendre.

Cependant nous étions toujours maîtres de Salo et de Gavardo ; dès lors il devenait évident que ce ne pouvait être que des colonnes perdues, qui cherchaient à se frayer un passage. Napoléon fait monter à cheval son nombreux état-major : il se fait amener l'officier parlementaire, et lui fait débander les yeux au milieu de tout le mouvement d'un grand quartier-général. « Allez dire à votre général, lui dit-il, que je lui donne huit minutes pour poser les armes. Il se trouve au milieu de l'armée française ; passé ce temps il n'aurait rien à espérer. »

Harassés depuis trois jours, errants, incertains, ne sachant plus que devenir, persuadés qu'ils avaient été trompés par les paysans, ces quatre ou cinq mille hommes posèrent les armes. Ce seul trait peut donner une idée du désordre et de la confusion de ces divisions autrichiennes, qui, battues à Salo, à Lonato, à Gavardo, poursuivies dans toutes les directions, étaient désormais à peu près fondues. Tout le reste du quatre et la nuit entière se passèrent à rallier la totalité des colonnes et à les concentrer sur Castiglione.

VIII. *Bataille de Castiglione, 5 août.* – Le 5, avant le jour, *l'armée française toute réunie*, forte de vingt-cinq mille hommes y compris la division Serrurier, *occupe les hauteurs de Castiglione*, excellente position. Le général Serrurier avec la division du siège de Mantoue, avait reçu l'ordre de marcher toute la nuit, et de tomber au jour sur les derrières de la gauche de Wurmser : son attaque devait être le signal de la bataille. On attendait un grand succès moral de cette attaque

inopinée ; et, pour la rendre plus sensible, *l'armée française feignit de reculer.*



Vue de la bataille de Castiglione, par Adam.

Aussitôt qu'on entendit les premiers coups du corps de Serrurier, qui, étant malade, avait été remplacé par *le général Fiorella*, on marcha vivement à l'ennemi, et l'on tomba sur des gens déjà ébranlés dans leur confiance, *et n'ayant plus* leur première ardeur. Un mamelon, au milieu de la plaine, formait un fort appui pour la gauche ennemie. L'adjudant-général Verdier fut chargé de l'attaquer ; l'aide-de-camp *du général en chef*, Marmont, s'y dirigea avec vingt pièces d'artillerie : le poste fut enlevé. Masséna attaqua la droite, Augereau le centre, Fiorella prit la gauche à revers ; partout on fut victorieux, l'ennemi fut mis dans une déroute complète ; l'excessive fatigue des troupes françaises put seule sauver les débris de Wurmser : ils fuirent en désordre au-delà de Mincio, où Wurmser espérait se maintenir : il y eût trouvé l'avantage de rester en communication avec Mantoue.

Mais la division Augereau se dirigea sur Borghetto, celle de Masséna sur Peschiera.

Le général Guillaume, commandant de cette dernière place, qui y avait été laissé avec quatre cents hommes seulement, en avait muré les portes pour s'y mieux défendre. Il eût fallu quarante-huit heures pour les désencombrer. Les soldats durent sauter par-dessus les remparts pour aller à l'ennemi. Les troupes autrichiennes qui bloquaient Peschiera, étaient fraîches. Elles soutinrent longtemps le combat contre la 18^e de ligne. Elles furent enfin enfoncées, perdirent dix-huit pièces de canon, et beaucoup de prisonniers.

Le général en chef marcha avec la division Serrurier sur Vérone. Il y arriva le 7 dans la nuit ; Wurmser en avait fait fermer les portes, voulant gagner la nuit pour faire filer ses bagages ; mais on les enfonça à coups de canons et l'on pénétra dans la ville. Les Autrichiens y perdirent beaucoup de monde. La division Augereau éprouvant des difficultés à opérer son passage à Borghetto, revint passer à Peschiera.

Perdant l'espérance de conserver la ligne du Mincio, Wurmser essaya de conserver les positions importantes du Montebaldo et de la Roca d'Anfo. Le général Saint-Hilaire marcha sur la Roca d'Anfo, attaqua l'ennemi dans la vallée de Loudon, et lui fit beaucoup de prisonniers. On s'empara de Riva, et Wurmser fut obligé de brûler sa flottille. Masséna marcha sur le Montebaldo, et reprit la Corona. Augereau remonta la rive gauche de l'Adige, en suivant les crêtes des montagnes, et arriva jusqu'à la hauteur d'Ala. L'ennemi éprouva des pertes considérables dans les tentatives dont il accompagna sa retraite. Ses troupes n'avaient plus de moral.

Après la perte de deux batailles comme celles de Lonato et de Castiglione, Wurmser aurait dû comprendre qu'il ne pouvait plus disputer ce qu'il convenait aux Français d'occuper, pour s'assurer de la ligne de l'Adige. Il se retira à Roveredo et à Trente. L'armée française avait aussi elle-même besoin de repos. Les forces de Wurmser, après ses défaites, étaient encore égales aux nôtres ; mais avec cette différence, que désormais un bataillon de l'armée d'Italie en mettait quatre des ennemis en fuite, et que partout on ramassait du canon, des prisonniers et des objets militaires.

Wurmser avait ravitaillé la garnison de Mantoue, il est vrai ; mais il ne ramenait pas en ce moment, de toute sa belle armée, y compris sa cavalerie, plus de quarante à quarante-cinq mille hommes. Du reste, rien ne saurait être comparable au découragement et à la démoralisation de cette belle armée, après ses revers, si ce n'est l'extrême confiance dont elle était animée au commencement de la campagne.

Le plan de Wurmser, qui pouvait réussir dans d'autres circonstances, ou contre un autre homme que son adversaire, devait pourtant avoir l'issue funeste qu'il a eu ; et, bien qu'au premier coup d'œil la défaite de cette grande et belle armée, en si peu de jours, semble ne devoir être attribuée qu'à l'habileté du général français, qui improvisa sans cesse ses manœuvres, contre un plan général arrêté à l'avance, il faut convenir que ce plan reposait sur des bases fausses. C'était une faute que de faire agir séparément des corps qui n'avaient entre eux aucune communication, *vis-à-vis d'une armée centralisée*, et dont les communications étaient faciles.

La droite ne pouvait communiquer avec le centre que par Roveredo et Lodron. Ce fut une seconde faute encore que de subdiviser le corps de la droite, et de donner des buts différents à ces différentes

divisions. Celle qui fut à Brescia ne trouva personne contre elle, et celle qui atteignit Lonato eut affaire aux troupes sur la veille étaient à Vérone devant la gauche *autrichienne*, laquelle, dans ce moment, n'avait plus rien devant elle. L'armée autrichienne comptait de très bonnes troupes ; mais elle en avait aussi de médiocres : tout ce qui était venu du Rhin, avec Wurmser, était excellent et animé de l'espoir de la victoire ; mais tous les cadres de l'ancienne armée de Beaulieu, battue dans tant de circonstances, traînaient avec eux le découragement. Une des dispositions de Wurmser que les circonstances rendirent des plus funestes, c'est que la plus grande partie de sa droite se trouva composée de Hongrois, troupes lourdes, qui une fois déroutées ne surent plus comment se tirer de ces montagnes, et qui, à cause de leur langage, ne purent se faire entendre.

IX. *Second siège de Mantoue.* Les premiers jours de la levée du blocus de Mantoue, furent employés par la garnison à défaire les ouvrages des assiégeants, à faire entrer les pièces et les munitions qu'ils trouvèrent. Mais les prompts revers de Wurmser ramenèrent bientôt les Français devant la place. La perte de l'équipage d'artillerie ne laissait plus d'espérance de pouvoir en faire le siège. Cet équipage, formé à grande peine de pièces recueillies dans les différentes places de l'Italie, était presque entièrement perdu. D'ailleurs, la saison devenait trop mauvaise, l'ouverture et le service de la tranchée eussent été trop dangereux pour les troupes, au moment où la malignité du climat allait exercer ses ravages. *Le général français* n'ayant donc pas sous la main un équipage de siège qui pût lui donner l'assurance de prendre Mantoue avant six semaines, ne voulut pas songer à en former un second, qui n'eût été prêt qu'au moment même où de nouveaux événements pouvaient l'exposer à le perdre de nouveau, en le forçant de lever le siège une seconde fois. Il se contenta donc d'un simple blocus. Le général Sahuguet en fut chargé ; il attaqua Governolo ; et

le général Dallemagne, Borgo-Forte : ils s'en emparèrent ainsi que de tout le Seraglio, rejetèrent l'ennemi dans la place et en resserrèrent étroitement le blocus. On s'occupa de multiplier les redoutes et les fortifications autour de la ville, afin d'y employer le moins de monde possible ; car tous les jours les assiégeants diminuaient par le ravage de la fièvre, et l'on prévoyait avec effroi que ce ravage ne ferait qu'accroître avec l'automne. Il était vrai que la garnison était soumise aux mêmes maux et à la même diminution.

X. *Conduite des différents peuples d'Italie durant cette crise.* — Cependant la position de l'Italie, dans le peu de jours qui venaient de s'écouler, avait été une véritable révélation. Toutes les passions s'étaient montrées au grand jour ; chacun se démasqua. Le parti ennemi se montra à Crémone, à Casal-Major ; et quelques étincelles se laissèrent voir à Pavie. En général la Lombardie montra un bon esprit ; à Milan surtout presque tout le peuple témoigna une grande constance et beaucoup de fortitude : ils gagnèrent notre confiance, et méritèrent les armes qu'ils ne cessaient de demander avec instances. Aussi le général français leur écrivait-il dans sa satisfaction : « Lorsque l'armée battait en retraite, que les partisans de l'Autriche et les ennemis de la liberté la croyaient perdue sans ressource, lorsqu'il était impossible à vous-mêmes de soupçonner que cette retraite n'était qu'une ruse, vous avez montré de l'attachement pour la France, de l'amour pour la liberté ; vous avez déployé un zèle et un caractère qui vous ont mérité l'estime de l'armée, et vous mériteront la protection de la République française.

« Chaque jour votre peuple se rend davantage digne de la liberté. Il acquiert chaque jour de l'énergie. Il paraîtra sans doute un jour avec gloire sur la scène du monde. Recevez le témoignage de ma

satisfaction et du vœu sincère que fait le peuple français pour vous voir libre et heureux. »

Les peuples de Bologne, Ferrare, Reggio, Modène, montrèrent un véritable intérêt pour notre cause. Parme demeura fidèle à son armistice ; mais la régence de Modène se montra ouvertement notre ennemie. À Rome, les Français furent insultés dans les rues, on y proclama leur expulsion de l'Italie. On suspendit l'accomplissement des conditions de l'armistice non encore remplies. Le général en chef eût pu punir une pareille conduite ; mais d'autres pensées le portaient ailleurs, et l'obligeaient d'ajourner le châtement, si les négociations n'amenait le repentir.

Le cardinal Matthey, archevêque de Ferrare, témoigna sa joie à la nouvelle de la levée du siège de Mantoue. Il appela les peuples à l'insurrection contre les Français. Il prit possession de la *citadelle* de Ferrare, et y arbora les couleurs du Pape. Le Pape y envoya aussitôt un légat et par là viola l'armistice. Après la bataille de Castiglione, le général français fit arrêter Matthey, et le fit conduire à Brescia. Le cardinal, interdit, ne répondit que par ce seul mot : Peccavi⁴⁸ ! ce qui désarma *Napoléon*, qui se contenta de le mettre trois mois dans un séminaire à Brescia. Depuis, ce cardinal a été plénipotentiaire du Pape à Tolentino. Le cardinal Matthey était d'une famille princière à Rome : c'était un homme borné, de peu de talent ; mais qui passait pour être d'une dévotion sincère. Il était minutieusement attaché aux pratiques du culte. Après la mort du Pape Pie VI, la cour de Vienne s'agita beaucoup, au conclave de Venise, pour le faire nommer Pape ; mais elle ne réussit point. *Chiaramonti, évêque d'Imola, l'emporta, et prit le nom de Pie VII.*

48. J'ai péché ! (JMS)

N. B. de l'éditeur écrit sous dictée. – Le rapport ne donne que vingt mille hommes amenés du Rhin par Wurmser. Le chapitre dit trente, et celui-ci a raison. L'inégalité des forces a toujours été telle entre les deux armées, que le général français, dans ses rapports, croyait être obligé souvent de diminuer les forces de l'ennemi, pour ne pas décourager sa propre armée. C'est ce qui explique la différence des nombres qu'on rencontre parfois entre l'Ouvrage et les pièces officielles.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Bataille d'Arcole.

De l'offensive d'Alvinzi, le 2 novembre 1796, jusqu'à l'entière expulsion de son armée, le 31 du même mois, espace de 19 jours.

I. *Le maréchal Alvinzi prend le commandement de la nouvelle armée autrichienne ; sa force.* –



Les armées françaises du Rhin et de Sambre-et-Meuse avaient été battues en Allemagne ; elles avaient repassé le Rhin. Ces succès consolidaient la Cour de Vienne de ses pertes en Italie. Ils lui donnaient la facilité d'humilier l'orgueil des Français dans cette partie. Elle donna des ordres pour former une armée, dégager Mantoue, délivrer Wurmser, et réparer les affronts quelle avait reçus de ce côté. Elle assembla quatre divisions *d'infanterie et une de*

Le Feldmarschall Josef Alvinczy.

cavalerie dans le Frioul, et deux dans le Tyrol, faisant ensemble soixante mille hommes. Ces troupes se composaient de forts détachements des armées victorieuses d'Allemagne, des cadres recrutés de l'armée de Wurmser, et d'une levée extraordinaire de quinze mille Croates. Le commandement général fut donné au maréchal Alvinzi⁴⁹, et l'on confia le corps particulier du Tyrol, d'environ dix-huit mille hommes, au général Davidowich. Le sénat de Venise secondait en secret les Autrichiens. Il lui demeurait démontré que les succès de la cause française seraient la ruine de son aristocratie. Il voyait chaque jour l'esprit de ses peuples de terre-ferme se détériorer et appeler à grands cris une révolution. La Cour de Rome avait levé le masque : se trouvant compromise depuis les affaires de Wurmser, elle n'espérait plus son salut que dans les succès de l'Autriche. Elle n'exécutait aucune des conditions de l'armistice de Bologne ; elle s'apercevait avec effroi que le général français temporisait, et que, par une feinte modération et des négociations prolongées, il ajournait l'instant du châtement. Elle était exaltée d'ailleurs par les succès d'Allemagne, et instruite à point du petit nombre de Français, et du grand nombre de leurs malades ; elle mettait en mouvement ses moyens physiques en levant des troupes, et ses moyens moraux en persuadant les esprits, à l'aide des couvents et des prêtres, de la faiblesse des Français, et de la force irrésistible des Autrichiens.

II. *Bon état de l'armée française ; l'opinion des peuples d'Italie appelle ses succès.* – Le général français s'était flatté longtemps de recevoir de nouveaux renforts. Il avait fortement représenté au Directoire, ou que les armées du Nord devaient repasser le Rhin, ou qu'il fallait qu'on lui envoyât cinquante mille hommes. On lui fit des promesses qu'on ne réalisa pas ; et tous les secours qu'on lui donna se réduisirent

49. Josef Alvinczy von Borberek (1735-1810) Feldmarschall autrichien. (JMS)

à quatre régiments, détachés de la Vendée : l'esprit de cette province s'était amélioré. Ces régiments, composant environ huit mille hommes, arrivèrent successivement dans un intervalle de deux mois. Ils furent d'un grand secours ; compensèrent les pertes éprouvées les mois précédents, et maintinrent l'armée active à son nombre habituel de trente mille combattants. Les lettres du Tyrol, du Frioul, de Venise, de Rome, ne cessaient *de parler* des grands préparatifs qui se faisaient contre les Français ; mais cette fois l'esprit plus prononcé des peuples, et d'autres circonstances, donnaient une toute autre physionomie à l'Italie et aux affaires. Ce n'était plus *comme* avant Lonato et Castiglione. Les prodiges accomplis par les Français, les nombreuses défaites éprouvées par les Autrichiens, avaient tourné l'opinion. Alors les trois quarts de l'Italie pensaient qu'il était impossible que les Français pussent conserver leur conquête. Aujourd'hui, les trois quarts de cette même Italie ne croyaient pas qu'il fût au pouvoir des Autrichiens de jamais la leur arracher. On fit sonner bien haut l'arrivée des quatre régiments venant de France. Leur mouvement se fit par bataillons, ce qui composa douze colonnes. On prit toutes les mesures pour que le pays et une partie de l'armée crussent qu'on s'était renforcé de douze régiments.

On croyait que les vivres manquaient dans Mantoue, et que cette place tomberait infailliblement avant que l'armée autrichienne pût recommencer la lutte, de sorte que nos troupes *entendaient parler* des préparatifs de l'Autriche avec confiance : *elles semblaient sûres* de la victoire. L'armée était bien nourrie, bien payée, bien vêtue ; son artillerie était nombreuse et bien attelée ; sa cavalerie faible en nombre à la vérité, mais ne manquant de rien, et en aussi bon état que possible.

La population de tous les pays occupés par nos armées, faisait à présent cause commune avec nous. Elle appelait nos succès de tous ses vœux. La disposition des pays au-delà du Pô était telle, qu'ils pouvaient même suffire à contenir les levées que le cardinal secrétaire-d'État de Rome appelait l'armée du Pape. Cette misérable Cour, sans esprit, sans courage, sans talents, sans bonne foi, n'était pas autrement redoutable.

III. *Combat de la Brenta.* – Vaubois évacue le Tyrol en désordre. – Au commencement de novembre, le quartier-général de l'armée autrichienne était à Conegliano, et de nombreux *postes* garnissaient la rive *gauche* de la Piave. Dans le Tyrol, des corps opposés à chacun des nôtres se formaient sur la ligne du Lavisio ; partout l'ennemi se montrait en force. Le projet d'Alvinzi n'était pas douteux ; il ne voulait pas, comme Wurmser, attaquer par le Tyrol ; il craignait de s'engager dans les montagnes. Il attribuait à l'intelligence du soldat français, à sa plus grande dextérité, les succès de *Lonato et de Castiglione*. Il résolut donc de faire sa principale attaque par la plaine, et d'arriver sur l'Adige par le Véronais, le Vicentin et le Padouan. Le 2 novembre, ce général jeta deux ponts sur la Piave, et se porta sur Bassano avec quarante-neuf à cinquante mille hommes. Masséna, en observation, contint toutes ses colonnes, l'obligea de déployer toutes ses forces, gagna quelques jours, et se replia sur Vicence, où il fut joint par le général français, qui amenait avec lui la division Augereau, une brigade de Mantoue, et se trouvait dès lors avoir sous sa main vingt à vingt-deux mille hommes.

Le projet de Napoléon était de battre Alvinzi, et de se porter ensuite sur Trente, par un mouvement inverse à celui qu'il avait fait il y avait peu de temps, et de prendre à dos l'armée qui opérait dans le Tyrol.

Alvinzi, qui avait passé la Brenta, fut attaqué le 5, et culbuté. Toutes ses divisions furent jetées au-delà de cette *rivière*.

Mais Vaubois⁵⁰, qui était aux mains avec l'ennemi, depuis le 2 novembre, n'avait pu se maintenir ni à Trente, ni dans aucune position intermédiaire. Sa division ne disputant plus le terrain, revenait en désordre sur Vérone. Tout paraissait faire craindre que la position de la Corona et du Montebaldo *ne pourrait arrêter l'ennemi*. On craignit pour le siège de Mantoue. Le général en chef fut donc obligé de rétrograder sur Vérone, et d'y arriver assez à temps pour rallier Vaubois, et assurer les positions de Montebaldo et de Rivoli. Il passa la revue de la division Vaubois sur le plateau de Rivoli « Soldats, leur dit-il d'un ton sévère, je ne suis pas content de vous. Vous n'avez marqué ni discipline, ni constance. Vous avez cédé au premier échec. Aucune position n'a pu vous rallier. Il en était dans votre retraite qui étaient inexpugnables. Soldats du 85^e et du 39^e, vous n'êtes pas des soldats français.

« Que l'on me donne ces drapeaux, et que l'on écrive dessus : Ils ne sont plus de l'armée d'Italie ! » Un morne silence régnait dans tous les rangs ; la consternation était peinte sur toutes les figures. Des sanglots se font entendre ; de grosses larmes coulent de tous les yeux, et l'on voit ces vieux soldats, dans leur émotion, déranger leurs armes pour essuyer leurs pleurs. Le général en chef fut obligé de leur adresser quelques paroles de consolation. Général, lui criaient-ils, *mets-nous à l'avant-garde*, et tu verras si nous sommes de l'armée d'Italie !!! Effectivement, ces régiments qui avaient été le plus grondés, furent mis à l'avant-garde, et s'y couvrirent de gloire.

50. Claude-Henri de Vaubois (1748-1839). (JMS)

IV. *Bataille de Caldiero, 12 novembre.* – Les opérations d’Alvinzi se trouvèrent couronnées des plus heureux succès : déjà il était maître de tout le Tyrol et de tout le pays entre la Brenta et l’Adige ; mais le plus difficile lui restait encore à *faire* ; c’était de passer l’Adige de vive force, devant l’armée française. Le chemin de Vérone à Vicence longe l’Adige pendant trois lieues, et ne quitte la direction du *fleuve qu’à* Ronco, où il tourne perpendiculairement à gauche pour se diriger sur Vicence ; à Villa-Nova, la petite rivière de l’Alpon coupe la grande route et se jette, après avoir traversé Arcole, dans l’Adige, entre Ronco et Albaredo. Sur la gauche de Villa-Nova se trouvent des hauteurs offrant de très belles positions, connues sous le nom de Caldiero. En occupant ces positions, on garde une partie de l’Adige, on couvre Vérone, et l’on se trouve en mesure de tomber sur les derrières de l’ennemi, si celui-ci se dirigeait sur le Bas-Adige.

Le général français eut à peine *assuré* la défense de Montebaldo, et raffermi les troupes de Vaubois, qu’il voulut occuper Caldiero comme donnant plus de chances à la défensive, et plus d’énergie à son attitude. Il déboucha le 11 de Vérone, la brigade de Verdier en tête, culbuta l’avant-garde ennemie, et parvint bientôt aux pieds de Caldiero : mais Alvinzi lui-même avait occupé cette position, qui est bonne également contre Vérone. Le 12, à la pointe du jour, on vit toute son armée couronner ces hauteurs, qu’il avait couvertes de formidables batteries. Le terrain reconnu, Masséna dut attaquer la hauteur, et forcer la droite de l’ennemi ; cette hauteur enlevée, et l’ennemi la gardait mal, la bataille se trouvait décidée. Le général Launay marcha avec sa demi-brigade et s’empara de la hauteur ; mais il ne put s’y maintenir, et fut fait prisonnier. Cependant la pluie tombait par torrents, le chemin devint bientôt impraticable pour notre artillerie, pendant que nous étions écrasés par celle de l’ennemi. Nous avons trop de désavantage à gravir contre un ennemi en position. L’attaque

fut contremandée, et l'on se contenta de soutenir la bataille tout le reste du jour. Comme la pluie dura toute la journée et celle du lendemain, le général français prit le parti de retourner au camp de Vérone.

Les pertes dans cette affaire avaient été égales, cependant l'ennemi s'attribua avec raison la victoire, ses avant postes s'approchèrent de Saint-Michel, et la situation des Français devint critique.

V. *Murmures et sentiments divers qui agitent l'armée française.* — Vaubois, battu en Tyrol, avait fait des pertes considérables ; il n'avait plus que six mille hommes. Les deux autres divisions, après s'être vaillamment battues sur la Brenta, s'étaient vues en retraite sur Vérone ayant manqué leur opération sur Caldiero. Le sentiment des forces de l'ennemi était dans toutes les têtes. Les soldats de Vaubois, pour justifier leur retraite dans le Tyrol, disaient s'y être battus un contre trois. Les soldats mêmes demeurés sous les yeux de Napoléon, trouvaient les ennemis trop nombreux. Les deux divisions, après leurs pertes, ne comptaient pas plus de treize mille hommes sous les armes.

L'ennemi avait perdu aussi sans doute, mais il avait eu l'avantage ; il avait acquis le sentiment de sa supériorité, il avait pu compter à son aise le petit nombre des Français ; aussi ne doutait-il déjà plus de la délivrance de Mantoue, ni de la conquête de l'Italie. Il avait fait ramasser une grande quantité d'échelles, et en faisait faire beaucoup d'autres, voulant enlever Vérone d'assaut. À Mantoue la garnison s'était réveillée ; elle faisait de fréquentes sorties, qui harcelaient sans cesse les assiégeants ; et les troupes se trouvaient trop faibles pour contenir une si forte garnison. Tous les jours on était instruit que quelque nouveau secours arrivait à l'ennemi : nous ne pouvions en espérer aucun ! Enfin les agents de l'Autriche, ceux de Venise et du Pape faisaient sonner très haut les avantages obtenus par Alvinzi, et

sa supériorité sur nous. Nous n'étions plus en position de prendre l'offensive nulle part : d'un côté la position de Caldiero, que nous n'avions pu enlever ; de l'autre, les gorges du Tyrol, qui venaient d'être le théâtre de la défaite de Vaubois. Mais eussions-nous occupé des positions qui eussent permis d'entreprendre sur Alvinzi, il avait trop de supériorité par le nombre. Tout interdisait pour l'instant toute offensive ; il fallait donc laisser l'initiative à l'ennemi, et attendre froidement ce qu'il voudrait entreprendre. La saison était extrêmement mauvaise, la pluie tombait par torrents, et tous les mouvements se faisaient dans la boue. L'affaire de Caldiero, celle du Tyrol, avaient sensiblement baissé le moral de l'armée. On avait bien encore le sentiment de la supériorité sur l'ennemi à nombre égal, mais on ne croyait pas pouvoir lui résister, dans l'infériorité où l'on se trouvait. Un grand nombre de braves avaient été blessés deux et trois fois à différentes batailles, depuis l'entrée en Italie. La mauvaise humeur s'en mêlait.

« Nous ne pouvons pas seuls, disaient-ils, remplir la tâche de tous, l'armée d'Alvinzi qui se trouve ici, est celle devant laquelle les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse se sont retirées ; et elles sont oisives dans ce moment ; pourquoi est-ce à nous à remplir leur tâche ? On ne nous envoyé aucun secours ; si nous sommes battus, nous regagnerons les Alpes, en fuyards et sans honneur. Si au contraire nous sommes vainqueurs, à quoi aboutira cette nouvelle victoire ; on nous opposera une autre armée semblable à celle d'Alvinzi, comme Alvinzi lui-même a succédé à Wurmser ; et, dans cette lutte constamment inégale, il faudra bien que nous finissions par être écrasés.

Napoléon faisait *répondre* : « Nous n'avons plus qu'un effort à faire, et l'Italie est à nous. Alvinzi est sans doute plus nombreux que nous ; mais la moitié de ses troupes sont de véritables recrues ; et lui battu,

Mantoue succombe ; nous demeurons maîtres de l'Italie, nous voyons finir nos travaux, car non-seulement l'Italie, mais encore la paix générale sont dans Mantoue. Vous voulez aller sur les Alpes, vous n'en êtes plus capables. De la vie dure et fatigante de ses stériles rochers, vous avez bien pu venir conquérir les délices de la Lombardie ; mais des bivouacs riants et fleuris de l'Italie, vous ne vous élèveriez plus aux rigueurs de ces âpres sommets, vous ne supporteriez plus longtemps, sans murmurer, les neiges ni les glaces des Alpes. Des secours nous sont arrivés ; nous en attendons encore ; beaucoup sont en route. Que ceux qui ne veulent plus se battre, qui sont assez riches, ne nous parlent pas de l'avenir. Battez Alvinzi, et je vous réponds du reste !!! Ces paroles, répétées par tout ce qu'il y avait de cœurs généreux, relevaient les âmes, et faisaient passer successivement à des sentiments opposés. Ainsi, tantôt l'armée, dans son découragement, eût voulu se retirer ; tantôt, remplie d'enthousiasme, elle parlait de courir aux armes.

Lorsque l'on apprit à Brescia, Bergame, Milan, Crémone, Lodi, Pavie, Bologne, que l'armée avait essuyé un échec, les blessés, les malades sortirent des hôpitaux encore mal guéris, et vinrent se ranger dans les rangs, la blessure encore sanglante. Ce spectacle était touchant, et remplit l'armée des plus vives émotions.

VI. *Marche de nuit de l'armée sur Ronco ; elle y passe l'Adige sur un pont de bateaux.* — Enfin le 14 novembre, à la nuit tombante, le camp de Vérone prit des armes. Les colonnes se mettent en marche dans le plus grand silence : on traverse la ville, et l'on vient se former sur la rive droite. L'heure, à laquelle on part, la direction, qui est celle de la retraite, le silence qu'on garde, contre l'habitude constante d'apprendre, par l'ordre du jour, qu'on va se battre ; la situation des affaires, tout enfin ne laisse, aucun doute qu'on se retire. Ce

premier pas de retraite, qui entraîne nécessairement la levée du siège de Mantoue, présage la perte de toute l'Italie. Ceux des habitants qui plaçaient dans nos victoires l'espoir de leurs nouvelles destinées, suivent inquiets, et le cœur serré, les mouvements de cette armée qui emporte toutes leurs espérances.

Cependant l'armée, au lieu de suivre la route de Peschiera, prend tout-à-coup à gauche, et longe l'Adige : on arrive avant le jour à Ronco. Andréossy achevait d'y jeter un pont, et l'armée, aux premiers rayons du soleil, se voit avec étonnement, par un simple à gauche, sur l'autre rive. Alors les officiers et les soldats, qui du temps qu'ils poursuivaient Wurmser, avaient traversé ces lieux, commencèrent à deviner l'intention du général. Ils voient que ne pouvant enlever Caldiero, il le tourne. Qu'avec douze mille hommes, ne pouvant rien en plaine contre quarante-cinq mille, il les attire sur de simples chaussées, dans de vastes marais, où le nombre ne sera plus rien, mais où le courage des têtes de colonne sera tout. Alors l'espoir de la victoire ranime tous les cœurs, et chacun promet de se surpasser, pour seconder un plan si beau et si hardi.

Kilmaine était resté dans Vérone avec quinze cents hommes de toutes armes, les portes étroitement fermées, les communications sévèrement interdites. L'ennemi ignorait parfaitement notre mouvement.

Le pont de Ronco fut jeté sur la droite de l'Alpon, à peu près à un quart de lieue de son embouchure. S'il l'eût été sur la rive gauche, du côté d'Albaredo, on se fût trouvé en plaine, tandis qu'on voulait se placer dans des marais, où le nombre demeurerait sans effet. D'un autre côté on craignait qu'Alvinzi, instruit, ne marchât subitement à Vérone, et ne s'en emparât ; ce qui eût obligé le corps de Rivoli de se retirer à Peschiera, et eût compromis celui de Ronco. Il fallut donc

se placer sur la rive droite de l'Alpon, de manière à pouvoir tomber sur les derrières de l'ennemi qui attaquerait Vérone, et par-là soutenir cette place par la rive gauche, ce que l'on n'eût pu faire si l'on eût jeté le pont sur la rive gauche de l'Alpon, parce que l'ennemi aurait pu border la rive droite de cette rivière, et, sous cette protection, enlever Vérone.

Cette double raison avait donc déterminé le placement du pont. Or, trois chaussées partaient de Ronco, où ce pont avait été jeté ; et toutes étaient environnées de marais. La première se dirige sur Vérone en remontant l'Adige ; la deuxième conduit à Villa-Nova, et passe devant Arcole, qui a un pont à une lieue et demie de l'Adige, sur la petite rivière de l'Alpon. La troisième descend l'Adige, et va sur Albaredo.

VII. *Bataille d'Arcole, première journée, 15 novembre.* — Trois colonnes se dirigèrent sur ces trois chaussées. L'une, à gauche, remonta l'Adige jusqu'à l'extrémité des marais ; de là l'on communiquait sans obstacle avec Vérone : ce point était des plus importants. Par là plus de craintes de voir l'ennemi attaquer Vérone, puisqu'on se fût trouvé sur ses derrières. La colonne de droite prit vers Albaredo, et occupa jusqu'à l'Alpon. Celle du centre se porta sur Arcole, où nos tirailleurs parvinrent jusqu'au pont sans être aperçus. Il était cinq heures du matin, et l'ennemi ignorait tout. Les premiers coups de fusils se tirèrent sur le pont d'Arcole, où deux bataillons de Croates, avec deux pièces de canon, bivouaquaient comme corps d'observation, pour garder les derrières de l'armée où étaient tous les parcs, et surveiller les partis que la garnison de Legnago aurait pu jeter dans la campagne. Cette place n'était qu'à trois lieues : l'ennemi avait eu la négligence de ne pas pousser des postes jusqu'à l'Adige ; il regardait cet espace comme des marais impraticables. L'intervalle d'Arcole à l'Adige n'était point gardé ; on s'était contenté d'ordonner des patrouilles de housards,

qui, trois fois par jour, parcouraient les digues et éclataient l'Adige. La route de Ronco à Arcole rencontre l'Alpon à deux milles, et de là remonte pendant un mille la rive droite de ce petit ruisseau, jusqu'au pont, qui tourne perpendiculairement à droite, et entre dans le village d'Arcole. Des Croates étaient bivouaqués, *la droite* appuyée au village, et la gauche vers l'embouchure. Par ce bivouac ils avaient devant leur front *la digue*, dont ils n'étaient séparés que par le ruisseau ; tirant devant eux, ils prirent en flanc la colonne dont la tête était sur Arcole. Il fallut se replier en toute hâte jusqu'au point de la chaussée, qui ne prêtait plus son flanc à la rive gauche. On instruisit Alvinzi que quelques coups de fusils avaient été tirés au pont d'Arcole ; il y fit peu d'attention. Cependant à la pointe du jour on put observer de Caldiero et des clochers voisins, le mouvement des Français. D'ailleurs les reconnaissances des housards, qui tous les matins longeaient l'Adige pour s'assurer des événements de la nuit, furent reçus à coups de fusils de toutes les digues, et poursuivis par la cavalerie française. Alvinzi acquit donc de tout côté la certitude que les Français avaient passé l'Adige, et se trouvaient en force sur toutes les digues. Il lui parut insensé d'imaginer qu'on put jeter ainsi toute une armée dans des marais impraticables. Il pensa plutôt que c'était un détachement posté de ce côté pour l'inquiéter, lorsqu'on l'attaquerait en force du côté de Vérone. Cependant ses reconnaissances du côté de Vérone lui ayant rapporté que tout y était tranquille, Alvinzi crut important de rejeter ces troupes françaises au-delà de l'Adige, pour tranquilliser ses derrières. Il dirigea une division sur la digue d'Arcole, et une autre vers la digue qui *longe* l'Adige, avec ordre de tomber tête baissée sur ce qu'elles, rencontreraient, et de *tout* jeter dans *la rivière*. Vers les neuf heures *du matin*, ces deux divisions attaquèrent en effet vivement. Masséna, qui était chargé de la digue de gauche, ayant laissé engager l'ennemi, courut sur lui au pas de charge, l'enfonça, lui causa beaucoup de perte, et lui fit un grand nombre

de prisonniers. On en fit autant sur la digue d'Arcole : on attendit que l'ennemi eût dépassé le coude du pont. Ou l'attaqua au pas de charge ; on le mit en déroute, et on lui fit beaucoup de prisonniers. Il devenait de la plus haute importance de s'emparer d'Arcole, puisque de là on débouchait sur les derrières de l'ennemi, et qu'on pouvait s'y établir avant que l'ennemi pût être formé. Mais ce pont d'Arcole, par sa situation, résistait à toutes nos attaques. Napoléon essaya un dernier effort de sa personne : il saisit un drapeau, s'élança vers le pont, et *l'y plaça*. La colonne qu'il conduisait l'avait à moitié franchi, lorsque le feu de flanc fit manquer l'attaque. Les grenadiers de la tête abandonnés par la queue hésitent, ils sont entraînés dans la fuite, mais ils ne veulent pas se dessaisir de leur général ; ils le prennent par les bras, les cheveux, les habits, et l'entraînent dans leur fuite, au milieu des morts, des mourants et de la fumée. *Le général en chef* est précipité dans un marais ; il y enfonce jusqu'à la moitié du corps ; *il est au milieu des ennemis* ; mais les Français s'aperçoivent que leur général, n'est point avec eux. Un cri se fait entendre : « Soldats en avant pour sauver le général. » Les braves reviennent aussitôt au pas de course sur l'ennemi, le repoussent jusqu'*au-delà du pont*, et Napoléon est sauvé. Cette journée fut celle du dévouement militaire. Le général Lannes était accouru de Milan ; il avait été blessé à Governolo ; il était encore souffrant dans ce moment : il se plaça entre l'ennemi et Napoléon, le couvrit de son corps et reçut trois blessures, ne voulant jamais le quitter. Muiron, aide-de-camp du général en chef, fut tué couvrant de son corps son général... Mort héroïque et touchante !... Belliard, Vignoles, furent blessés en ramenant les troupes en *avant*. Le brave *général* Robert y fut tué.

On *fit* jeter un pont à l'embouchure de l'Alpon, afin de prendre Arcole à revers ; mais pendant ce temps, Alvinzi, instruit du véritable état des choses, et concevant les plus vives alarmes sur le *danger* de sa

position, avait abandonné Caldiero, défait ses batteries, et fait repasser l'Alpon à tous ses parcs, ses bagages et ses réserves. Les Français, du haut du clocher de Ronco, virent avec douleur cette proie leur échapper ; et c'est alors, et dans les mouvements précipités de l'ennemi, qu'on put juger toute l'étendue et les conséquences du plan du général français. Chacun vit quels auraient pu être les résultats d'une combinaison si profonde et si hardie : l'armée ennemie échappait à sa destruction. Ce ne fut que vers les quatre heures, que le général Gueux put marcher sur Arcole par la rive gauche *de l'Alpon*. Le village fut enlevé sans coup férir ; mais alors il n'y avait plus rien d'utile ; il était six heures trop tard ; l'ennemi s'était mis en position naturelle. Arcole n'était plus qu'un poste intermédiaire entre le front des deux armées. Le matin, ce village était sur les derrières de l'ennemi.



Le passage du pont d'Arcole, par Horace Vernet.

Toutefois de grands résultats avaient couronné cette journée : Caldiero était évacué, et Vérone ne courait plus de dangers. Deux divisions d'Alvinzi avaient été défaites avec des pertes considérables. De nombreuses colonnes de prisonniers et grand nombre de trophées qui défilèrent au travers du camp, remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers, et chacun reprit la confiance et le sentiment de la victoire. »

VIII. *Seconde journée, 16 novembre.* – Cependant Davidowich avec son corps du Tyrol, avait attaqué, dès la veille, les hauteurs de Rivoli. Il en avait chassé Vaubois, et l'avait contraint de se retirer sur Castel-Novo. Déjà les coureurs ennemis paraissent aux portes de Vérone. Kilmaine, débarrassé d'Alvinzi et de toutes craintes sur la rive gauche, par l'évacuation de Caldiero, avait dirigé toute son attention sur la rive droite ; mais il était à craindre que si l'ennemi marchait vigoureusement sur Castel-Novo, il ne forçât Vaubois, n'arrivât à Mantoue, ne surprît l'armée assiégeante, ne se joignît à la garnison, ne coupât la retraite au quartier-général et à l'armée qui était à Ronco. Il fallait donc être, à la pointe du jour, en mesure de soutenir Vaubois, protéger Mantoue et ses communications, et battre Davidowich, s'il s'était avancé dans la journée. Il était nécessaire, pour la réussite de ce projet, de calculer, les heures. Il se résolut donc, dans l'incertitude de ce qui se serait passé dans la journée, de supposer que tout avait été mal du côté de Vaubois. Il fit évaluer Arcole, qui avait coûté tant de sang ; replia toute son armée sur la rive droite de l'Adige, ne laissant sur la rive gauche qu'une brigade et quelques pièces de canon. Il ordonna, dans cette position, qu'on fit la soupe, en attendant ce qui se serait passé du côté de Vaubois, pendant cette journée. Si l'ennemi avait marché sur Castel-Novo, il fallait lever le pont de l'Adige, disparaître de devant Alvinzi, se trouver à dix heures derrière Vaubois à *Castel-Novo, et culbuter l'ennemi sur Rivoli.* On avait laissé

à Arcole des bivouacs allumés, ainsi que des piquets de grand'garde, pour qu'Alvinzi ne s'aperçût de rien. À quatre heures après minuit, l'on battit pour prendre les armes, afin d'être prêt à marcher.

Mais dans le même moment, on apprit que Vaubois était encore en position à moitié chemin de Rivoli à Castel-Novo, et qu'il garantissait de tenir toute la journée. Davidowich était le même général qui avait commandé une des divisions que Wurmser avait fait déboucher par la Chiesa : il se souvenait des résultats ; il n'avait garde de se compromettre. Cependant vers trois heures du matin, Alvinzi, instruit de la marche rétrograde des Français, fit occuper Arcole sur-le-champ, dirigea au jour deux colonnes sur les digues de l'Adige et d'Arcole pour marcher sur nous. La fusillade s'engagea à deux cents toises de notre pont ; les troupes le repassèrent au pas de charge, tombèrent sur l'ennemi, le rompirent, le poursuivirent vivement jusqu'aux débouchés des marais qu'ils remplirent de leurs morts. Des drapeaux, du canon et des prisonniers furent les trophées de cette journée, où deux nouvelles divisions d'Alvinzi furent défaites.

Sur le soir, le *général français*, par les mêmes motifs et les mêmes combinaisons, fit le même mouvement que la veille. Il concentra toutes ses troupes sur la rive droite de l'Adige, ne laissant qu'une avant-garde sur la rive gauche.

IX. *Troisième journée, 17 novembre.* – Cependant Alvinzi, induit en erreur par un espion qui assurait que le général français avait repassé l'Adige, marcha sur Mantoue, et n'avait laissé qu'une arrière-garde à Ronco, déboucha à la pointe du jour, avec l'intention d'enlever le pont de Ronco. Un moment avant le jour, on apprit que rien n'avait bougé du côté de Vaubois, que Davidowich n'avait point fait de mouvements. On revint sur l'autre bord de l'Adige. Les têtes de nos

colonnes se rencontrèrent à moitié des digues avec deux autres divisions d'Alvinzi. Il se livra un combat opiniâtre, nos troupes furent *alternativement en avant et en arrière*. Pendant un moment, les balles arrivaient sur le pont. La 76^e avait été rompue ; le général en chef plaça la 32^e en embuscade, ventre à terre dans un petit bois de saules, le long *de la digue* d'Arcole. Cette demi-brigade se releva, fit une décharge, marcha à la baïonnette, et culbuta dans les marais une colonne ennemie, épaisse de toute sa longueur ; c'était trois mille Croates ; et ils y périrent tous. Masséna, sur la gauche, éprouvait des vicissitudes ; mais il marcha *à la tête de sa division*, son chapeau au bout de son épée, en signe de drapeau, et fit un horrible carnage de la division *qui lui était opposée*.

Après midi, *le général français* jugea qu'enfin le moment d'en finir était venu. Car si Vaubois *avait été battu le jour encore* par Davidowich, il serait obligé de se porter, *la nuit prochaine*, à son secours et à celui de Mantoue. Dès lors Alvinzi se porterait sur Vérone, il recueillerait l'honneur et les résultats de la victoire ; tant d'avantages remportés dans trois journées seraient perdus. Il fit compter soigneusement le nombre des prisonniers, récapitula les pertes de l'ennemi ; il conclut qu'il s'était affaibli dans ces trois jours de plus de vingt mille hommes, qu'ainsi désormais ses forces en bataille ne seraient pas *beaucoup plus d'un tiers au-dessus des nôtres*. Il donna ordre de sortir des marais et d'*aller attaquer l'ennemi en plaine*.

Les circonstances de ces trois journées avaient tellement changé le moral des deux armées, que la victoire nous était assurée. L'armée passa le pont jeté à l'embouchure de l'Alpon. Elliot, *aide-de-camp* du général en chef, chargé d'en construire un second, y fut tué. À deux heures *après midi*, l'armée française était en bataille, sa gauche à Arcole et sa droite dans la direction de Porto-Lignano ; elle avait en

face, l'ennemi, dont la droite s'appuyait sur l'Alpon, et la gauche à des marais. *L'ennemi était à cheval sur* la route de Montebello. L'adjudant Lorcet était parti de Lignano avec six à sept cents hommes, quatre pièces de canon et deux cents chevaux, pour tourner les marais auxquels l'ennemi appuyait sa gauche.



Vue de la bataille d'Arcole, 17 novembre 1797.

Vers les trois heures, au moment où ce détachement de la garnison de Lignano se portait sur l'ennemi, que la canonnade était vive sur toute la ligne, et que les tirailleurs en étaient aux mains, *le général français* ordonna au chef d'escadron Hercule de se porter, avec cinquante guides, et quatre ou cinq trompettes, au travers des roseaux, et de charger sur l'extrémité de la gauche de l'ennemi, au même moment que la garnison de Lignano commencerait à la canonner par derrière ; ce qu'il exécuta avec intelligence, et contribua beaucoup au succès de la journée. L'ennemi fut culbuté partout ; sa ligne fut rompue, il laissa beaucoup de prisonniers. Alvinzi avait échelonné sept à huit mille hommes sur ses derrières, pour assurer sa retraite, et pour escorter

ses parcs ; et par là sa ligne de bataille ne se trouva pas plus forte que la nôtre. Il fut mené battant tout le reste de la soirée. Toute la nuit il continua sa retraite sur Vicence. Notre cavalerie le poursuivit au-delà de Montebello.

Arrivé à Villa-Nova, Napoléon s'arrêta pour avoir les rapports de la poursuite de l'ennemi, et de la contenance que faisait son arrière-garde. Il entra dans le couvent de Saint-Boniface ; l'église avait servi d'ambulance. Il y trouva quatre ou cinq cents blessés, la plus grande partie morts ; *il en sortait une odeur de cadavre*, il recula d'horreur ! Il s'entendit appeler par son nom : deux malheureux soldats français blessés, étaient depuis trois jours au milieu des morts, sans avoir mangé ; ils n'avaient point été pansés, ils désespéraient d'eux-mêmes ; mais ils furent rappelés à la vie par la vue de leur général ; tous les secours leur furent prodigués.

Le général français visita les hauteurs de Caldiero, et se remit en marche vers Vérone. À mi-chemin, il rencontra un officier d'état-major autrichien, que Davidowich envoyait à Alvinzi. Ce jeune homme se croyait au milieu des siens. D'après ses dépêches, il y avait trois jours que les deux armées ne s'étaient communiquées. Davidowich ignorait tout.

X. *L'armée française rentre triomphante dans Vérone par la rive gauche.*
– Napoléon entra triomphant dans Vérone, par la porte de Venise ; trois jours après en être sorti mystérieusement par la porte de Milan. On se peindrait difficilement l'étonnement et l'enthousiasme des habitants ; nos ennemis mêmes les plus déclarés ne purent rester froids, et joignirent leurs hommages à ceux de nos amis. Le général français passe *sur la rive droite de l'Adige*, et court sur Davidowich qui était encore à Rivoli. Il est chassé de poste en poste et poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à Roveredo. De ses soixante à soixante-dix mille

hommes, on calcule qu'Alvinzi en perdit de trente à trente-cinq mille dans ces affaires, et que ce fut l'élite de ses troupes.

Cependant de si grands résultats ne s'étaient pas obtenus sans pertes, et l'armée avait plus que jamais besoin de repos. Le général français ne jugea pas devoir reprendre le Tyrol, et s'étendre jusqu'à Trente. Il se contenta de faire occuper Montebello, la Corona, les gorges de la Chiusa et de l'Adige. Alvinzi se rallia à Bassano, et Davidowich à Trente. Cependant on devait croire qu'on obtiendrait bientôt Mantoue, avant que le général autrichien ne pût recevoir une nouvelle armée. Les fréquentes sorties de Wurmser, pour obtenir quelques vivres, le grand nombre de déserteurs qui étaient maigres, et depuis un mois à la demi-ration, le dénuement de ses hôpitaux et le grand nombre de ses malades, tout dut donner l'espoir d'une prompte reddition.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Bataille de Rivoli.

Depuis l'offensive de Provera, le 1^{er} janvier 1797, jusqu'à la reddition de Mantoue, le 1^{er} février suivant, espace d'un mois.

I. *État de l'Italie.* – Venise faisait de nouvelles levées d'Esclavons⁵¹, il arrivait tous les jours de nouveaux bataillons dans les lagunes ; les partis étaient en présence dans toutes les villes du pays vénitien. Les citadelles de Vérone et de Brescia étaient dans les mains des troupes françaises. Des troubles survenus à Bergame firent sentir la

51. Habitants de la Slavonie, ou Esclavonie, partie de l'actuelle Croatie. (JMS)

nécessité d'occuper la citadelle ; le général Baraguey-d'Hilliers en prit possession.

Les négociations avec Rome continuaient, *mais elles ne marchaient pas* : l'expérience avait prouvé qu'on *ne pouvait rien obtenir de cette Cour que par les menaces et la présence de la force.*

Le général en chef annonça à Milan son départ pour Rome ; il fit partir le général *Lahosse* avec quatre mille *Italiens* pour Bologne, y dirigea une colonne de trois mille Français, et fit prévenir le Grand-Duc de Toscane que ses troupes traverseraient ses États pour se rendre à Perrugia ; il partit effectivement lui-même, et *se rendit à Bologne.* Manfredini vint l'y trouver, pour ménager les intérêts de son maître, et s'en retourna convaincu que le général français marchait sur Rome. Pour cette fois, cette Cour ne fut point dupe de toutes ces apparences ; elle resta immobile. Elle était au fait des plans adoptés à Vienne, et en espérait le succès. Cependant, lorsqu'elle apprit que le général français était à Bologne, le secrétaire d'État fut étonné ; mais le ministre d'Autriche soutint son courage, en lui faisant comprendre que rien n'était plus heureux pour leurs vues, que d'attirer le général français dans le fond de l'Italie ; et que fallût-il quitter Rome, ce serait encore un bonheur, puisque la défaite des Français, sur l'Adige, en serait d'autant plus assurée.

II. *Situation de l'armée autrichienne.* — Alvinzi recevait tous les jours des renforts considérables. Le Padouan, le Trévisan et tout le Bassanais étaient couverts de troupes autrichiennes. Il s'était écoulé deux mois depuis la bataille d'Arcole ; l'Autriche les avait *mis à profit*, pour faire arriver dans le *Frioul* les *divisions* tirées des rives du Rhin, où les armées françaises étaient inactives, et en plein quartier d'hiver. Un mouvement avait été imprimé à toute la monarchie autrichienne.

On leva dans le Tyrol plusieurs bataillons d'excellents tireurs ; il fut aisé de leur persuader qu'il fallait défendre leur territoire et aider à reconquérir l'Italie, si essentielle à la prospérité du Tyrol. Les succès de l'Autriche, dans la campagne dernière, en Allemagne, et ses humiliations en Italie, avaient remué *l'esprit public*. Les grandes villes offraient des bataillons de volontaires ; Vienne en fournit quatre : on leva ainsi *un renfort* de dix à douze mille volontaires. Les bataillons de Vienne reçurent de l'Impératrice des drapeaux brodés de ses propres mains. *Ils les perdirent*, mais les défendirent avec honneur. L'armée d'Autriche se composait de huit divisions de forces inégales, de plusieurs brigades de cavalerie incorporées avec ces divisions ; et de deux divisions de cavalerie. On évaluait cette armée à plus de quatre-vingt mille combattants.

III. *Situation de l'armée française.* — L'armée française avait été *renforcée*, depuis Arcole, de deux régiments d'infanterie tirés des côtes de la Provence, la 57^e en faisait partie, et d'un régiment de cavalerie. *Cela faisait environ cinq à six mille hommes, et compensait* les pertes d'Arcole et du blocus de Mantoue. Joubert, avec une forte division, occupait Montebaldo, Rivoli et Bussolengo. Rey, avec une division moins forte, était en réserve à Dezenzano. Masséna était à Vérone, avec une avant-garde à Saint-Michel. Augereau à Legnago, avec une avant-garde à Bevilacqua. Serrurier bloquait Mantoue. La Corona était couverte de retranchements. Les châteaux de Vérone et de Legnago étaient en bon état, ainsi que Peschiera et Pizzighettone. On occupait les citadelles de Brescia, Bergame, le fort de Fuente, la citadelle de Ferrare, et le fort Urbin. Des forces navales sur le lac de Guarda nous assuraient la possession de ce lac. Des barques armées, placées sur le lac Majeur et le lac de Côme, y exerçaient une sévère police.

IV. *Plan d'opérations adopté par la Cour de Vienne.* – Wurmser avait débouché sur trois colonnes ; sa droite par la chaussée de Chiusa, au-delà du lac de Guarda ; son centre par Montebaldo, entre le lac de Guarda et l'Adige ; sa gauche par la rive gauche de l'Adige. Quelques mois après, Alvinzi avait attaqué sur deux colonnes ; l'une opérant dans le Tyrol, l'autre sur la Piave, la Brenta et l'Adige. Mais *la bataille de Lonato, celles de Castiglione, d'Arcole, avaient fait échouer ces deux plans de campagne. La Cour de Vienne adopta cette fois un nouveau plan*, qui se liait avec les opérations de Rome. Il fut arrêté que l'armée autrichienne ferait deux grandes attaques : la première par le Montebaldo, comme avait fait Wurmser ; la seconde sur l'Adige, par les plaines du Padouan ; que les deux corps qui exécuteraient ces deux attaques, n'auraient rien de commun entre eux ; qu'ils marcheraient indépendamment l'un de l'autre ; de sorte que si l'un réussissait, le premier but serait rempli, et Mantoue débloquée. Le corps principal devait déboucher par le Tyrol ; et, s'il battait l'armée française, il arriverait sous les murs de Mantoue, y ferait sa jonction avec le deuxième corps qui agissait sur l'Adige. Si au contraire la principale attaque échouait, et que le second corps réussît, le siège de Mantoue serait également levé, et la place réapprovisionnée. Alors ce corps d'armée se jetterait dans le Seraglio, et établirait ses communications avec Rome. Le maréchal Wurmser prendrait le commandement de l'armée qui était dans la Romagne. La grande quantité de généraux, d'officiers et de cavalerie démontée qui se trouvait dans Mantoue, servirait à discipliner l'armée du Pape, et ferait une diversion qui obligerait le général français à avoir aussi deux corps d'armée, l'un sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite du Pô.

Un agent secret *envoyé* de Vienne, fort intelligent, fut arrêté par une sentinelle, comme il franchissait le dernier poste de l'armée française devant Mantoue. On lui fit rendre sa dépêche qu'il avait avalée,

renfermée dans une petite boule de cire à cacheter. Cette dépêche était une petite lettre écrite en caractères très fins, signée de l'Empereur François. Il annonçait à Wurmser qu'il allait être incessamment dégagé. Dans tous les cas, il lui ordonnait de ne pas se rendre prisonnier ; d'évacuer la place ; de passer le Pô, ce qu'il pouvait faire puisqu'il était maître du Seraglio ; de se rendre dans les États du Pape, où il prendrait le commandement de son armée. L'Empereur d'Autriche, supposait, comme on le voit, que Wurmser était maître du Seraglio ; il était mal informé.

V. *Combat de Saint-Michel.* – En exécution du plan adopté par la Cour de Vienne, Provera eut le commandement du corps d'armée qui devait agir sur l'Adige, pour passer cette rivière et se porter sur Mantoue. Les bataillons volontaires de Vienne faisaient partie du corps d'armée, qui était composé de trois divisions formant vingt-cinq mille hommes. Aux premiers jours de janvier, Provera porta son quartier-général à Padoue. Le 12 il se dirigea, avec deux divisions, sur Montagna, où était l'avant-garde d'Augereau, commandée par le brave général Duphot. Au même moment la troisième division autrichienne, qui avait pris position sur les hauteurs de Caldiero, marcha sur Saint-Michel pour y attaquer l'avant-garde de Masséna, dont le quartier-général était à Vérone ; c'était une fausse attaque. Le général Duphot, attaqué à la pointe du jour par l'avant-garde de Provera, composée des volontaires de Vienne, la contint facilement et la repoussa. Mais sur midi, toute l'armée autrichienne s'étant déployée, Duphot fit retraite, et repassa l'Adige à Legnago. La division qui formait la droite de Provera, et qui attaqua Saint-Michel, était la plus faible. Le général Masséna marcha de Vérone au secours de son avant-garde. La division autrichienne fut rompue, dispersée et poursuivie l'épée dans les reins jusqu'au-delà de l'Alpon.

Ce fut dans ce moment que le général français arriva en poste de Bologne. Il avait été instruit, par ses agents de Venise, du mouvement de l'armée autrichienne sur Padoue. Il avait fait camper les troupes italiennes sur la frontière de la Transpadane, pour s'opposer au Pape, dirigé les deux mille Français de Bologne sur Ferrare, où ils avaient passé le Pô à Ponte-di-Lagoscuro, et rejoint l'armée sur l'Adige. De sa personne, il passa le Pô à Borgo-Forte, se rendit au quartier-général de Roverbella, et arriva à Vérone au plus fort du feu du combat de Saint-Michel. Il ordonna sur-le-champ à Masséna de reposer, dans la nuit, toutes ses troupes sur Vérone.

L'ennemi paraissait être en opération, et il fallait tenir toutes les troupes disponibles, pour pouvoir se porter où serait la véritable attaque. Dans la nuit on reçut des nouvelles du quartier-général de Legnago, qui disaient que toute l'armée autrichienne était en mouvement sur le Bas-Adige ; que le grand état-major de l'ennemi y était, ainsi que deux équipages de pont. Le rapport du général Duphot, officier de confiance, ne laissait aucun doute sur les nombreuses forces déployées devant lui : il les portait à vingt mille hommes, et supposait que c'était la première ligne de l'ennemi. On fut confirmés dans l'opinion que l'ennemi opérait sur le Bas-Adige, par la nouvelle de ce qui s'était passé à la Corona. Joubert manda que pendant toute la journée du 12, il avait été attaqué par l'ennemi, qu'il l'avait contenu, et que la division autrichienne avait été repoussée dans toutes ses tentatives.

VI. *Le général Alvinzi occupe la Corona et jette un pont sur l'Adige.* – Le général français ordonna à la division Masséna de repasser l'Adige, et de se réunir sur la rive droite. Il attendit ainsi toute la journée du 13, ce qui se serait passé ce même jour à Legnago, sur l'Adige et la Corona. Les troupes furent prévenues d'être prêtes à faire une marche

de nuit et d'être sous les armes à dix heures du soir. La division qui était à Dezenzano, se porta le 11 à Castel-Novo, et attendit là de nouveaux ordres.

Il pleuvait à grands flots. Les troupes étaient sous les armes ; mais le général en chef ignorait encore de quel côté il les dirigerait. À dix heures du soir les rapports de Montebaldo et du Bas-Adige arrivèrent. Joubert mandait que le 13 à neuf heures du matin, l'ennemi avait déployé de grandes forces ; qu'il s'était battu toute la journée ; que sa position étant très resserrée : il avait eu le bonheur de se maintenir ; mais qu'à deux heures après midi, s'étant aperçu qu'il était débordé par la gauche, par la marche d'une division autrichienne qui longeait le lac de Guarda et menaçait de se placer entre Peschiera et lui, et par sa droite, par une autre division ennemie qui avait longé la rive gauche de l'Adige, jeté un pont à une lieue au-dessus de Rivoli, passé ce fleuve, et filait par la rive droite, longeant le pied du Montemagone, pour enlever le plateau de Rivoli, il avait jugé indispensable d'envoyer une brigade pour s'assurer le plateau de Rivoli, la clef de toute la position, et que sur les quatre heures il avait jugé lui-même nécessaire d'abandonner la Corona, afin d'arriver de jour sur le plateau de Rivoli, qu'il serait obligé d'évacuer le lendemain avant neuf heures. Sur le Bas-Adige, l'ennemi avait bordé la rive gauche. Nous étions sur la rive droite. Le projet de l'ennemi se trouvât dès lors démasqué. Il fut évident qu'il opérerait avec deux grandes armées sur le Montebaldo et sur le Bas-Adige. La division Augereau parut suffisante pour disputer et défendre le passage de la rivière. Sur le Montebaldo il n'y avait pas un moment à perdre, puisque l'ennemi allait faire sa jonction avec son artillerie et sa cavalerie, en s'emparant du plateau de Rivoli ; et que si on pouvait l'attaquer avant qu'il ne se fût emparé de ce point important, il serait obligé de combattre sans son artillerie et sans cavalerie. Il ne fut plus douteux que la principale

attaque de l'ennemi ne fût par le Montebaldo. Toutes les troupes furent donc dirigées sur le plateau de Rivoli. Le général en chef s'y rendit lui-même à deux heures du matin.

VII. *Bataille de Rivoli.* – Le temps s'était éclairci, il faisait un clair de lune superbe. Napoléon monta sur différentes hauteurs et observa les diverses lignes des feux ennemis. Elles remplissaient le pays entre l'Adige et le lac de Guarda : l'atmosphère en était embrasé. On distingua fort bien cinq corps qui paraissaient formés par cinq divisions *qui avaient déjà commencé leur mouvement la veille*. Les feux des bivouacs *annonçaient quarante ou cinquante mille hommes*. Les Français devaient être à six heures du matin à Rivoli, avec vingt-deux mille hommes : *c'était encore une très grande disproportion ; mais nous avions sur l'ennemi l'avantage d'avoir soixante pièces de canon et plusieurs milliers de chevaux*. Il fut évident, par la position des cinq bivouacs ennemis, qu'ils voulaient nous attaquer vers neuf ou dix heures du matin. La colonne de droite, qui était fort éloignée, avait pour but de venir cerner le *plateau* de Rivoli par-derrière ; *elle ne pouvait être arrivée avant dix heures* ; la première division du centre devait avoir la destination d'attaquer notre position de gauche. La seconde, qui était sur la crête supérieure du Montebaldo, près Saint-Marco, avait pour but de s'emparer de la chapelle de Saint-Marco, de descendre par le plateau de Rivoli, et d'ouvrir le chemin à la colonne de gauche, qui avait longé le pied du Montebaldo, et se trouvait bivouaquée au bord du plateau, le long de l'Adige, au fond de la vallée. Le cinquième bivouac paraissait une division de réserve : *il était en arrière*.

Sur ces données, Napoléon établit son plan. Il ordonna à Joubert, qui avait évacué la chapelle Saint-Marco, et qui n'occupait plus le plateau de Rivoli que par une arrière-garde, de reprendre *de suite* l'offensive, de se réemparer de la chapelle, et à l'aube du jour, de

pousser la deuxième division du centre de l'ennemi, qui était sur la crête supérieure, aussi loin que possible. Cent Croates, instruits par un prisonnier, de l'évacuation de Saint-Marco, venaient d'en prendre possession, lorsque Joubert remonta sur cette chapelle à quatre heures du matin, et reprit sa position en avant.

La fusillade s'engagea avec un régiment de Croates. Au jour, Joubert attaqua la division qui était devant lui, et la poussa de hauteurs en hauteurs sur la crête supérieure de Montebaldo, qui domine la vallée de l'Adige. La première division autrichienne du centre pressa alors sa marche, et un peu avant neuf heures *elle arriva* sur les hauteurs de gauche du plateau de Rivoli. Elle n'avait point d'artillerie. La 14^e et la 85^e, qui garnissaient ce plateau, avaient chacune une batterie. La 14^e qui occupait la droite, repoussa les attaques de l'ennemi ; la 85^e fut débordée et rompue. Mais le général français courut à la division Masséna, qui, ayant marché toute la nuit, prenait un peu de repos, *la mena à l'ennemi* ; et, en moins d'une *demi-heure*, la première division autrichienne du centre fut battue et mise en déroute ; il était dix heures et demie. La division autrichienne de la gauche, composée de trois mille hommes d'infanterie, de cinq à six mille hommes de cavalerie, de toute l'ambulance et le gros bagage de l'armée, qui était au fond de la vallée, entendant la fusillade près du plateau, et s'étant aperçue que Joubert, qui était à une lieue en avant, n'avait plus personne à la chapelle Saint-Marco, fit monter quelques bataillons de troupes légères pour l'occuper, et prendre Joubert à dos. Lorsque ses bataillons furent à demi hauteur, l'ennemi se hasarda à faire déboucher douze pièces de canon, deux à trois bataillons d'infanterie et mille chevaux. Cette opération était difficile ; c'était une véritable escalade. Joubert s'en étant aperçu, envoya au pas de course trois bataillons qui arrivèrent à la chapelle avant l'ennemi, et le précipitèrent au fond de la vallée. Une batterie de quinze pièces, placée au

plateau de Rivoli, mitraille la partie de la colonne de gauche, qui *commençait* à déboucher. Le colonel Leclerc chargea par peloton avec trois cents chevaux. Le chef d'escadron Lasalle était à la tête du premier peloton, et, par son intrépidité, décida du succès. L'ennemi fut culbuté dans le ravin ; on prit tout ce qui avait débouché ; infanterie, cavalerie, artillerie.



Bonaparte à la bataille de Rivoli.

À onze heures, la colonne de droite de l'armée autrichienne arriva à la position qui lui était indiquée. Elle y trouva notre division de réserve de Dezenzano. Elle plaça une brigade pour la tenir en échec. L'autre brigade, forte de quatre mille hommes, *se plaça* sur la hauteur, à cheval sur le chemin de Vérone au plateau de Rivoli. Elle n'avait point d'artillerie ; elle croyait avoir tourné l'armée française, mais il était trop tard. À peine arrivée sur la hauteur, elle put voir la déroute de trois divisions autrichiennes *du centre et de la gauche*. On dirigea contre elle

doze à quinze *pièces de la réserve*. *Après une vive* canonnade, elle fut attaquée, cernée et entièrement prise. La deuxième brigade, qui était plus en arrière, en position contre la réserve de Dezenzano, se mit en retraite. Elle fut vivement poursuivie ; une grande partie fut tuée ou prise. Il était une heure après midi ; l'ennemi était partout en retraite et vivement poursuivi.

Joubert avança avec tant de rapidité, qu'un moment nous crûmes toute l'armée d'Alvinzi prise. Joubert arrivait à l'escalier, seule retraite de l'ennemi ; mais Alvinzi sentant le danger où il était, marcha avec ses troupes de réserve, contint Joubert, et même lui fit perdre en peu de terrain. La bataille était gagnée. Nous avions du canon, des drapeaux et un grand nombre de prisonniers. Deux de nos détachements qui venaient rejoindre l'armée *donnèrent dans la division qui nous avait coupé le chemin de Vérone*. Le bruit se répandit aussitôt sur les derrières que l'armée française était cernée et perdue.

Dans cette journée, le *général en chef* fut plusieurs fois entouré par l'ennemi. Il eut plusieurs chevaux tués ou blessés. Chabot occupait Vérone avec une poignée de monde ; mais la division de Caldiero avait été si bien battue le 12 à Saint-Michel, qu'elle n'avait pu rien entreprendre. Elle se contenta de garder sa position.

VIII. *Passage de l'Adige par Provera. — Il marche sur Mantoue.* — Le 14, Provera jeta un pont à Anghiari ; et le 15, à la pointe du jour, il passa l'Adige et se mit en marche sur Mantoue. Augereau se porta sur le pont de l'ennemi, fit prisonnier quinze cents hommes que Provera avait laissés pour sa garde, et s'empara du pont pendant la journée du 15 ; mais Provera avait gagné une marche sur lui : Mantoue était compromise.

Il est difficile d'empêcher un ennemi qui a plusieurs équipages de pont, de passer une rivière, lorsque l'armée qui défend le passage a pour but de couvrir un siège. Le général doit avoir pris ses mesures *pour arriver à une position intermédiaire, entre la rivière qu'il défend, et la place qu'il couvre, avant l'ennemi*. Le général français avait donné des ordres en conséquence. Aussitôt que l'ennemi *aurait* passé ; il

fallait se diriger sur la Molinella, y arriver avant lui, et, après avoir couvert la place, marcher à sa rencontre. L'oubli de ce principe et de ces instructions compromit Mantoue.

Napoléon ayant appris, trois heures après midi, que Provera jetait un pont à Anghiari, prévint sur-le-champ ce qui allait arriver. Il laissa à Masséna, à Murat et à Joubert, le soin de suivre le lendemain Alvinzi, et partit à l'heure même avec quatre régiments pour se rendre devant Mantoue. Il arriva à Roverbello comme Provera arrivait devant Saint-Georges. Hohenzollern, qui commandait l'avant-garde de Provera, parut le 16 à l'aube du jour. Il arrivait à la tête d'un régiment couvert de manteaux blancs à la porte de Saint-Georges. Il savait que ce faubourg n'était point fortifié, qu'il n'était couvert que par un simple retranchement de campagne ; il espérait le surprendre. Miolis, qui y commandait, ne se gardait que du côté de la ville. Il savait qu'il était couvert par une division qui était sur l'Adige, et que l'ennemi était très loin. Les housards de Hohenzollern ressemblaient au 1er de housards français. Cependant un vieux sergent de la garnison de Saint-Georges, qui faisait du bois à deux cents pas de là place, fixa cette cavalerie arrivant sur la ville ; il conçut des doutes qu'il communiqua à un de ses camarades ; il leur parut que les manteaux blancs étaient bien neufs pour être Berchigni. Ces braves gens, dans l'incertitude, se jettent dans Saint-Georges, crient aux armes, et poussent la barrière. La cavalerie se mit au galop ; mais il n'était plus temps : elle fut reconnue et mitraillée. Toutes les troupes furent bientôt sur les remparts. À midi Provera cerna la place. Le brave Miolis avec quinze cents hommes se défendit toute la journée.

IX. *Bataille de La Favorite.* – Cependant Provera communiqua avec Wurmser par une barque au travers du lac. Le 17, à la pointe du jour, Wurmser sort avec la garnison, et prend position à La Favorite.

À une heure du matin Napoléon plaça les quatre régiments entre La Favorite et Saint-Georges, et empêcha la garnison de Mantoue de se joindre à Provera. Serrurier attaqua à la pointe du jour la garnison de Mantoue avec les troupes du blocus. Le général en chef attaqua Provera. C'est à cette bataille que la 57^e mérita le nom de terrible. Seule elle aborda la ligne autrichienne à la baïonnette, et renversa tout ce qui voulut résister. À deux heures après midi la garnison de Mantoue ayant été rejetée, Provera capitula et posa les armes, nous laissant beaucoup de drapeaux, de bagages, plusieurs parcs, plusieurs équipages de pont. Six mille prisonniers et plusieurs généraux restèrent en notre pouvoir. Il ne s'échappa des vingt-deux mille hommes de Provera, que ce qui était resté de la division qui, le 12, avait attaqué Saint-Michel, et qui continua de rester dans sa position de Caldiero, et quinze cents hommes que Provera avait laissés sur la rive gauche de l'Adige, à la garde de ses parcs et de ses magasins ; tout le reste fut pris ou tué. Cette bataille fut appelée de La Favorite.

Le quinze, Joubert poussa toute la journée Alvinzi devant lui, et arriva si rapidement sur l'escalier, que six à sept mille hommes furent coupés. Murat, avec une colonne, se porta sur la Corona, et entra dans le Tyrol. Le quartier-général retourna à Vérone. La division Masséna se rendit à Bassano. Une division d'Alvinzi commençait à se rallier sur la Brenta ; on la défit et on la jeta au-delà de la Piave. Le général Augereau marcha à Castel-Franco et de là à Trévise.

Il eut aussi à soutenir quelques légères affaires d'avant-garde. Toutes les troupes autrichiennes repassèrent la Piave. Les neiges remplissaient toutes les gorges du Tyrol ; ce fut le plus grand obstacle que Joubert eut à surmonter ; l'infanterie française triompha de tout. Joubert entra dans Trente. Le général Victor fut envoyé sur le Lavisio, et par

les gorges de la Brenta, se remit en communication avec Masséna, dont le quartier-général était à Bassano.

On ramassa beaucoup de prisonniers dans divers petits combats ; on trouva partout des malades autrichiens et beaucoup de magasins. L'armée se trouva dans la même position qu'après les batailles de Roveredo, de Bassano, et avant celle d'Arcole, et Bessières fut envoyé porter de nouveaux trophées à Paris. Les combats de Saint-Michel, de Rivoli, d'Anghiari et de La Favorite, firent perdre à Alvinzi plus des deux tiers de son année. De ses quatre-vingt mille hommes, il n'en ramena que vingt-cinq mille en Autriche.

X. *Reddition de Mantoue.* – Désormais nous n'avions plus d'inquiétude sur Mantoue. Depuis longtemps la garnison avait été mise à la demi-ration ; tous les chevaux étaient mangés. On fit connaître à Wurmser les résultats de la bataille de Rivoli ; il n'avait plus rien à espérer. On le somma de se rendre ; il répondit fièrement qu'il avait des vivres pour un an. Cependant, à quelques jours de là, Klenau, son premier aide-de-camp, se rendit au quartier-général de Serrurier : il protesta que la *garnison* avait encore pour trois mois de vivres ; mais que le maréchal, ne croyant pas que l'Autriche pût dégager la place à temps, sa conduite serait réglée par les conditions qu'on lui ferait. Serrurier répondit qu'il allait prendre les ordres du général en chef à ce sujet.

Napoléon se rendit à Roverbello ; Serrurier fit appeler Klenau. Le général français resta inconnu, enveloppé dans sa capote. La conversation s'engagea entre Serrurier et Klenau ; Klenau employait tous les moyens d'usage, et diversait longuement sur les grands moyens qui restaient à Wurmser, et à la grande quantité de vivres *qu'il avait dans ses magasins de réserve*. Le général français s'approcha de la table et

écrivit près d'une demi-heure ses décisions en marge des propositions de Wurmser, pendant que la discussion durait toujours avec Serrurier. *Quand il eut fini* : « Si Wurmser, dit-il à Klenau, avait seulement pour dix-huit à vingt jours de vivres et qu'il parlât de se rendre, il ne mériterait aucune capitulation *honorable*. Voici les conditions que je lui accorde, ajouta-t-il, en rendant le papier à Serrurier ; vous y lirez surtout qu'il sera libre de sa personne, parce que j'honore son grand âge et ses mérites, et que je ne veux pas qu'il devienne la victime des intrigants qui voudraient le perdre à Vienne. *S'il ouvre ses portes demain, il aura les conditions que je viens d'écrire ; s'il tarde quinze jours, un mois, deux, il aura encore les mêmes conditions. Il peut donc désormais attendre jusqu'au dernier morceau de pain. Je pars à l'instant pour passer le Pô ; je marche sur Rome.* Vous connaissez mes intentions, allez les dire à votre général. »

Klenau, qui n'avait rien conçu aux premières paroles, ne tarda pas à juger à *qui il avait affaire*. Il prit connaissance des décisions, dont la lecture le pénétra de reconnaissance et d'admiration pour un procédé aussi généreux et aussi peu attendu. Il ne fut plus question de dissimuler, et il convint qu'il n'avait plus de vivres que pour trois jours. Wurmser fit solliciter le général français, puisqu'il devait traverser le Pô, de venir le passer à Mantoue, ce qui lui éviterait beaucoup de détours et de difficultés. Mais déjà tous les arrangements de voyage étaient disposés. Wurmser lui écrivit pour lui exprimer toute sa reconnaissance. Peu de jours après il lui expédia un aide-de-camp à Bologne, pour l'instruire d'une trame d'empoisonnement qui devait avoir lieu dans la Romagne, et lui donna des renseignements nécessaires pour s'en garantir ; cet avis fut utile. Le général Serrurier présida donc aux détails de la reddition de Mantoue, et vit défiler devant lui le vieux maréchal et tout l'état-major de son armée. Déjà Napoléon était dans la Romagne. L'indifférence avec laquelle il se

dérobaît au spectacle si flatteur d'un maréchal de grande réputation, généralissime des forces autrichiennes, à la tête de tout son état-major, lui remettant son épée, fut un sujet d'étonnement qui retentit dans toute l'Europe.

N. B. de l'éditeur écrit sous dictée.

Alvinzi, quoiqu'on trouve dans les divers rapports, avait quatre-vingt mille hommes, Provera compris. Les forces du Tyrol étaient de plus de cinquante mille hommes. Provera en avait vingt-cinq, dont sept mille combattaient à Saint-Michel, et dix-huit mille, formant deux divisions, avaient marché sur Mantoue. De ces dix-huit mille hommes, trois mille restèrent sur ses derrières, dix mille arrivèrent à Saint-Georges, et cinq mille restèrent en arrière sur la Molinella pour parer le mouvement d'Augereau qui suivait : tout cela fut pris. S'il ne se trouva que sept mille prisonniers dans la colonne de Provera, c'est qu'il avait livré deux combats, l'un à Anguiari, un autre à Saint-Georges, et donné la bataille de La Favorite, qui lui avait coûté du monde ; et que beaucoup de soldats autrichiens entrés dans les hôpitaux ne sont pas compris dans le nombre des prisonniers. Les rapports ne marquent que vingt-trois mille prisonniers : le vrai est que les Français en firent plus de trente mille ; c'est que, en général, l'armée gardait mal ses prisonniers ; elle en laissait échapper un grand nombre. Le cabinet de Vienne avait organisé des administrations en Suisse et sur les routes pour favoriser leur désertion. On peut calculer qu'un quart des prisonniers se sauvait avant d'être arrivé au quartier-général central ; un autre quart avant de parvenir en France, où il n'en arrivait guère qu'une moitié. Beaucoup aussi s'encombraient dans les hôpitaux.

Si dans le rapport officiel, Bessières ne présenta au Directoire que soixante et onze drapeaux, c'est que les méprises communes dans les mouvements d'un grand état-major en retinrent treize en arrière. On les trouvera dans le nombre de ceux que présenta Augereau après la prise de Mantoue.

Des soixante drapeaux qu'Augereau présenta au Directoire, treize étaient un reste des trophées de Rivoli et de La Favorite, qu'aurait dû présenter Bessières. Les quarante-sept autres furent trouvés dans Mantoue, et font connaître les nombreux cadres de l'armée de Wurmsér, qui s'étaient renfermés dans cette place. Le choix d'Augereau pour porter ces drapeaux, fut la récompense des services qu'il avait rendus à l'armée, surtout à la

journée de Castiglione. Cependant il eût été plus naturel encore de les envoyer par Masséna, qui avait des titres bien supérieurs. Mais le général en chef comptait beaucoup plus sur celui-ci pour sa campagne d'Allemagne, et ne voulut point s'en séparer. Il en est qui ont cru que Napoléon s'apercevant qu'on affectait d'élever outre mesure le général Augereau, fut bien aise, en l'envoyant à Paris, de mettre chacun à même d'apprécier justement le caractère et les talents de cet officier, qui ne pouvait que perdre à l'épreuve. D'autres ont pensé, au contraire, que le général en chef avait eu pour but de fixer les regards de Paris sur un de ses lieutenants. Augereau était Parisien.

Fin du tome V.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Cet ouvrage est composé par

Leo'n Co

pour

herodote.net